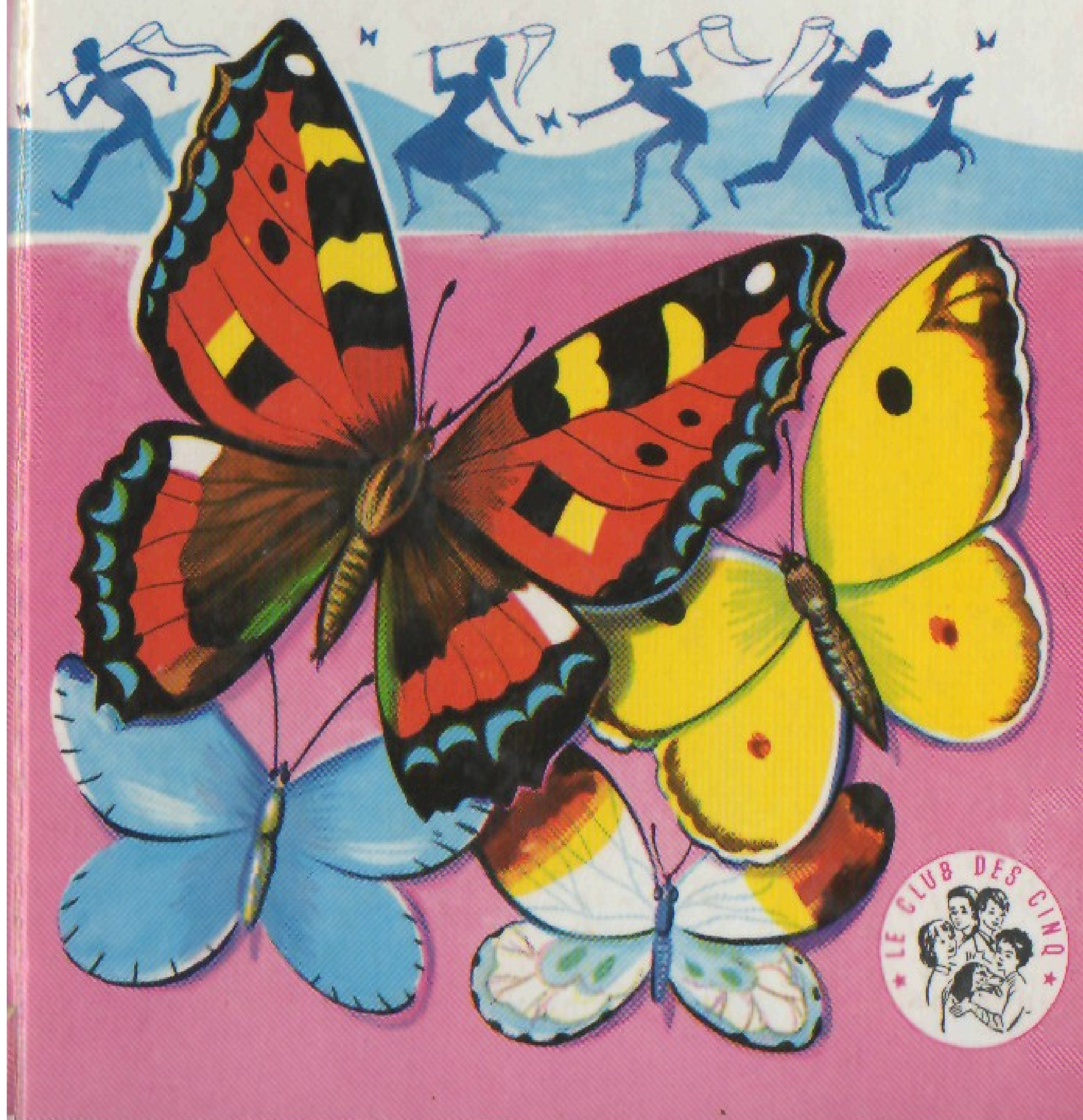
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

# LE CLUB DES CINQ ET LES PAPILLONS

PAR

ENID BLYTON



# LE CLUB DES CINQ ET LES PAPILLONS

*par Enid BLYTON*

*

CLAUDE, François, Mick, Annie et le chien Dagobert sont des fervents du camping. Les voici qui plantent leur tente au Mont-Perdu, où ils comptent bien passer de réjouissantes vacances.

Réjouissantes, elles le seront; et surtout mouvementées! Il y a dans le voisinage une curieuse ferme où l'on élève... des papillons. Plus loin, c'est un terrain d'aviation où l'on essaie, en secret, de nouveaux appareils. Voilà de quoi passionner le Club des Cinq, toujours à l'affût de découvertes sensationnelles.

Mais les éleveurs de papillons sont des gens moins inoffensifs qu'on pourrait le croire. Il semble que les avions les intéressent beaucoup plus que les insectes. Attention, les Cinq! Il y a du mystère dans l'air!



# DU MÊME AUTEUR

*dans la Nouvelle Bibliothèque Rose*

**Série « Club des Cinq »**

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la mer
Le Club des Cinq et les gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les papillons
Le Club des Cinq et le trésor de l'île
Le Club des Cinq et le coffre aux merveilles
La boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux sports d'hiver
Le Club des Cinq et les saltimbanques
Le Club des Cinq et le vieux puits
Le Club des Cinq en embuscade
Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril

**Série « Clan des Sept »**

Un exploit du Clan des Sept
Le carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la rescousse
Le Clan des Sept et l'homme de paille
Le télescope du Clan des Sept
Le violon du Clan des Sept
L'avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au cirque
Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Bien joué, Clan des Sept!
Le Clan des Sept et les bonshommes de neige
La médaille du Clan des Sept

**Série « Famille Tant-Mieux »**

La famille Tant-Mieux
La famille Tant-Mieux en péniche
La famille Tant-Mieux en croisière
La famille Tant-Mieux à la campagne
La famille Tant-Mieux prend des vacances
La famille Tant-Mieux en Amérique

**Série « Jojo Lapin »**

Les aventures de Jojo Lapin
Jojo Lapin va à la pêche

**Série « Mystère »**

Le mystère du vieux manoir
Le mystère des gants verts
Le mystère du carillon
Le mystère de la Roche percée
Le mystère de l'île aux Mouettes
Le mystère de Monsieur Personne
Le mystère du nid d'aigle
Le mystère des voleurs volés
Le mystère de l'éléphant bleu
Le mystère du chien savant
Le mystère du chapeau pointu
Le mystère des singes verts
Le mystère du message secret
Le mystère des voisins terribles
Le mystère du flambeau d'argent
Le mystère de la péniche

**Série « Oui-Oui »**

Oui-Oui au pays des jouets
Oui-Oui et la voiture jaune
Oui-Oui chauffeur de taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui!
Oui-Oui va à l'école
Oui-Oui à la plage
Oui-Oui et le gendarme
Oui-Oui et la gomme magique
Oui-Oui champion
Oui-Oui et le Père Noël
Oui-Oui et le cerf-volant
Oui-Oui et le vélo-car
Oui-Oui et le chien qui saute
Oui-Oui part en voyage
Oui-Oui et le magicien
Une astuce de Oui-Oui
Oui-Oui marin

**Série « Belles Histoires »**

Bonjour les amis!
Histoires des quatre saisons
Histoires de la lune bleue
Deux enfants dans un sapin
Histoires du coin du feu
Histoires de la vieille horloge
Histoires du bout du banc
Histoires du fauteuil à bascule
Fido, chien de berger

*dans l'Idéal-Bibliothèque*

**Série « Six Cousins »**

Les six cousins
Les six cousins en famille

**Série « Deux Jumelles »**

Deux jumelles en pension
Deux jumelles et trois camarades
Deux jumelles et une écuyère
Hourra pour les jumelles!
Claudine et les deux jumelles
Deux jumelles et deux somnambules

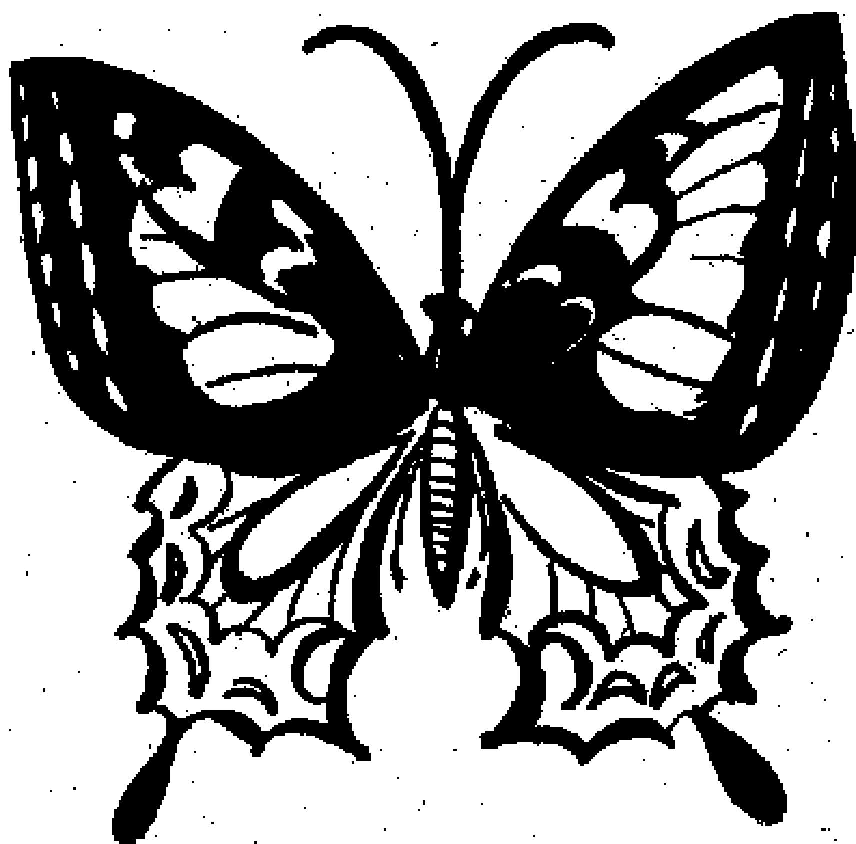
**Série « Mystère »**

Le mystère du golfe bleu
Le mystère de la cascade
Le mystère du vaisseau perdu
Le mystère de l'hélicoptère
Le mystère du Mondial-Circus
Le mystère du pavillon rose
Le mystère de la rivière noire
Le mystère du camp de vacances
Le mystère du chat siamois
Le mystère de la maison vide
Le mystère du sac magique
Le mystère du voleur invisible
Le mystère de la maison des bois
Le mystère du Chat Botté
Le mystère du camion fantôme
Le mystère du collier de perles
Le mystère de la fête foraine
Le mystère du caniche blanc
Le mystère des enveloppes mauves
Le mystère de la chaloupe verte

**ENID BLYTON**

# LE CLUB DES CINQ ET LES PAPILLONS

**ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES**



**HACHETTE**
**96**

# TABLE DES MATIERES



## CHAPITRE PREMIER

### Cinq jours de vacances.

OU EST la carte? demanda François. Est-ce celle-là, Claude? Bon. Où nous mettrons-nous pour l'étudier?

— Sur le tapis, décida Annie. Une carte est toujours plus facile à lire par terre! Poussons la table.

— Doucement! dit Claude. Papa travaille dans son bureau. Vous savez bien qu'il se met en colère chaque fois que nous faisons du bruit ! »

Avec précaution, ils poussèrent la table dans

un coin du salon et déplièrent la carte sur le tapis. Ensuite, ils s'installèrent tout autour, les uns à genoux, les autres à plat ventre. Dagobert les considéra d'un œil étonné ; il pensa qu'il s'agissait là d'un nouveau jeu et se mit à aboyer.

« Chut! lui dit Mick. Tu as déjà eu des ennuis avec oncle Henri ce matin. As-tu fini de nous envoyer des coups de queue dans la figure? Tu es assommant!

— Ouah! fit Dagobert en se couchant tout de son long sur la carte.

— Relève-toi donc» -animal! s'écria Claude, impatientée. Nous sommes pressés. Nous devons étudier notre rouie jusqu'au Mont-Perdu.

— Que verrons-nous d'intéressant là-bas? demanda Annie.

— Des grottes remarquables, paraît-il, et aussi une ancienne ferme où l'on fait maintenant l'élevage des papillons.

— Tiens, ce doit être curieux à voir, dit Claude.

— Certainement. Philippe Thomas, l'un de nos camarades de lycée, m'en a parlé. C'est lui qui nous a engagés à aller passer quelques jours de vacances au Mont-Perdu, expliqua François.

— Pourquoi élève-t-on des papillons? demanda Annie.

— Pour obtenir de beaux spécimens et les vendre, répondit François.

— Je me suis souvent amusée à garder des

chenilles pour observer leur métamorphose. C'est une chose tellement surprenante, dit Annie. Quand un joli papillon se dégage de la chrysalide, je trouve cela merveilleux!

— Philippe m'a assuré que les hommes qui dirigent cet élevage font volontiers visiter leur propriété, poursuivit François. Il paraît que le Mont-Perdu est un lieu où l'on trouve des papillons rares plus que partout ailleurs; c'est la rai-ton pour laquelle ces gens s'y sont installés. Ils passent la moitié de leur temps à chasser les papillons !

— C'est une occupation originale, dit Mick. Pour ma part, je suis content de revoir Philippe, qui est si drôle; ses parents exploitent une ferme au pied du Mont-Perdu.

— Et moi, je suis ravie de voir notre cher Club des Cinq de nouveau réuni pour les vacances de la Pentecôte »*, dit Claude.

Les quatre enfants suivaient sur la carte les méandres de la route qu'ils allaient bientôt parcourir. Tout à coup, une voix sortit des profondeurs du bureau où travaillait M. Dorsel, le père de Claude.

« Qui a nettoyé mon bureau? Où sont mes papiers? Cécile! Cécile! »

La porte du bureau s'ouvrit sous une violente poussée, et M. Dorsel s'avança à grands pas dans le salon. Il ne vit pas les enfants sur le tapis et tomba sur eux. Dagobert, ravi, se mit à aboyer

en gambadant. Il s'imaginait que, pour une fois, le père de Claude voulait bien jouer avec eux.

« Oh! dit Claude, qui avait reçu le plus rude choc. Que se passe-t-il?

— Oncle Henri, nous sommes navres de t'avoir fait tomber, dit François lorsqu'il eut recouvré ses esprit. Tais-toi, Dagobert, il ne s'agit pas d'un jeu. &

II aida son oncle à se relever et attendit l'explosion. M. Dorsel se rajusta, tout en le foudroyant du regard.

« Qu'est-ce que vous faites, vautrés par terre? N'y a-t-il pas assez de chaises dans cette maison?... Où est ta mère, Claude? Allons, relève-toi! Où est Maria? Si elle s'est permis de nettoyer encore une fois mon bureau, je la mets à la porte. »

Maria, la cuisinière, faisait justement son entrée dans le salon. Elle essuyait ses mains pleines de farine sur son tablier.

« Quel tapage! Qu'y a-t-il donc? » demanda-t-elle. Puis elle avisa M. Dorsel. « Oh! Excusez-moi, monsieur. Je ne savais pas que c'était vous qui...

— Mariai Avez-vous oui ou non fait le ménage dans mon bureau? rugit le père de Claude.

— Non, monsieur », répondit calmement la cuisinière, accoutumée depuis longtemps aux manières brusques de son patron. « Avez-vous perdu quelque chose? Rangez cette carte, mes

enfants, et remettez la table en place. Assez, Dagobert! Claude, s'il te plaît, fais sortir le chien, sinon ton père va se fâcher! »

Claude emmena Dagobert dans le jardin. Les autres enfants s'empressèrent de la suivre, François repliait sa carte en riant sous cape.

« Voici maman », dit Claude.

En effet, Mme Dorsel revenait du marché, avec son grand panier. François courut lui ouvrir la porte du jardin. Il aimait beaucoup sa tante, toujours patiente et gentille. Elle sourit à tous.

« Avez-vous décidé du lieu de vos vacances? demanda-t-elle. Vous allez pouvoir camper, par ce temps magnifique. Quelle chance vous avez !

— Oui, dit François en prenant le panier de sa tante pour le porter d.ans la maison. Nous irons au Mont-Perdu. Notre ami Philippe a des parents qui sont fermiers là-bas. Il à promis de nous prêter deux tentes et du matériel de camping. Ainsi, nous n'aurons à emporter que nos sacs de couchage et quelques vêtements de rechange. Le strict minimum!

— C'est parfait! dit la tante. En ce qui concerne la nourriture, vous comptez sans doute vous ravitailler à la ferme de votre ami?

— Oui, Nous sommes d'accord avec lui. Nous lui achèterons des œufs, du lait, du beurre, du pain, etc. De plus, les fraises sont déjà mûres dans cette région, paraît-il. »

Tante Cécile sourit.

« Je vois qu'il est mutile de se faire du souci pour vous. Bien entendu, vous emmenez Dagobert, qui vous protégera des maraudeurs. N'est-ce pas, Dago?

— Ouah! fit Dagobert en agitant comiquement ses oreilles.

— Mon bon Dagobert! dit Claude en caressant son chien. Je suis sûre que si tu n'étais pas là, nos parents ne nous laisseraient pas partir si souvent seuls! »

Mick jugea préférable de prévenir sa tante : « Oncle Henri est de mauvaise humeur. Il veut savoir qui a fait le ménage dans son bureau.

— Je vais aller le voir tout de suite, dit tante Cécile. Il a dû oublier qu'il a essuyé lui-même son bureau hier soir. Peut-être a-t-il jeté quelques-uns de ses précieux papiers dans la corbeille' »

Ils se mirent à rire, tandis que tante Cécile se hâtait vers le bureau de son terrible mari.

« Maintenant, préparons-nous, dit François. Nous n'avons pas grand-chose à emporter, mais il ne faut oublier ni les imperméables ni de bons lainages. Prenons nos maillots de bain, pour le cas où nous trouverions un lac. Il fait assez chaud pour se baigner. Pensons aussi à la carte routière!

— II nous faut des bougies et des allumettes, ajouta Claude. Des bonbons, des gâteaux secs...

— Si nous emportions notre poste à transistors? demanda Mick.

— C'est une bonne idée, dit Annie. Ainsi, nous pourrons écouter nos émissions préférées et les nouvelles. Nous n'achèterons sans doute pas de journaux là-bas.

— Je vais sortir les bicyclettes du garage, annonça François. Mick, va demander les sandwiches à Maria. Elle a voulu nous en préparer quelques-uns, car la route est longue. Sans provisions, nous risquerions d'avoir faim. Je pense que nous atteindrons le Mont-Perdu seulement vers quatre heures.

— Ouah! Ouah ! fit Dagobert.

— Il dit de penser à ses biscuits, traduisit Annie en riant. Je vais t'en chercher, mon bon toutou. Là-bas, tu partageras le repas des chiens de la ferme! »

Maria leur remit un gros paquet contenant des sandwiches et des gâteaux, ainsi qu'une bouteille d'orangeade.

« Tenez, dit-elle, voilà de quoi calmer votre appétit. J'ai pensé aussi à Dagobert. Il y a pour lui des biscuits et un gros os !

— Merci, Maria! s'écria Mick en lui sautant au cou. Comme vous êtes gentille !

— Dépêchons-nous, dit François. Les bicyclettes sont prêtes. Tout va bien, il n'y a aucun pneu crevé, pour une-fois. »

En quelques minutes, les provisions disparurent

dans les sacoches, les vêtements furent ficelés sur les porte-bagages. Dagobert bondissait joyeusement autour du petit groupe. Le Club des Cinq était de nouveau réuni !

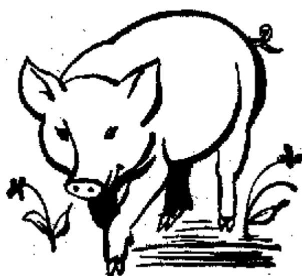
Mme Dorsel vint les regarder partir.

« Au revoir, mes chéris, leur dit-elle. François, toi qui es l'aîné, veille sur les autres. Et toi, Dagobert, veille sur eux tous! »

L'oncle Henri apparut à sa fenêtre. « Qu'y a-t-il encore? » s'écria-t-il, irrité de ne pouvoir travailler en paix. « Ils s'en vont? Nous allons enfin avoir un peu de tranquillité. Au revoir! Ne faites pas d'imprudences !

— Les grandes personnes disent toujours cela», remarqua Annie, tandis que le Club des Cinq s'éloignait à grands coups de pédales. « En route! Nous voici entre nous une fois de plus. Comme c'est amusant! N'est-ce pas, Dagobert?

— Ouah! »





# CHAPITRE II

## En route pour le Mont-Perdu

LE SOLEIL brillait tandis que les quatre joyeux compagnons filaient sur la route sablonneuse qui longeait la baie de Kernach. Dagobert les suivait aisément.

La petite île de Kernach se détachait sur la mer d'un bleu profond, avec son vieux château qui dressait fièrement vers le ciel sa dernière tour intacte.

« Que c'est beau! s'exclama Mick. Je regrette presque de ne pas passer ici mes vacances de la

Pentecôte. J'aurais bien aimé nager et me promener en bateau jusqu'à l'île de Claude!

—- Nous pourrons faire tout cela pendant les grandes vacances, dit François. C'est très intéressant de voir du pays. Philippe m'a assuré que les grottes d'Enfer sont de toute beauté.

— Les grottes d'Enfer? Brrr... fit Annie. Heureusement que je sais combien les Bretons sont imaginatifs.

— Oui, ils aiment les légendes, ajouta Claude. Quel genre de garçon est votre ami Philippe? Annie et moi, nous ne l'avons encore jamais vu.

— C'est un farceur, répondit Mick. S'il porte une fleur à sa boutonnière et qu'il vous vante son parfum, je vous conseille de ne pas fourrer votre nez dedans!

— Pourquoi? demanda innocemment Annie.

— Parce que, lorsque vous vous pencherez pour respirer la fleur, vous recevrez une giclée d'eau à la figure!

— Je ne crois pas que je m'entendrai avec ce garçon-là, dit Claude en fronçant les sourcils. S'il me fait des plaisanteries de mauvais goût, je lui rendrai la monnaie de sa pièce.

— Je te préviens que si tu te fâches, il ne pensera plus qu'à une chose : te pousser à bout pour rire à tes dépens. A part ce léger travers, Philippe est un très gentil garçon. »

Ils avaient maintenant quitté la baie de Kernach

et suivaient un chemin bordé d'aubépine. En ce début de juin, les fleurs des champs s'épanouissaient. Une douce brise modérait les effets d'un soleil ardent.

« Nous achèterons des glaces dans le premier village que nous traverserons », dit François quand ils eurent parcouru une dizaine de kilomètre. Ils arrivaient au pied d'une colline.

« Cette côte est dure, soupira Annie. Je me demande s'il vaut mieux la monter péniblement à bicyclette ou mettre pied à terre et pousser nos machines, »

Dagobert partit à fond de train jusqu'au sommet de la colline où il se coucha pour attendre les enfants. Il tirait une langue démesurée.

François le rejoignit bientôt et s'assit à côté de lui. Tons deux éprouvaient un vrai bien-être à sentir la fraîcheur de la brise.

Quand ses compagnons approchèrent, François leur dit : « Je vois un village en bas de la côte. Nous nous y arrêterons. J'espère que nous y trouverons un marchand de glaces, »

II y en avait un, en effet. Le petit groupe s'assit sous un gros chêne pour savourer les cornets vanillés. Dagobert regardait Claude d'un œil interrogateur.

« Je n'en ai pas pris pour toi, lui dit Claude. Tu deviens trop gros! »

Dagobert baissa la tète d’un air si triste que Claude s'empressa d'ajouter ;

« II est vrai qu'avec la longue course que tu fais aujourd'hui, tu vas sûrement maigrir. Allons, viens, je vais t'acheter une glace pour toi tout seul.

— Ouah! » fit Dagobert avec enthousiasme. Il bondit dans la boutique et posa ses grosses pattes sur le comptoir, à la grande surprise de la vendeuse. D'un coup de langue, la glace fut avalée...

Après une halte de dix minutes, tout le monde se remit en route. Citait un véritable enchantement que de parcourir la campagne fleurie. Le Club des Cinq évitait toujours les routes nationales, droites, monotones et trop fréquentées, et



leur préférait les voies secondaires, sinueuses et pittoresques.

Trois quarts d'heure plus tard» Mick dit à son frère :

« Puisque nous n'arriverons au Mont-Perdu qu'au milieu de l'après-midi, nous déjeunerons en route. Où comptes-tu t'arrêter, François?

— Je n'en sais rien encore, répondit François. Vers une heure nous nous installerons dans un joli petit coin. Il est inutile de vous plaindre de la faim pour le moment, car il est à peine midi.

— Ce pauvre Dagobert doit mourir de soif. Regardez-le tirer la langue! dit Annie. Nous devrions nous arrêter près d'un ruisseau pour lui permettre de boire.

— En voilà justement un là-bas. Va vite te rafraîchir, mon vieux! & lança Mick.

Dagobert courut vers le ruisseau et but à longs traits. Les enfants descendirent de bicyclette et attendirent qu'il eût terminé. Annie cueillit un coquelicot et le mit à sa boutonnière. Dagobert avalait une telle quantité d'eau qu'elle s'inquiéta :

« Claude! Empêche ton chien de boire davantage. Il est gonflé comme une outre.

— Tu exagères un peu, dit Claude. Dago, assez! Viens ici! »

Le chien avala une dernière gorgée, puis il revint vers Glande en aboyant, tout joyeux.

Ils repartirent. Lorsqu'ils escaladaient les collines qui se succédaient dans ce *corn* de Bretagne, ils grognaient quelquefois, mais quand ils dévalaient des pentes, ils riaient et s'amusaient à pousser «tes cris de Peaux Rouges.

Ils arrivèrent devant une colline plus haute que les précédentes. Annie la considéra avec ennui, car elle commençait à se sentir fatiguée.

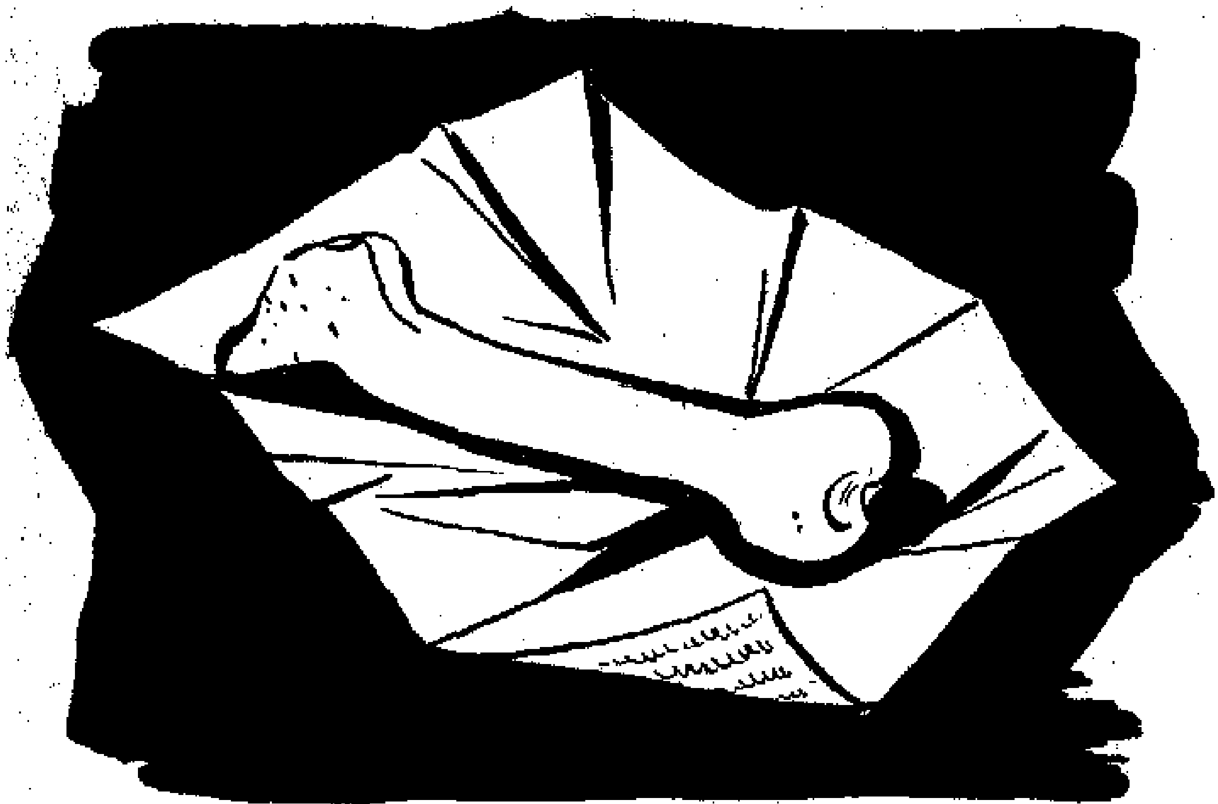
« Du courage ! lui dit François. Nous déjeunerons là-haut. Nous y aurons une vue superbe sur les alentours et nous nous reposerons un boa moment.

— J'y compte bien. Demain matin nous serons tous courbatus », grogna Annie.

Après avoir fourni un long effort, ils parvinrent enfin au sommet. Quand ils virent le magnifique panorama qui s'offrait à leurs yeux, ils se sentirent payés de leur peine. Ils se laissèrent tomber dans l'herbe et oublièrent qu'ils avaient faim pour admirer tout à leur aise.

Mais Dagobert m'était pas très sensible à la beauté du paysage et ne pensait qu'à son déjeuner. Il alla flairer le panier attaché à la bicyclette de Claude. Oui, son os s'y trouvait bien. Il s'assura que personne ne le regardait» puis il se mit en devoir d'extraire délicatement un petit paquet du panier.,.

Annie, assise non loin de là, entendit le bruit d'un papier froissé. « Oh! Dagobert! s'écria-t-elle scandalisée. Veux-tu bien laisser ces sandwiches! »



Claude se leva aussitôt et regarda son chien d'un œil sévère. Dagobert baissa le nez, déposa le paquet à ses pieds et sembla lui dire :

« Excuse-moi, mais vois : c'est mon os que j'ai pris!»

Claude sourit, rassurée. « Voyons, Annie, dit-elle, tu devrais savoir, depuis le temps que tu le connais, que jamais Dagobert ne se permettrait de toucher à nos provisions.

— Bon. Ton chien est parfait en tout point.

Quoi qu'il en soit, j'ai faim, moi aussi, et si vous ne voulez pas déjeuner maintenant, je vais faire comme Dago, prendre ma part sans m'occuper des autres! déclara Annie.

-Ne crains rien, nous allons te tenir compagnie », dit Mick.

Ils déballèrent leurs provisions et se mirent à dévorer à belles dents. François versa l'orangeade à la ronde.

« C'est très agréable de pique-niquer en altitude, constata Mick entre deux bouchées. Regarde, François, ajouta-t-il au bout d'un moment, cette colline dans le lointain a une forme curieuse. Elle est plus massive que les autres. Ne serait-ce pas le Mont-Perdu?

— D'après Philippe, le Mont-Perdu a un peu la ferme d'un vieux chapeau. Il me semble qu'en effet…

— Mais oui! C'est bien cela! Je vais prendre les jumelles pour mieux voir, »

Chacun voulut en faire autant. Les jumelles passèrent de main en main. Quand vint le tour de Claude, elle fît remarquer :

« S'il s'agit vraiment du Mont-Perdu, il n'est pas loin maintenant.

— Peut-être» à vol d'oiseau, mais en réalité nous avons une longue route en lacet à parcourir, dit François. Qui veut un autre sandwich?

— II n'en reste plus, dit Mick. Au tour du gâteau! »

Quand le gâteau fut mangé, ils sortirent un paquet de bonbons. Dagobert fit comprendre qu'il en désirait un.

« Tu les avales sans les goûter, ce n'est vraiment

pas la peine, dit Claude en donnant tout de même un bonbon à son chien.

— Que diriez-vous d'une petite sieste? demanda François en s'allongeant dans l'herbe.

— Bonne idée », répondirent les trois autres. Ils convinrent de dormir une demi-heure, pas davantage. Chacun s'assoupit. Dagobert garda une oreille aux aguets, pour le cas où quelqu'un approcherait. Mais personne ne vint troubler leur repos. Tout était si calme, sur la colline, que plus de trois quarts d'heure s'écoulèrent avant que l'un d'eux ne reprît conscience. Mick sentit un insecte monter le long de son bras et sursauta, arraché à son rêve. Il regarda sa montre.

« Annie! François! Claude! Levez-vous! Il faut partir, sinon nous ne serons pas arrivés là-bas pour l'heure du goûter. »

Bientôt ils dévalèrent la côte à toute allure en poussant leurs fameux cris d'Indiens, mêlés aux aboiements de Dagobert. Ils pensaient tous que le début des vacances est ce qu'il y a de meilleur au monde !



# CHAPITRE III

## La ferme du Mont –Perdu

CET après-midi-là, nos amis pédalèrent avec tant d'ardeur qu'ils seraient arrivé» au Mont-Perdu plus tôt que prévu, n'eût été Dagobert qui soufflait beaucoup. Pour lui permettre de se reposer le petit groupe s'arrêtait à peu près tous les quarts d'heure.

« C'est dommage qu'il soit si gros, déplora Annie, S'il s'agissait d'un petit chien, nous aurions pu le prendre à tour de rôle dans un panier sur notre porte-bagages! »

Le Mont-Perdu se précisait devant eux. Il était en effet bizarrement découpé et rappelait, avec un peu d'imagination, un chapeau déformé par l'usage. Sa situation isolée, son éloignement de tout centre, lui avait autrefois valu son nom. Près du sommet, un troupeau de moutons broutait l'herbe rare. Plus bas, dans des pâturages verts et drus, paissaient des vaches. Au pied, une vieille ferme était blottie, avec ses dépendances.

« C'est la ferme des parents de Philippe, dit François. Malgré nos nombreux arrêts, nous ne sommes pas en retard. Il n'est que trois heures et demie. Lavons-nous la figure dans un ruisseau, car nous sommes couverts de sueur et de poussière. Dagobert, tu peux te baigner si tu en as envie ! »

L'eau fraîche leur fit le plus grand bien. Us eussent voulu imiter Dagobert, qui se couchait dans le courant.

« Je me sens mieux », dit Mick en essuyant son visage et son cou avec un mouchoir presque aussi grand qu'une taie d'oreiller. « J'espère que Philippe n'a pas oublié que nous arrivons aujourd’hui et qu'il a promis de nous prêter le nécessaire pour camper! »

Ils sortirent leur peigne de poche et se coiffèrent soigneusement, secouèrent leurs vêtements poussiéreux, puis, se jugeant présentables, ils prirent le chemin de la ferme. Ils arrivèrent

bientôt en vue du bâtiment principal. Les poules picoraient dans la cour, les canards nageaient dans une mare. Les chiens se mirent à aboyer de loin; un petit animal rond et rosé surgit de l'angle de la maison d'habitation et déboula vers les enfants.

« Qu'est-ce que c'est que ça? demanda Annie, toute surprise. Oh! mais c'est un petit cochon! Qu'il est mignon ! Regardez comme il est propre! »

Le porcelet poussa 4e petits cris du plus haut comique. Il fonça sur Dagobert, qui se demanda s'il s'agissait ou non d'une sorte de chien assez laid, sans poils, mal élevé par surcroît, pour se permettre de le bousculer ainsi. Afin de rappeler à l'ordre cet étourdi, il gronda en faisant sa plus inquiétante grimace.

François se mit à rire. « Calme-toi, dit-il, cet animal est inoffensif. »

Alors un petit garçon d'environ cinq ans s'avança vers eux. Il avait de belles boucles blondes, de grands yeux bruns et un gentil sourire. Mick et François pensèrent aussitôt que l'enfant devait être le cadet de leur camarade.

« C'est mon petit cochon, dit le blondinet en s'avançant vers eux. Il s'est sauvé ! »

Annie sourit. « Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-elle.

— Dudule, répondit l'enfant.

— Sommes-nous bien à la ferme du Mont-

Perdu? As-tu un frère qui s'appelle Philippe? demanda François.

— Philippe? Bien sûr! Il est là-bas, dans la grange, avec Clairon. Ils chassent les rats,

— Merci », dit François.

L'enfant s'éloigna avec son animal favori. « Clairon... C'est un nom de chien, dit Claude. Il vaut mieux se méfier. Dagobert, ici!

— Tu as raison, dit François. Ne bouge pas pour le moment. Mick, viens avec moi. Nous allons en reconnaissance à la grange.

— J'attendrai ici avec Claude », décida Annie, que la chasse aux rats ne tentait aucunement.

Quand Mick et François approchèrent de la grange, ils reconnurent la voix de Philippe qui criait : « Attrape-le, Clairon, il est sous le sac!... Oh! tu Tas encore laissé filer. »

Des aboiements lui répondirent, puis les garçons entendirent le bruit d'un bâton qui s'abattait sur le sol.

Très intrigués, François et Mick pénétrèrent dans la grange qui leur parut sombre. Ils virent leur ami Philippe, rampant parmi des sacs, en compagnie d'un très beau chien — un colley écossais au museau fin et aux longs poils noirs et blancs — qui aboyait sans arrêt.

« Ohé! Philippe! » appela François.

L'interpellé se releva et tourna vers les arrivants une figure rouge, au front couvert de sueur.

« Enfin, vous voilà! dit-il en accourant vers

eux. Je me demandais si vous aviez renoncé à venir. Où sont les autres? J'ai préparé des tentes et du matériel pour quatre!

— Ma sœur et ma cousine nous attendent un peu plus loin, en compagnie de notre chien. Crois-tu que le tien le verra d'un bon œil? demanda Mick avec un peu d'inquiétude.

— Tout ira bien si je les présente l'un à l'autre», répondit Philippe,

Ils sortirent tous de la grange. Quand Clairon aperçut Dagobert, il s'arrêta net, se raidit et se mit à grogner sourdement, tandis que les poils de son cou se hérissaient.

« Amenez votre chien ici! cria Philippe aux fillettes. Clairon n'est pas méchant. »

Claude s'avança prudemment, en tenant Dagobert par son collier. Dagobert lui-même semblait hésitant devant ce congénère de belle taille, si différent de lui. Philippe se pencha et parla à l'oreille de Clairon :

« Donne la patte à cette gentille demoiselle, c'est une amie. »

Puis il dit à Claude : « Tendez-lui la main! »

Claude se pencha vers le colley, qui ne fit aucune difficulté pour lui donner la patte.

« Maintenant, à vous! » dit Philippe à Annie.

Cette dernière^ trouva Clairon très sympathique avec ses beaux yeux bruns et son museau allongé. Quand elle lui eut serré la patte, Philippe demanda :

« Est-ce que votre chien est capable de dire bonjour aussi gracieusement?

— Certainement, affirma Claude.

— Dans ce cas, dites-lui de donner la patte à Clairon. Clairon, donne la patte! commanda Philippe.

— Dagobert, donne la patte! » ordonna Claude, incertaine du résultat.

Dagobert la regarda, surpris. Il trouvait étrange qu'un autre chien lui tendît la patte. Il hésita un instant, puis posa la sienne sur celle de Clairon. Ce faisant, les deux chiens s'interrogeaient du regard. Le résultat de cet examen fut sans doute favorable, car Dagobert éclata en bavardages compliqués dans son langage, Clairon lui répondit, et tous deux partirent à fond de train à travers la cour; ils se pourchassèrent en aboyant à tue-tête, se roulèrent par terre... De toute évidence, ils s'amusaient follement!

« Tout va bien entre eux, comme vous le voyez, dit Philippe, ravi. Clairon est un chien formidable, excepté pour la chasse aux rats. Venez voir ma mère. Elle vous a préparé un bon goûter. »

Tout s'annonçait pour le mieux. Annie regarda Philippe. Elle lui trouva l'air gentil. Quant à Claude, elle se méfiait, car il portait une rosé à sa boutonnière... Allait-il lui demander de la respirer?

« Tout à l'heure, nous avons vu un garçon

blond dans la cour. Il se promenait avec un petit cochon, dît Annie.

— C'est mon jeune frère Jeannot et son ami Dudule, dit Philippe en riant. Nous lui avons proposé un chien ou un chat, mais il n'en a pas voulu. Il ne s'intéresse qu'à son cochon. Ils vont partout ensemble. Les petits frères sont généralement très ennuyeux, n'est-ce pas, mais celui-ci est bien gentil, je n'ai pas à m'en plaindre.

— Les jeunes sœurs sont quelquefois assommantes aussi », dit Mick en regardant perfidement Annie, qui lui envoya aussitôt une bonne bourrade. « Pourtant, s'empressa-t-il d'ajouter, Annie n'est pas parmi les plus mauvaises, il faut bien le reconnaître. »

La mère de Philippe, Mme Thomas, était une personne replète, souriante comme son fils. Elle leur fit un accueil chaleureux.

« Entrez, dit-elle. Philippe est très content que vous veniez camper dans notre pays. Il a préparé les tentes et le matériel nécessaire. Vous pourrez vous ravitailler ici en œufs, lait, pain, beurre et tout ce que vous voudrez parmi les produits de la ferme. N'ayez pas peur de demander ce qu'il vous faut. »

A ce moment-là, on entendit le claquement léger de minuscules sabots sur les pavés de la cour, et le porcelet entra dans la cuisine, suivi de Jeannot.

« Par exemple ! s'écria Mme Thomas. Voici

encore cet insupportable animal. Jeannot, tu sais bien que tu n'as pas le droit de l'amener ici. Passe pour un chat ou un chien, mais un cochon! C'est un comble! »

Jeannot parut tout confus. « Ne te fâche pas, Quel beau gâteau! On peut goûter? poursuivit-il maman, dit-il. Aujourd'hui, il n'est pas saie. Oh! en lançant vers la table des regards d'envie.

— Tout de suite! répondit Mme Thomas. Asseyez-vous, mes enfants. Voulez-vous du café au lait?

— Je préfère boire du lait froid », dit François qui avait remarqué près de lui un pot de lait particulièrement crémeux.

Les quatre invités regrettaient d'avoir copieusement déjeuné. Un superbe jambon trônait sur la table; une énorme tarte aux fraises voisinait avec un pot de miel doré...

« Quel dommage que je n'aie pas très faim, soupira Mick. Ce n'est pas un goûter, c'est un repas complet!

— Allons, Philippe, occupe-toi de tes amis, dit Mme Thomas. Jeannot, mets ce cochon par terre, ou je vais me fâcher!

— Dudule aura beaucoup de chagrin s'il reconnaît sur la table un jambon de son grand-père ! » dit Philippe malicieusement.

Très inquiet, Jeannot s'empressa de poser Dudule sur le sol, car il ne voulait pas lui faire de la peine. Le porcelet alla s'étendre auprès de

Dagobert, qui accepta sa compagnie sans protester.

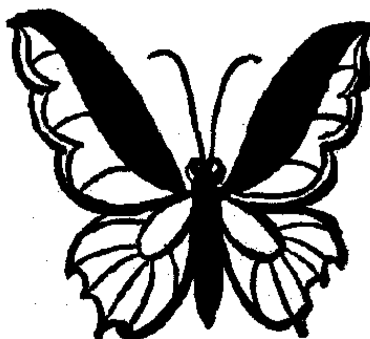
Ce fut un goûter des plus joyeux. Philippe servit copieusement ses invités. Annie, assise près de Jeannot, trouvait le petit garçon adorable.

« On dirait un personnage de conte de fées », remarqua-t-elle à voix haute.

Quand tout le monde se fut restauré, Mme Thomas dit à son fils aîné :

« Philippe, montre à' tes amis les tentes et le matériel de camping que tu as préparés pour eux. Ensuite, ils choisiront un endroit pour s'installer,

— Venez avec moi, dit Philippe. Je vais vous aider à transporter vos affaires et à chercher un coin agréable sur la hauteur. J'aimerais bien pouvoir camper avec vous! »





## CHAPITRE IV

### Un bon coin pour camper

PHILIPPE avait placé le matériel de camping •t dans une remise. Il y conduisit ses camarades, suivis de Jeannot et de son porcelet. Clairon marchait à côté de Dagobert. Les deux chiens s'amusaient parfois à se pousser l'un l'autre, comme des écoliers facétieux.

François et Mick examinèrent les deux tentes pliées, avec leurs cordes et leurs pieux de fixation.

« C'est parfait, mon vieux, conclut François.

Tu as même pensé à nous prêter une casserole et une poêle à frire!

- Oui, c'est pour le cas où vous auriez envie de vous faire cuire un repas complet, dit Philippe. Voyez, cette casserole est très bien. Elle peut servir à différents usages... »

II l'attrapa et en coiffa prestement son petit frère, qui se mit à pousser des cris épouvantables. **Le** porcelet s'enfuit, terrorisé.

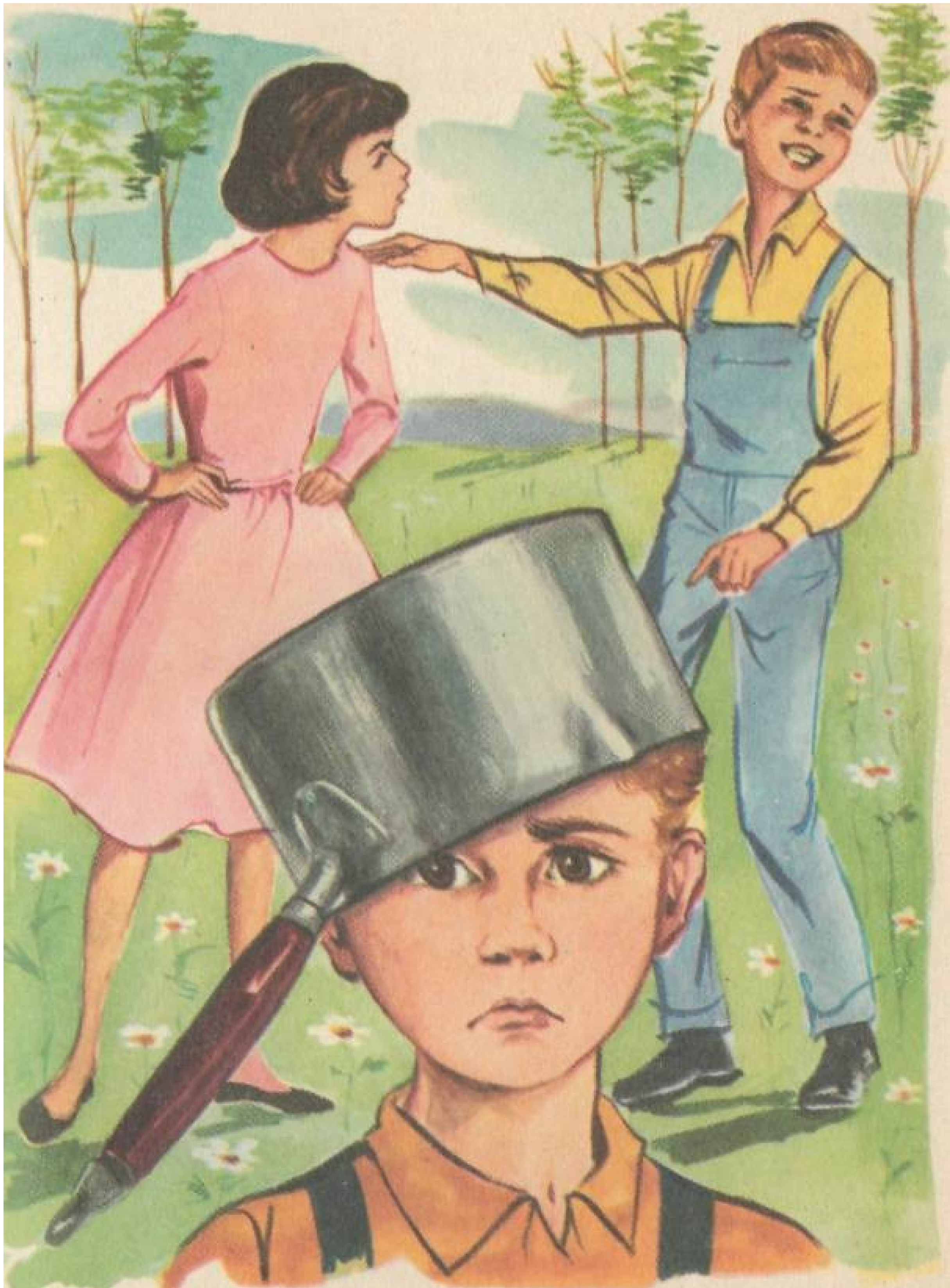
Annie jeta un regard de reproche à Philippe et s'empressa d'enlever à Jeannot son étrange coiffure. Puis elle s'efforça de le calmer. Ce fut difficile.

« Dudule s'est encore sauvé! » constata Jeannot entre deux sanglots. Il se jeta sur son frère, qui riait aux éclats, et le martela de ses petits poings. « Tu es méchant! Je te déteste! lui criait-il.

- Laisse-moi. Va vite chercher ton cochon », dit Philippe en repoussant l'enfant en colère. Jeannot s'éloigna en courant de toute la vitesse de ses petites jambes grassouillettes.

« Nous voilà débarrassés de lui pour un moment, dit Philippe. J'espère n'avoir rien oublié pour vous. Avez-vous apporté des lampes de poche? Des bougies? Des allumettes?

Oui, répondit Mick. Et aussi des imperméables et des maillots de bain, pour faire face à tous les caprices du temps. Je vois que tu as prévu des couvertures...



**Annie jeta an regard de reproche à Philippe,**

- Il peut pleuvoir et faire froid, dit Philippe. Voulez-vous que je vous aide à fixer tout cela sur vos bicyclettes?

— Volontiers », dit François.

Après quelques tentatives malheureuses pour empiler les tentes et le reste sur les bicyclettes, Philippe jugea plus pratique de leur prêter une charrette à bras, dans laquelle ils casèrent tout aisément.

« Nous reviendrons chercher nos bicyclettes plus tard, dit François.

- Laissez-les donc ici, conseilla Philippe. Elles sont à l'abri et en sécurité. Je vais chercher un paquet que maman a préparé pour vous : du jambon, des œufs frais, du pain et du beurre.

- C'est vraiment gentil de sa part, dit François avec reconnaissance. Nous t'attendons. Mick et moi, nous pousserons la charrette. Etes-vous tous d'accord pour camper le plus haut possible, afin d'avoir une belle vue?

- Oui », répondirent les autres.

Philippe revint avec un gros paquet. Son petit frère, peu rancunier, le suivait, un panier de fraises au bras.

« Je les ai cueillies pour vous, dit Jeannot, en tendant le panier à Annie.

- Qu'elles sont belles! s'exclama Annie, très touchée par la gentillesse du petit garçon. Je te remercie beaucoup, Jeannot. »

Elle l'embrassa.

« Est-ce que je pourrai venir avec Dudule, quand vous serez installés? demanda-t-il. Je voudrais lui montrer comme c'est drôle, une tente,

— Nous serons très heureux de votre visite à tous deux, assura Annie en riant.

— En route!"» lança François.

Avec l'aide de Mick, il poussa la charrette le long du chemin. Dagobert et Clairon ouvraient la marche, les autres suivaient Jeannot accompagna le groupe sur une «courte distance, puis Philippe le renvoya.

«Tu sais ce que maman a dit, Jeannot, lui rappela-t-il. Rentre à la ferme. Il sera tard quand je reviendrai avec Clairon. »

Les yeux de Jeannot s'embuèrent de larmes; mais il ne protesta pas. Il prit son compagnon dans ses bras et s'en retourna vers la maison.

« Jeannot est un charmant petit garçon, dit Annie. Je voudrais bien avoir un jeune frère comme lui.
— II n'est pas désagréable, dit Philippe en se rengorgeant comme si, en réalité^ il en était très fier. Un peu pleurnichard, bien sûr. J'essaie dé relever comme il faut Je le taquine pour l'endurcir.

— Il ne manque pas de caractère, dit Mick en riant. Il fallait le voir te boxer des deux poings quand tu Pas coiffé de la casserole !

— Oui, il est très drôle. Et il a tine vraie passion pour les animaux. Voilà deux ans de cela, un agneau le suivait partout. L'agneau est devenu un gros mouton très encombrant... L'année dernière, il s'était attaché à deux oisons. Les oisons sont devenus de grosses oies, qui continuaient à l'accompagner partout. Elles entraient dans la maison et montaient l'escalier pour le rejoindre dans sa chambre.

— Et cette année, il a choisi un petit cochon », ajoute Claude qui trouvait aussi le jeune garçon très amusant. « Le plus drôle, c'est que Dagobert semble adopter Dudule... »

Ils continuèrent à escalader la colline, en suivant un étroit sentier. La charrette butait contre les cailloux. Il fallut bientôt quatre ou cinq paires de bras pour la pousser.

« Comptez-vous monter encore plus haut? demanda enfin Philippe qui n'en pouvait plus. J'espère que vous n'avez pas l'intention de camper au sommet? Vous seriez trop exposés au vent.

— Non, dit François. Nous voulons seulement nous installer assez haut pour avoir une vue suffisamment étendue. Si nous nous reposions tous un peu, avant de faire un dernier effort? »

Ils s'assirent, heureux de pouvoir reprendre leur souffle. Le panorama était déjà splendide. Autour d'eux se dessinaient des collines entourées de pâturages verts, tout piquetés de boutons d'or. Des ruisseaux coulaient, semblables de loin

à des fils d'argent. Les bois étalaient leurs taches sombres.

« Qu'y a-t-il là-bas? demanda Claude en pointant son doigt vers l'ouest.

— C'est un champ d'aviation, répondit Philippe. Ultra-secret. On y essaie des prototypes. Je le sais, car mon cousin Robert est un aviateur attaché à cet aérodrome. Il vient nous voir de temps en temps et nous parle de son travail, qui le passionne.

— Que fait-il au juste? demanda Annie.

— Des expériences avec de nouveaux modèles d'avions. Ce sont souvent des monoplaces. Ne soyez pas surpris d'entendre des, détonations quand ils franchissent le mur du son, et toutes sortes de bruits bizarres...

— Je voudrais bien visiter ce champ d'aviation, dit Mick. Cela m'intéresse au plus haut point, car je pense devenir pilote quand je serai grand!

— Je te présenterai à mon cousin s'il vient nous voir ces jours-ci, promit Philippe. Peut-être consentira-t-il à te faire faire un petit tour dans l'un de ses appareils.

— Que je serais heureux de faire sa connaissance ! s'écria Mick enthousiasmé par cette perspective. François aussi, certainement?

— Bien entendu, dit François. Remettons-nous en route, maintenant. Nous n'irons pas bien loin. La vue ne peut guère être plus belle qu'ici. »

Pendant que les trois garçons poussaient la charrette à bras, Claude et Annie partirent à la recherche d'un emplacement favorable au camping. Mais ce fut Dagobert qui le dénicha. Il cherchait un ruisseau pour se désaltérer; bientôt il découvrit une source qui jaillissait entre de grosses pierres et se perdait dans la verdure. Des joncs poussaient le long de son parcours, que Claude put ainsi reconnaître.

« François! Viens voir l'endroit délicieux que Dago a découvert », cria-t-elle tout en observant son chien qui buvait l'eau claire à grandes lampées.

François lâcha la charrette pour aller la rejoindre.

« Idéal pour camper, déclara-t-il, enchanté. Une belle vue, de l'herbe tendre pour nous asseoir, des genêts pour nous abriter et de l'eau. »

Tout le monde approuva ce choix. On vida la charrette. Pourtant, les campeurs ne se décidèrent pas à monter les tentes ce soir-là.

Annie déballa les provisions. Il fallait installer une sorte de garde-manger, dans un coin bien frais. Elle se dirigea vers la source, écarta des pierres et de hautes herbes. Une cavité dans le roc lui parut convenir parfaitement. Annie, satisfaite de sa trouvaille, se mit en devoir de déposer dans ce réfrigérateur improvisé les bouteilles de lait et le reste. Claude vint voir ce qu'elle faisait et se mit à rire.

« Eh bien, dit Claude, tu devrais accrocher une serviette-éponge auprès de la source, car chaque fois que nous viendrons chercher des provisions, nous nous ferons arroser!

— Dis à ton chien qu'il retire sa tête de mon garde-manger. Naturellement, il est tout trempé. Est-ce que je suis mouillée, moi? Allons, Dago, va te secouer plus loin », commanda Annie.

Philippe les quitta à regret. Il lui fallait regagner la ferme pour le dîner. « A demain, dit-il à ses amis. Si je le pouvais, je resterais ici, avec vous!»

II s'éloigna avec Clairon.

« Il est gentil, dit Annie, mais comme c'est bon de se retrouver entre nous. Vive le Club des Cinq! Jamais encore nous n'avons trouvé un petit coin aussi agréable pour camper! »





# CHAPITRE V

## Un visiteur matinal

FRANÇOIS regarda sa montre. « Huit heures! II est temps de dîner, dit-il. Mais nous avons si bien goûté chez les parents de Philippe que, pour ma part, je n'ai pas faim. En revanche, je suis très fatigué. Et vous?

— Nous aussi, répondirent les trois autres.

— Ouah! fit Dagobert.

— Cette longue course à bicyclette, suivie de cette pénible escalade avec la charrette, m'a épuisé, dit Mick avec un soupir. Je propose que nous nous contentions d'un modeste sandwich

et que nous couchions à la belle étoile. Pas besoin de tente ce soir. La brise est tiède.

— Bonne idée, dit François. Annie, qu'as-tu à nous offrir?

— Du pain, du beurre, du fromage et les fraises de Jeannot, répondit Annie sans hésiter.

—, Ce sera bien suffisant, après tout ce que nous avons ingurgité aujourd'hui. Pendant que tu prépares cela, Mick et moi, nous allons repérer l'endroit le plus confortable pour dormir. Je sens que si je m'assois maintenant, je n'aurai plus le courage de me relever, dit François.

— Moi non plus », ajouta Mick.

Ils inspectèrent les environs et virent des genêts, devant lesquels s'étendait de la bruyère serrée, aussi élastique que le meilleur matelas.

Mick se roula dedans. « Voilà ce qu'il nous faut, dit-il. Aide-moi à me relever, François, s'il te plaît ! »

Ils mangèrent quelques sandwiches tout en admirant le paysage. Le soleil baissait à l'horizon. Quand les fraises furent englouties, ils étendirent leurs sacs de couchage sur la bruyère. Il faisait encore clair.

« Bonne nuit, dit Mick, qui ferma les yeux et s'assoupit aussitôt.

— Bonne nuit », répondit François. Il resta appuyé sur son coude, pour admirer les reflets rougeoyants du crépuscule. Dagobert s'installa entre Annie et Claude, sur une couverture;

il tourna en rond un bon moment pour y creuser sa place.

« N'oublie pas que tu es de garde, lui dit Claude. Il est probable que nous ne serons pas dérangés ici, mais on ne sait jamais. Et tiens-toi tranquille, ou je t'envoie dormir plus loin! Bonne nuit, Annie ! »

Sur ces mots, Claude s'endormit. Dagobert ne tarda pas à l'imiter. Il était très fatigué de sa longue course. Annie resta les yeux ouverts et regarda longtemps le ciel aux tons changeants et l'étoile du Berger, si brillante ce soir-là. Elle se sentait heureuse.

« Je ne désire pas grandir, pensait-elle. Rien ne peut être plus charmant au monde que notre Club des Cinq. Comme nous nous amusons bien! Non, décidément, je ne veux pas grandir! »

Elle ferma les yeux et s'endormit enfin.

La nuit tomba. Les étoiles s'allumèrent une à une. Seuls, le murmure de la source et parfois le lointain aboiement d'un chien troublaient le silence. Les heures passèrent.

Le lendemain matin, un ronflement de moteur éveilla en sursaut tous nos amis.

François examina longuement le petit aéroplane qui survolait la colline.

« II vient sans doute du champ d'aviation qui se trouve à l'ouest, dit-il. Savez-vous qu'il est neuf heures dix? Nous avons fait le tour du cadran !

— C'est très bien ainsi; je vais dormir encore un peu, déclara Mick.

— Non, dit François en le secouant. Regarde ce temps splendide. Il faut en profiter. Nous nous sommes assez reposés. Hep ! Annie ! Claude ! Etes-vous réveillées?

— Bien sûr, cet avion m'a tirée de mon rêve, répondit Claude en se frottant les yeux. Annie se lève déjà. Quant à Dagobert, il est en train de suivre la piste d'un lapin.

— Nous allons faire notre toilette à la source, dit Annie. Puis nous préparerons notre petit déjeuner. »

Le soleil brillait dans un ciel absolument pur. La brise soufflait doucement. Tandis qu'ils se lavaient à l'eau fraîche de la source, Dagobert revint de sa promenade et s'approcha pour boire à grands coups de langue, qui lui éclaboussèrent le nez. Les garçons firent du feu Les filles préparèrent le chocolat au lait.

Quand ils eurent dévoré leurs tartines, Dagobert se mit à aboyer, du Ion qu'il prenait d'ordinaire pour annoncer une personne de sa connaissance. Les enfants entendirent Clairon, qui lui répondait de loin. Bientôt, le chien de Philippe apparut. Il commença par donner un bon coup de tête à Dagobert en signe d'amitié, puis il fit le tour des enfants pour se faire caresser.

« Coucou! lança Philippe qui contournait les genêts. Inutile de vous demander si vous avez

bien dormi : je vois que vous venez seulement de terminer votre déjeuner, Pour ma part, je suis debout depuis six heures du matin. J'ai trait IBS vaches, donné le grain aux poules et ramassé les œufs. »

Nos amis se regardèrent avec étonnement. Ils se sentaient confus. Si jeune, leur camarade Philippe était déjà presque un fermier!

« Je vous ai apporté du lait frais, et encore quelques œufs et du gâteau, dit-il en posant son panier par terre.

— C'est très gentil de ta part, dit François. Bien entendu, nous paierons tout ce que tu nous fourniras. Sais-tu combien nous devons pour les provisions d'hier et pour celles de ce matin?

— Ma mère ne veut rien accepter, dit Philippe. Mais comme je sais que vous tenez à payer, je vais vous faire une proposition : je mettrai l'argent dans une tirelire et j'achèterai ensuite un cadeau à ma mère, de votre part à tous, Qu'en pensez-vous?

— C'est une bonne, idée, dit François. Nous ne pouvons pas accepter de nous ravitailler chez toi pour rien. Aussi, je crois que tu as raison, nous offrirons un cadeau à ta maman. Fais ton compte, je vais te payer tout de suite.

— Bon, dit Philippe. Voyons cela... »

II tira de sa poche un crayon et un bout de papier, et se plongea dans les chiffres. Pendant ce temps, les filles lavèrent les tasses

dans l'eau de la source, et Mick rangea les nouvelles provisions dans le garde-manger installé par Annie.

Philippe remit à François une note bien écrite que ce dernier régla aussitôt. Philippe marqua « payé » au bas de la note et dit en la remettant à son camarade :

« Voilà comment on fait dans le commerce. Merci beaucoup. Qu'avez-vous l'intention de faire aujourd'hui? Voulez-vous visiter les superbes grottes d'Enfer, ou bien la ferme des Papillons? Ou préférez-vous passer la journée chez nous?

— Nous irons chez toi un autre jour, dit François qui craignait de déranger Mme Thomas. Nous ne manquerons pas de visiter les grottes avant notre départ, mais aujourd'hui il fait si beau que nous aimons mieux rester au grand air. Que décidez-vous, les filles? &

Avant qu'elles aient eu le temps de répondre, Clairon et Dagobert se mirent à aboyer en direction d'un buisson de genêts.

« Va voir qui approche », ordonna Claude à son chien.

Dagobert fit le tour des arbrisseaux, suivi de Clairon. Les enfants entendirent alors une voix étonnée :

« Te voilà, Clairon ? Que fais-tu, si loin de chez toi?



— C'est M. Grégoire, l'un des propriétaires de la ferme des Papillons, annonça Philippe. Il se promène souvent dans les parages avec son filet, à la recherche des spécimens rares. »

Un homme s'approchait d'eux; il était grand, d'allure gauche, avec un visage osseux, des lunettes aux verres épais et des cheveux peu soignés qui lui pendaient sur le front. Il portait sur l'épaule un grand filet à papillons. Lorsqu'il vit le groupe, il s'arrêta,

« Bonjour, Philippe, dit-il. Tu es en nombreuse compagnie, à ce que je vois.

— Monsieur Grégoire, je vais vous présenter mes amis, dit Philippe fièrement. Voici Claude Dorsel et ses cousins, François, Michel et Annie Gauthier.

— Ravi de vous connaître », dit M. Grégoire en leur serrant la main.

Derrière les lunettes brillaient de petits yeux malicieux.

« Trois garçons et une fille! s'exclama-t-il. Vraiment, Philippe, tes amis me font bonne impression. Je suis sûr qu'ils ne sont pas de ceux qui détériorent et salissent les lieux où ils campent, ou mettent le feu par négligence dans les forêts.

— Quelle horreur! » dit Claude en riant. Elle était enchantée qu'on l'eût prise, une fois de plus, pour un garçon. Rien ne pouvait lui faire plus de plaisir. « Monsieur Grégoire, ajouta-t-elle fort gracieusement, nous serions heureux de vous rendre visite et de voir vos papillons. J'espère que vous voudrez bien nous y autoriser?

— Certainement, mon garçon, répondit M. Grégoire, les yeux pétillants de joie. Tout de suite si vous le voulez. Cela vous convient? Alors, suivez-moi!»



# CHAPITRE VI

## La ferme des Papillons

MR. GRÉGOIRE leur fit-prendre un chemin broussailleux ; il fallait vraiment le connaître pour ne pas s'y perdre. Après quelques minutes de descente, ils entendirent une sorte de glapissement, puis une petite voix qui criait :

« Philippe! Philippe! Je suis là. Est-ce que je peux vous accompagner?

— C'est Jeannot et son petit cochon », dit Annie, amusée de les voir trotter l'un derrière l'autre. Dagobert courut en direction de Dudule

et le flaira longuement. Cet animal l'intriguait au plus haut point.

« Jeannot! Que fais-tu ici? demanda Philippe sévèrement. Tu sais bien que tu ne dois pas t'éloigner de la ferme. Un jour, tu te perdras...

— Dudule s'est sauvé, affirma Jeannot en regardant son grand frère avec des yeux implorants.

— Dis plutôt que tu voulais savoir où j'étais parti, et que tu m'as cherché avec ton cochon, dit Philippe.

— Non! Dudule s'est sauvé et il courait vite! affirma Jeannot dont les grands yeux s'embuaient de larmes.

— Tu es un coquin, Jeannot, dit Philippe. Ton Dudule te sert de prétexte pour courir partout, quoique maman te le défende. Enfin, puisque tu es là, suis-nous. Nous allons visiter la ferme des Papillons. Et si Dudule se sauve encore une fois, laisse-le. Je commence à en avoir assez de cet animal-là !

— Je vais le prendre dans mes bras », dit Jeannot. Mais il dut bien vite le reposer à terre; Dudule criait si fort que les deux chiens s'approchèrent de lui, très inquiets, et se mirent à aboyer.

« Est-ce que vos papillons ont peur des cochons et des chiens? demanda naïvement Jeannot à M. Grégoire.

— Ne pose pas de questions stupides, Jeannot »,

dit Philippe, Puis il aperçut quelque chose qui lui fit pousser une exclamation de surprise. Il saisit M. Grégoire par le bras. « Regardez ce papillon, lui dit-il. Ne voulez-vous pas l'attraper? N'est-ce pas un spécimen rare?

— Non, répondit froidement M. Grégoire/C'est un papillon des prairies, très répandu. Comment se fait-il que vous n'ayez pas appris cela à l'école?

— Vous devriez venir à notre lycée pour nous apprendre à distinguer les différentes espèces de papillons, dit Philippe, railleur. Nous n'avons pas de professeur compétent.

— Tais-toi donc », dit François qui se rendait compte que M. Grégoire fronçait les sourcils et semblait prêt à se fâcher. « Y a-t-il vraiment des papillons rares par ici?

— Oui, répondit M. Grégoire, rasséréné. C'est pourquoi M. Rousseau, mon associé, et moi-même, nous avons acheté dans ce pays une vieille ferme pour y faire de l'élevage. Un seul papillon pond des centaines d'œufs qui, avec des soins appropriés, deviennent de beaux papillons que nous vendons. »

A ce moment, il fit un bond de côté et bouscula Claude.

« Excuse-moi, mon garçon, dit-il, ce qui fit rire les autres enfants. Il y a une « Vanesse atalante » sur ce buisson. C'est la première que je vois cette année. Laissez-moi passer! »



Les enfants et les chiens s'écartèrent, pendant que M. Grégoire s'approchait sur la pointe des pieds d'un papillon aux riches couleurs, où dominaient le noir et le rouge feu. Il butinait une fleur. D'un coup précis, le filet s'abattit, emprisonnant l'insecte affolé. M. Grégoire s'empara de lui et le montra aux enfants.

« Regardez bien. Voici une Vanesse atalante. C'est une femelle. Elle pondra des tas d'œufs qui deviendront de grosses chenilles et... »

M. Grégoire fit passer adroitement son papillon dans une boîte qu'il portait en bandoulière.

« Vite, monsieur Grégoire, il y a un papillon encore plus beau là-bas! s'écria Claude. Il a des ailes noires à reflets verts et des taches rouges.

Jamais je n'en ai vu de pareil. Je suis sûre qu'il vous intéressera!

— Je crois que c'est un Paon de jour, dit Mick, qui s'intéressait aux papillons et s'y connaissait quelque peu.

— Vous avez raison, c'est un Paon de jour. Nous en avons suffisamment et celui-ci n'est pas spécialement remarquable. Mais j'aimerais bien trouver encore une ou deux Vanesses. Voulez-vous m'aider à les chercher? » demanda M. Grégoire.

Chacun regarda autour de soi avec la plus grande attention et secoua les buissons sur son chemin. Dagobert et Clairon, intrigués, se mirent à flairer partout, sans savoir d'ailleurs ce qu'ils cherchaient. En dépit de cette incertitude, ils s'amusaient énormément.

M. Grégoire, repris par sa passion, mit fort longtemps à regagner sa ferme; les enfants commençaient à regretter sérieusement de l'avoir suivi, quand enfin ils aperçurent les serres qui abritaient les papillons.

« Venez, dit M. Grégoire. Je vais vous montrer le résultat de mes efforts et de ceux de mon associé. Il est absent aujourd'hui, je ne pourrai pas vous le présenter. »

La maison d'habitation semblait sur le point de s'écrouler, tant elle était vieille et mal entretenue. On pouvait voir deux carreaux cassés sur la façade, et des tuiles tombées du toit dans la cour.

cour. Au contraire, les serres, en bon état, montraient des vitres nettes et brillantes sous le soleil. De toute évidence, les éleveurs de papillons attachaient plus d'importance à leurs insectes qu'à eux-mêmes,

« Est-ce que vous vivez seul ici, avec votre associé? demanda Mick, curieux,

— Non. Nous avons une vieille servante, dit M. Grégoire. De plus, son fils vient quelquefois pour faire des réparations et nettoyer les carreaux des serres. Tenez, voilà Jeanne, notre bonne, qui met le nez à la fenêtre. Elle déteste tous les insectes, aussi ne s'occupe-t-elle jamais des papillons. »

Une femme âgée, l'air revêche, peu soignée, les regardait en effet de l'intérieur de la maison.

Sa vue surprit Annie. Philippe sourit.

« Elle est désagréable, mais elle n'est pas méchante, dit-il. Mes parents la connaissent, car elle vient nous acheter du lait et des œufs.

— Ah! qu'elle me déplaît », murmura Annie en s'engouffrant dans la serre la plus proche, à la suite de M. Grégoire.

Lorsqu'ils furent tous entrés, les enfants restèrent sans voix devant le spectacle féerique qui s'offrait à leurs yeux. Des centaines de papillons multicolores volaient dans cette immense cage de verre. D'autres se trouvaient enfermés dans des compartiments, seuls ou par couples. Les enfants constatèrent que de nombreuses plantes

poussaient là. Sur certaines d'entre elles, on avait installé des sortes de manchons de mousseline, noués à chaque extrémité. Mick s'approcha de l'un d'eux. « Qu'y a-t-il là-dedans? demanda-t-il. Tiens! C'est plein de chenilles. On dirait qu'elles sont toutes en train de manger. » M. Grégoire dénoua l'un des côtés du manchon de mousseline, pour que les visiteurs pussent mieux voir.

« Ce sont les chenilles d'une seule espèce de papillons : une variété de Mars, aux reflets changeants, expliqua-t-il. Les chenilles ont leurs préférences : celles-ci se nourrissent exclusivement de feuilles de saule. »

Les enfants regardèrent avec curiosité les chenilles



qui dévoraient les feuilles de la branche enfermée dans la mousseline.

M. Grégoire ouvrit un autre long manchon pour leur montrer d'énormes chenilles, avec des raies rouges et une curieuse petite corne noire à l'extrémité du corps.

« Sphinx du laurier rosé, annonça M. Grégoire. Ces papillons sont verts, veinés de mauve. A côté, nous élevons une variété plus belle encore, le Sphinx à tête de mort, ainsi nommé parce que les taches du thorax figurent effectivement une tête de mort. En avez-vous déjà vu?

— Non, dirent les enfants.

— Je voudrais bien en voir un, ajouta Annie.

— Venez par ici, je vais vous en montrer un couple», dit M. Grégoire.

Il les conduisit près des compartiments installés sur un des côtés de la serre. Dans une grande boîte à couvercle transparent, deux Sphinx à tête de mort étalaient la splendeur de leurs ailes brunes et dorées autour d'un thorax marqué du signe macabre.

« Et que dites-vous de ces Lycènes de satin bleu? » demanda M. Grégoire en leur désignant le compartiment voisin.

La visite se poursuivit pendant plus d'une heure. Les enfants s'émerveillèrent de voir réunis tant de papillons, parmi les plus beaux qui soient. Ils examinèrent avec curiosité les diverses chrysalides, semblables à de petites momies emmaillotées.

M. Grégoire leur apprit que, suivant les espèces, les futurs papillons restaient dans cet état de chrysalide pendant une période allant de quelques jours à plusieurs mois.

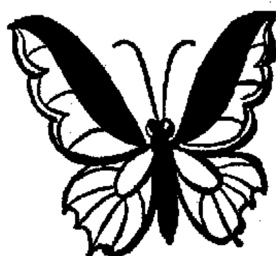
En attendant qu'il en sortît l'insecte parfait, les chrysalides reposaient dans des boîtes.

« J'ai quelquefois l'impression d'être un sorcier, et que mon filet à papillons est ma baguette magique », conclut M. Grégoire, dont les yeux brillaient étrangement derrière ses lunettes. On sentait que cet homme était entièrement pris par sa passion, et que pour lui rien au monde n'égalait la métamorphose de la chenille en papillon.

« II fait terriblement chaud, ici, dit François. Cette visite nous a beaucoup intéressés. Nous vous remercions bien sincèrement. Au revoir, monsieur. »

Ils sortirent tous, heureux de respirer Pair frais du dehors. Alors, une voix glapissante retentit derrière eux et les fit sursauter :

« Allez-vous-en ! Partez d'ici tout de suite ! »





# CHAPITRE VII

## Les plaisanteries de Philippe

DAGOBERT grogna, et Clairon s'empressa de l'imiter. Les enfants se retournèrent. Ils virent la vieille Jeanne, l'air égaré, sur le pas de sa porte; des mèches de cheveux gris lui pendaient sur le front.

« Qu'avez-vous? lui demanda François très surpris. Nous n'avons rien fait de mal!

— Mon fils ne veut pas voir d'étrangers ici! cria-t-elle.

— Cette maison appartient à M. Grégoire, il me semble, rétorqua Mick.

— Je vous dis que mon fils est furieux quand des étrangers viennent ici », reprit la vieille femme en leur montrant le poing.

Dagobert trouva ce geste très déplaisant et se mit à grogner plus fort. Aussitôt la vieille pointa son index vers le chien et se mit à débiter une longue litanie de mots incompréhensibles. Annie recula, inquiète. Cette femme évoquait parfaitement une sorcière en train de jeter un sort!

Le chien eut une réaction bizarre. Il baissa l'oreille, cessa de gronder et se rapprocha peureusement de Claude. Voyant cela, Claude le prit par le collier et s'enfuit avec lui à toutes jambes, suivie d'Annie. Les garçons éclatèrent de rire. Philippe s'adressa alors à la vieille Jeanne :

« Votre fils n'est pas là. Pourquoi racontez-vous de pareilles histoires? »

Elle se troubla. Deux larmes coulèrent le long de ses joues. Elle articula à voix basse :

« II est brutal... Il me fait peur. Partez, allez-vous-en tout de suite! S'il arrive, il vous chassera. C'est un méchant homme que mon fils !

— Elle est devenue folle, je crois, dit Philippe, navré. Rassurez-vous, elle n'est pas dangereuse. Quant à son fils, il vient de temps en temps à la ferme pour réparer le toit ou faire différents travaux pour mon père. Il est très

adroit... Partons! M. Grégoire est un curieux homme, ne trouvez-vous pas? »

Ils rattrapèrent les filles. François était perplexe.

« Comment est l'associé de M. Grégoire? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien. Je ne l'ai jamais vu, répondît Philippe. Il est presque toujours absent de la ferme des Papillons. C'est qu'il faut assurer la vente, sinon de-quoi vivraient-ils?

— L'élevage des papillons ne doit pas rapporter beaucoup, si l'on en juge par l'état de leur maison. J'aurais bien voulu revenir ici encore une fois, mais je n'ai guère de sympathie pour M. Grégoire, dit Mick. Il a des yeux si perçants et si vifs qu'on se demande si vraiment il a besoin de ses grosses lunettes ! »

François taquina sa cousine :

« Alors, Claude, tu as eu peur que cette bonne femme ensorcelle ton chien? Qu'elle te le change en souris?

— Pas du tout! protesta Claude en devenant toute rouge. Mais je n'ai pas aimé la façon dont elle a pointé l'index vers Dagobert... Il a paru bouleversé !

— Je ne comprends pas que Jeanne parle si mal de son fils, dit Philippe, songeur. En ce qui nous concerne, nous n'avons rien à lui reprocher. Elle doit perdre la raison.

— Je ne remettrai jamais les pieds chez

M. Grégoire, lança Claude, vexée de son aventure. Qu'allons-nous faire maintenant?

— Retourner à notre camp et déjeuner, dit François. Viens avec nous, Philippe, si tu n'as pas de travail en retard à la ferme.

— Entendu. Je serai très content de partager un repas avec vous. Il doit faire bon, en haut du Mont-Perdu! »

Ce jour-là, Philippe se montra d'humeur facétieuse. Ses camarades faillirent s'étrangler de rire, tant il fut drôle. Son numéro le plus réussi fut celui de l'araignée...

Pendant qu'Annie et Claude s'éloignaient pour aller chercher les provisions près de la source, le malicieux Philippe tira de sa poche une énorme araignée factice, fort bien imitée avec ses longues pattes qui s'agitaient au moindre souffle. Il la suspendit à une branche par un fil de nylon très fin. Mick sourit en voyant ces préparatifs.

« Attends un peu qu',''Annie l'aperçoive! dit-il. Claude ne craint pas les araignées, mais il faut avouer que celle-ci est d'une taille impressionnante. »

Annie ne la remarqua qu'au dessert. Elle savourait ses fraises à la crème, lorsque soudain ses yeux s'agrandirent d'horreur. L'araignée se balançait doucement au bout de son fil, juste au-dessus de la tête de Claude.

« Oooph! s'écria-t-elle, éperdue. Claude, fais

attention! Il y a une araignée monstrueuse au-dessus de ta tête!

— Comment, Claude aurait peur des araignées? dit Philippe d'un petit air étonné. Elle est comme toutes les filles, alors ! »

Claude lui lança un regard noir. « Je me moque bien des araignées, laissa-t-elle tomber d'une voix tranchante.

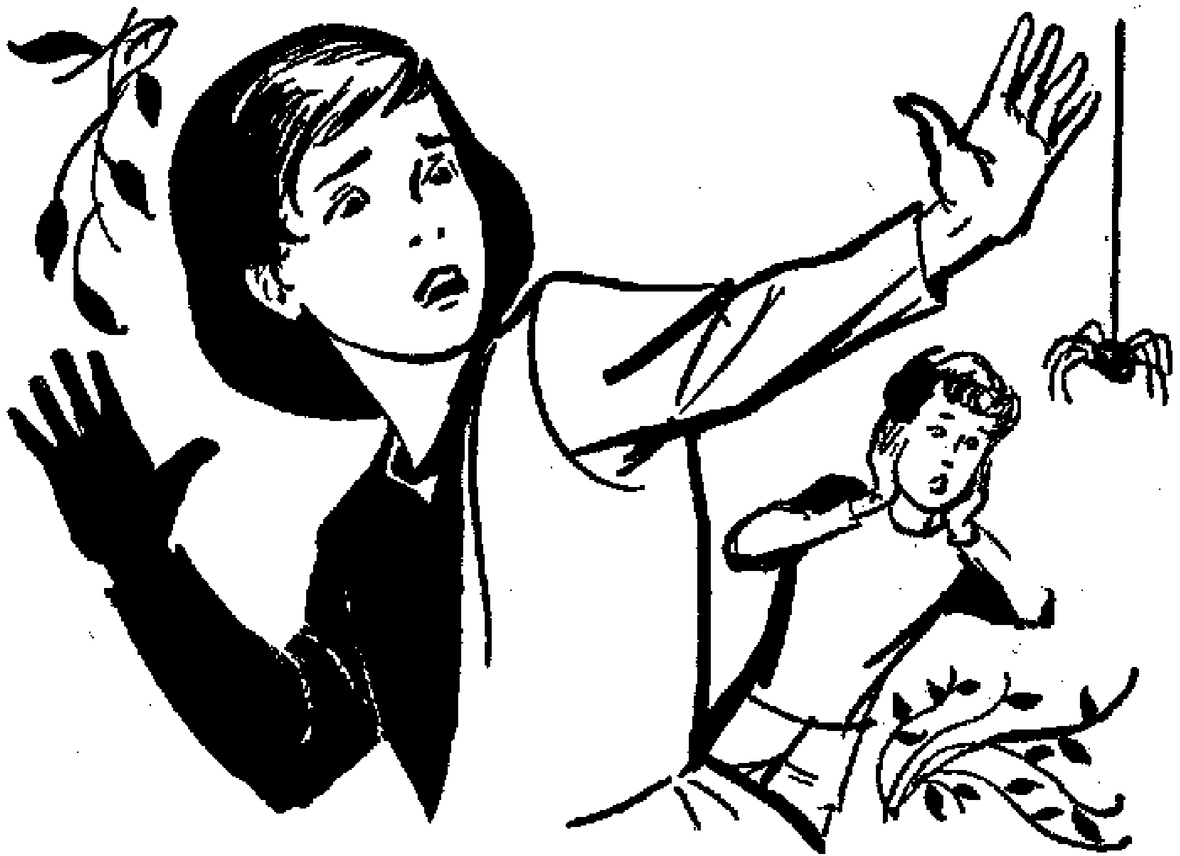
— Ah! bon. Autrement, je' serais obligé de t'appeler Claudine. C'est ton vrai nom, n'est-ce pas?

— Claude, ôte-toi vite de là ! reprit Annie, angoissée. Elle est pendue juste au-dessus de tes cheveux... Elle est énorme! C'est peut-être une tarentule ! »

A ce moment précis, la brise souffla plus fort. L'araignée bougea comme si elle eût été vivante. François et Mick dominaient mal leur fou rire. Claude, intriguée, mais fermement résolue à ne pas quitter sa place, leva la tête lentement... Quand elle vît la taille de l'araignée, elle bondit, comme mue par un ressort, et tomba sur Philippe. Il y eut, dans la collision, un beau gâchis de fraises à la crème...

« Allons, Claudine, dit Philippe, très ennuyé d'être ainsi privé de dessert, tu as pourtant affirmé que tu ne craignais pas les araignées... »

II essaya de récupérer quelques fraises, dut y renoncer et se consola en poursuivant la plaisanterie :



« Je vais l'enlever de là, ainsi tu pourras retourner à ta place, dit-il.

— Non, non! N'y touche pas, supplia Annie. Une araignée de cette taille est peut-être venimeuse et... »

Mais Philippe, calme et grave, alla décrocher le fil de nylon entortillé à la branche et balança l'araignée sous le nez d'Annie, qui se recula précipitamment. Puis il déposa le noir insecte sur les genoux de Mick. Dagobert vint le flairer. Clairon l'imita, voulut mordre l'araignée factice et en brisa le fil.

Philippe lui donna une tape.

« Ma belle araignée exotique! se lamenta-t-il.

— Quoi? C'est une araignée exotique? » s'exclama Annie, horrifiée.

Philippe, souriant, la remit tranquillement dans sa poche.

« C'est assez, Philippe, dit François. La farce est finie. »

Claude fixa sur le plaisantin un œil étincelant de colère, tandis qu'elle devenait cramoisie.

« Une farce! C'était donc une farce? Toi, tu me le paieras! La vengeance est un plat qui se mange froid! proclama-t-elle.

— Oui, laisse-le refroidir, ça vaut mieux, dit Mick, un peu inquiet de voir sa cousine dans cet état,

— C'est méchant de ta part, Philippe, poursuivit Claude. Tu savais qu'Annie a peur des araignées.

— Changeons de conversation, lança François précipitamment. Qu'allons-nous faire de notre 'après-midi?

— Ce que j'aimerais le mieux, pour mon compte, ce serait de prendre un bain, enchaîna Mick. Par ce temps splendide, si nous étions à Kernach, nous aurions sûrement passé l'après-midi dans l'eau...

— Il est en effet bien dommage que nous ne soyons pas restés à Kernach, dit Claude en regardant Philippe avec insistance.

— Eh bien, si vraiment vous avez envie de vous baigner, je peux vous conduire à un très

joli étang, déclara Philippe qui voulait rentrer dans les bonnes grâces de chacun.

— Un étang? Où donc? demandèrent quatre voix.

— Du côté du champ d'aviation. Cette source, où vous prenez de l'eau, coule jusqu'au pied du Mont-Perdu, se joint à deux ou trois autres ruisseaux et forme un petit étang. Je vous préviens que l'eau est froide; pourtant, je vais y faire un plongeon de temps en temps.

— Cette idée me plaît, dit François. Mais nous ne pouvons pas nous baigner tout de suite après notre repas. Si nous nous reposions un peu?

— Oui, il est bon de faire une petite sieste après le déjeuner, surtout quand il fait chaud *»,* répondit Claude.

Une heure plus tard, ils se mirent en route.

« Nous avons bien fait d'emporter nos maillots de bain, constata François avec plaisir. Mais toi, Philippe, comment vas-tu faire?

— Le chemin qui conduit au lac ne passe pas loin de la ferme. Je ferai un crochet pour aller chercher mon caleçon de bain. »

Ils descendirent la colline, en direction du champ d'aviation.

Depuis le matin, aucun bruit de moteur n'était venu troubler le calme de la campagne. Il ne semblait pas que ce terrain eût une grande activité. Mick en fit la remarque à Philippe, qui répondit :

« Attendez qu'ils commencent leurs expériences avec les nouveaux avions dont parle mon cousin. Alors, vous les entendrez franchir le mur du son, à chaque vol d'essai.

- Est-ce que ton cousin nous fera visiter l'aérodrome? demanda François. Mick et moi en serions très heureux.

- Moi aussi, assura Claude.

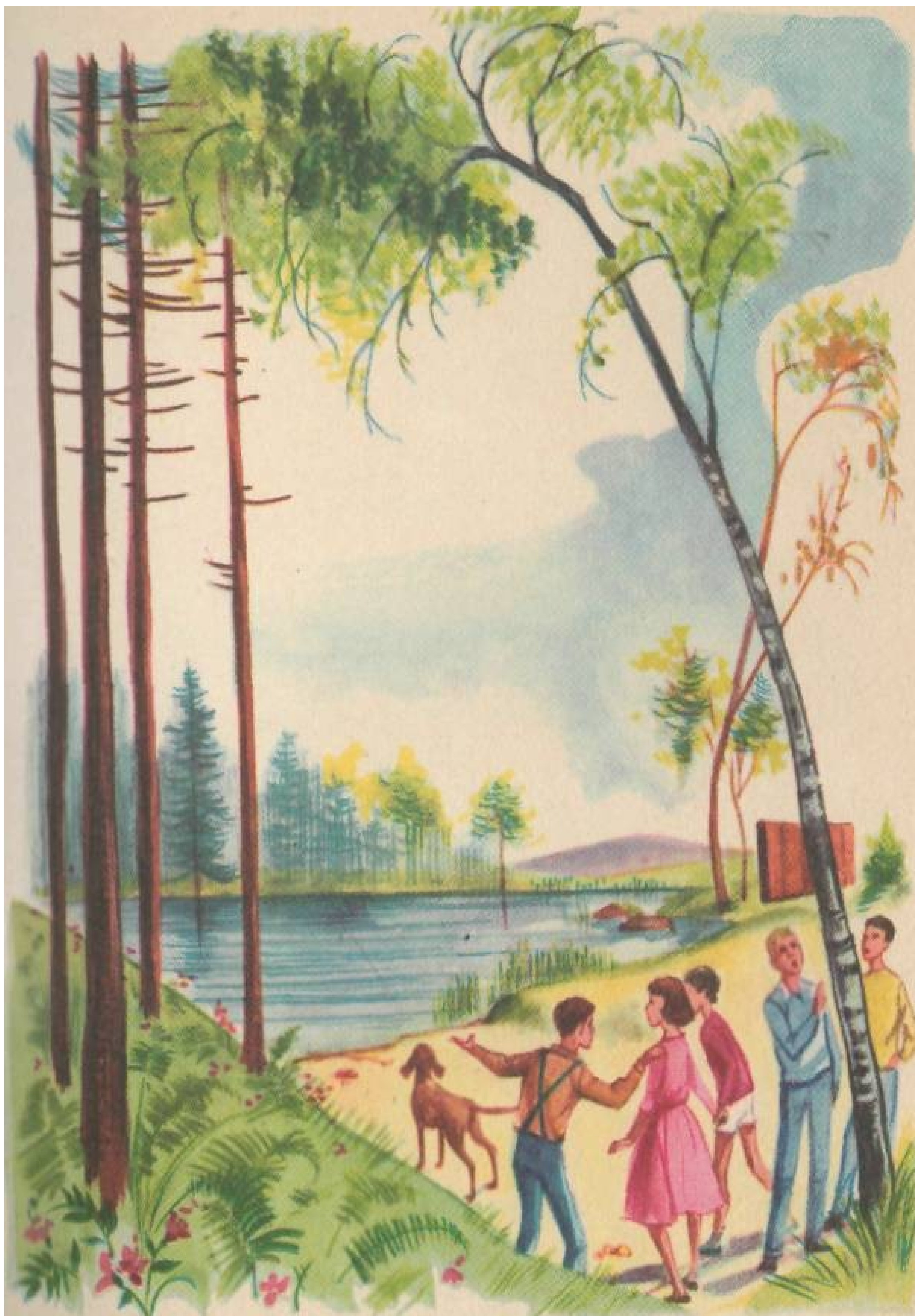
- Mais tu es une fille, dit Philippe, toujours taquin. Les filles ne comprennent rien aux avions, aux autos, aux bateaux... ni même aux araignées! N'est-ce pas? Non, cela ne t'intéressera pas, ma chère Claudine.

- Ne m'appelle pas Claudine, et encore moins « ma chère Claudine », protesta la fillette violemment.

- Avez-vous fini de vous chamailler, tous les deux? dit François, excédé. Nous pouvons employer plus agréablement notre temps. Philippe, nous approchons de ta ferme. Comme nous avons vite descendu cette côte, si dure à grimper!

- Viens, Clairon, nous allons faire la course jusqu'à la maison. A tout à l'heure, dit Philippe gaiement. Continuez tout droit, jusqu'à ce gros pin que vous apercevez au loin. Je vous rattraperai. »

II se mit à courir, tandis que les autres enfants ralentissaient le pas. Au moment où le Club des Cinq atteignait le pin, Philippe surgit par-derrière, hors d'haleine.



***Tout joyeux, les enfants se dirigèrent vers lui.***

« Encore quelques pas, dit-il, et vous verrez l'étang sur la gauche. »

En effet, un petit étang bleu apparut bientôt, miroitant au soleil. Il était bordé d'un côté par un rideau d'arbres, de l'autre par des joncs. Tout joyeux, les enfants se dirigèrent vers lui. Quelle ne fut pas leur déconvenue, lorsqu'ils virent cet écriteau cloué sur un arbre :

BAIGNADE INTERDITE
DANGER

« Qu'est-ce que cela signifie? Philippe, tu nous as fait encore une blague! se lamenta Mick.

- Ce n'est pas gentil de ta part, Philippe, dit François. Tu savais certainement qu'on ne pouvait pas se baigner ici!

- Ne vous inquiétez pas pour si peu, répondit tranquillement Philippe. Cet écriteau ne veut rien dire. C'est de la pure fantaisie! »





## CHAPITRE VIII

### Philippe est incorrigible

« Que veux-tu dire? demanda François.

— Il y a des écriteaux de ce genre un peu partout autour de l'aérodrome : *Défense d'entrer, Danger,* etc. Mais» en réalité, c'est un endroit bien tranquille. On ne trouve ici ni canons ni bombes, seulement des avions.

— N'as-tu pas demandé à ton cousin pourquoi on a mis tous ces avertissements? Il doit y avoir une raison!

— Ils sont là depuis des années. Peut-être

ont-ils été utiles un certain temps, mais à présent cela n'a plus aucun sens. Vous pouvez vous baigner ici, croyez-moi! » dit Philippe avec conviction.

Les enfants se regardèrent, indécis. L'eau bleue était si tentante...

« Bon. J'espère que tu sais ce que tu fais, dit enfin François. Après tout, puisque les autorités militaires n'ont pas clôturé leur champ d'aviation pour empêcher les gens d'approcher, je ne crois pas non plus qu'il y ait un réel danger.

— Allons, ne perdons pas de temps, conclut Claude, qui adorait nager. Vous, les garçons, vous avez un buisson pour vous déshabiller ici. En voici un autre là-bas, pour Annie et moi. »

Cinq minutes plus tard, ils plongeaient dans l'étang, assez profond. La fraîcheur de l'eau leur parut délicieuse. Dagobert et Clairon les suivirent en nageant vigoureusement. Les enfants s'amusèrent à les éclabousser. Dagobert se mit à aboyer.

« Tais-toi ! lui dit Philippe aussitôt.

— Pourquoi? demanda Claude.

— Heu... Quelqu'un de l'aérodrome pourrait l'entendre, dit Philippe, légèrement embarrassé.

— Tu nous as dit que nous pouvions nous baigner ici.

— Oui, mais il vaut mieux ne pas faire de bruit. »

Claude plongea sous l'eau, saisit Philippe par les pieds et le tira au fond. Quand le jeune garçon revint à la surface, il était rouge et suffoquant.

« Souviens-toi... La vengeance est un plat qui se mange froid ! » lui cria Claude en prenant le large.

Quand il eut retrouvé son souffle, Philippe voulut la poursuivre; mais Claude nageait plus vite que lui; il fit le tour de l'étang sans réussir à l'attraper. Les autres riaient de les voir.

« Philippe a bien mérité une leçon, dit Mick. Désormais il réfléchira avant d'exhiber des araignées pour faire enrager les filles ! »

Quand Dagobert vit Philippe poursuivre Claude, il recommença d'aboyer, et Clairon l'imita.

« Tais-toi, Clairon! cria Philippe. Je te dis de te taire ! »

Avant gué le chien eût obéi, il se passa quelque chose d'inattendu. Une voix de stentor résonna :

« Alors, on se baigne ici? Vous ne savez donc pas lire? Qu'est-ce qu'on vous a appris à l'école? »

Les cinq enfants se tournèrent vers l'endroit d'où partait la voix. Ils virent un homme grand et fort, le teint coloré, portant l'uniforme d'aviateur, qui leur désignait l'écriteau.

François s'arma de courage et nagea dans sa direction. Il regrettait bien d'avoir écouté Philippe.



« Excusez-nous, dit-il. Il nous a semblé qu'il n'y avait aucun danger...

— Sortez de là, vous tous! Et en vitesse! » cria le trouble-fête.

Ils se hâtèrent d'obéir à cet ordre péremptoire. Pour tout arranger, les chiens ne trouvèrent rien de plus intelligent que d'aller se secouer si près de l'aviateur que celui-ci dut reculer.

« Ce sont vos chiens qui m'ont alerté par leurs aboiements », déclara-t-il. Il avisa alors Philippe. « Dis-moi, mon garçon, nous nous sommes déjà rencontrés plusieurs fois, n'est-ce pas? Il n'y a pas si longtemps que tu es venu rôder autour

des hangars avec ce stupide animal qui ne manque jamais de signaler sa présence... et la tienne \ »

Philippe devint rouge. Traiter de stupide animal son cher Clairon! Enfin, ce n'était pas le moment de discuter sur ce point.

« Ce jour-là, dit-il, j'étais venu voir mon cousin, le lieutenant Thomas. Qu'est-ce que je faisais de mal? Je ne suis pas un espion!

— J'en parlerai au lieutenant, dit le garde. Il est interdit à quiconque d'approcher du champ d'aviation. Il y a des avis partout.

— Est-ce qu'on prépare quelque chose en ce moment? demanda Philippe avec un sourire en coin.

— Crois-tu que je te le dirais, si c'était le cas? dit l'aviateur en haussant les épaules. Partez, et ne revenez plus. Les ordres sont les ordres! »

François s'avança. « Nous ne nous baignerons plus ici, je vous le promets, dit-il. Je regrette de vous avoir fait faire tout ce chemin pour nous avertir. »

Lé garde considéra François d'un œil soudain adouci, puis il sourit.

« Très bien, dit-il. Pour ma part, je regrette d'interrompre votre bain par une journée si chaude. Si ce garçon (il désigna Philippe) obtient du lieutenant Thomas la permission de se baigner ici à des heures déterminées, je n'y vois pas d'inconvénient. Je ne me dérangerai plus quand j'entendrai des cris et des aboiements à ces heures-là !

— Merci beaucoup, dit François, mais ce n'est pas la peine, car nous ne sommes ici que pour quelques jours. »

Le militaire salua et s'éloigna d'un pas rapide. « Quel dommage ! murmura Philippe. On était si bien dan& l'eau !

— As-tu entendu ce qu'il a dit : « Les ordres « sont les ordres ! » Cet homme n'a fait que son « devoir », lança Mick assez rudement.

Philippe prit un air tout déconfit.

« Séchons-nous, dit François. Ensuite, nous irons demander quelques provisions supplémentaires à ta mère, qui est si gentille. »

Philippe avança prudemment :

« Je pense pouvoir obtenir de mon cousin la permission de nous baigner dans ce lac. Est-ce que cela vous ferait plaisir?

— Nous ne resterons pas assez longtemps pour cela. Il aurait fallu y penser plus tôt, dit François. Mais je serais heureux de faire connaissance avec ton cousin, à l'occasion.

— Peut-être nous emmènera-t-il en avion, dit Philippe, qui espérait ainsi se faire pardonner. Regardez qui arrive ! »

Jeannot approchait du groupe au pas de course, son petit cochon dans les bras.

« Je suis venu vous chercher, dit-il. Maman vous attend pour le goûter.

— Quelle bonne nouvelle! » dit Annie. Elle prit le petit garçon par la main, « Pourquoi ne poses-tu pas ton cochon par terre? Il doit être très lourd pour toi !

— Il se sauve tout le temps. Alors, je le porte.

— Mets-lui donc un collier et une laisse comme à un chien, suggéra Mick. Il paraît que les cochons qui cherchent les truffes s'habituent très bien à être tenus en laisse,

— C'est impossible. Regarde Dudule, il n'a pas de cou », fit remarquer Jeannot.

En effet, le porcelet était si gras que sa tête et son corps ne faisaient qu'un, sans trace de cou.

Tout le monde prit la direction de la ferme; le porcelet se mit à courir en tête. Il semblait ravi de conduire la troupe et poussait de petits cris aigus. Dagobert crut l'animal rosé en difficulté. II courut le rejoindre et lui donna de petits coups de tête amicaux, comme pour le consoler. Mme Thomas, de sa fenêtre, vit approcher le groupe.

« J'ai pensé que vous seriez contents de goûter ici aujourd'hui, car nous avons un visiteur de marque, annonça-t-elle.

— Qui est-ce? demanda Philippe en se précipitant dans la maison. Ah! C'est Roland! François, Mick, venez vite. Je vous présente mon cousin Roland Thomas, lieutenant d'aviation, dont je vous ai parlé. Roland, voici mes amis :

François, Annie, Claudine... heu... je veux dire Claude, Mick et Dagobert. »

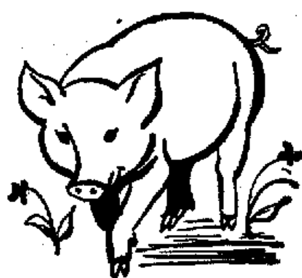
Un grand jeune homme de belle prestance, au regard clair, s'avança vers eux en souriant. Les quatre enfants le trouvèrent très sympathique. Ils comprirent pourquoi Philippe en était si fier. Ils eussent bien voulu avoir, eux aussi, un cousin comme celui-là.

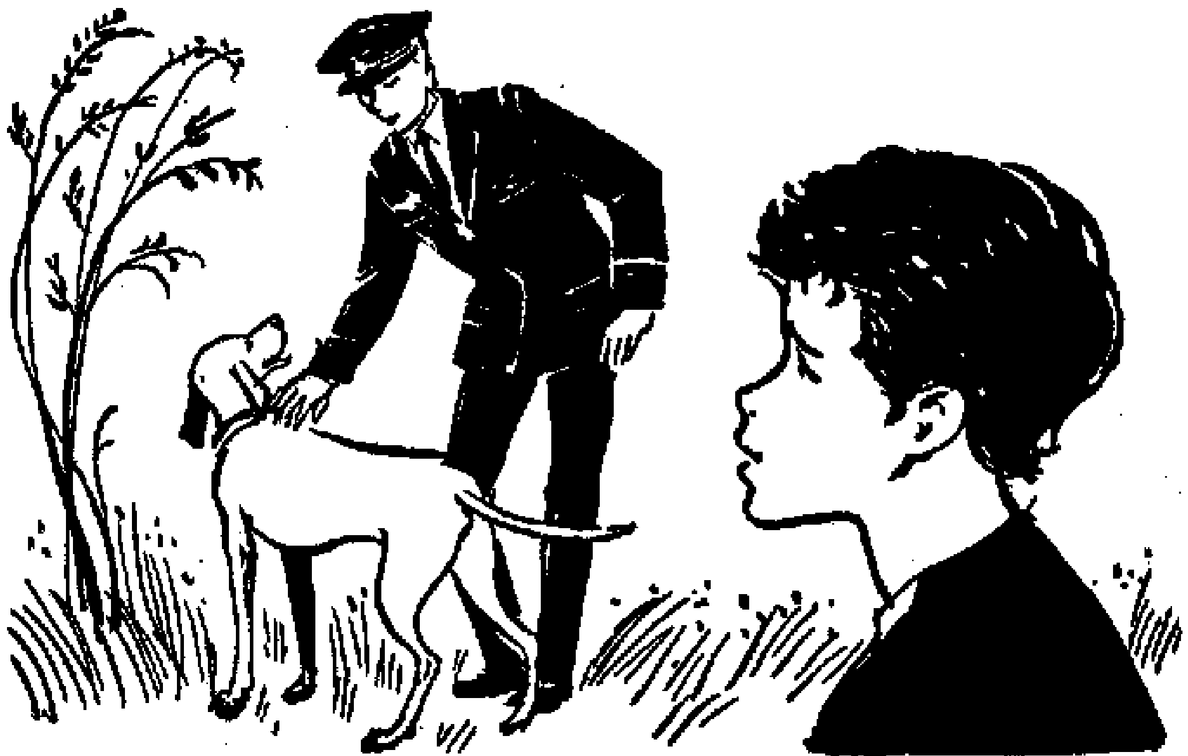
« Bonjour, dit Roland Thomas. Enchanté de faire votre connaissance... Tiens! Bonjour, mon vieux! >

Cette dernière phrase s'adressait à Dagobert qui, sans hésiter, venait de lui tendre la patte,

« C'est curieux, dit Claude. Mon chien n'agit pas ainsi d'ordinaire. Vous devez lui plaire beaucoup.

— Comment vas-tu? » demanda le jeune homme, avec le plus grand sérieux, tout en serrant la patte de Dagobert.





## CHAPITRE IX

## Le cousin Roland

« J'AIME les chiens, dit l'aviateur en caressant J Dagobert. Celui-ci a l'air particulièrement intelligent. »

Claude approuva, ravie. Elle voyait d'un bon œil tous ceux qui louaient son chien- « Oui, il est remarquable, dit-elle. H a participé avec nous à un tas d'aventures. Quand il croit que quelqu'un va nous attaquer, il devient féroce. Regardez-le. Il veut encore vous donner la patte! »

Roland lui serra de nouveau la patte, puis Dagobert se coucha à son côté, presque comme s'il était son chien. Claude ne se montra pas jalouse, pour une fois, car le jeune homme lui faisait très bonne impression.

« Parlez-nous de votre travail, demanda Mick. C'est un curieux champ d'aviation que le vôtre. Il n'est protégé par aucune clôture, on y voit peu d'avions et peu d'allées et venues. Volez-vous souvent?

— Non, pas en ce moment, dit Roland. Mais ne vous laissez pas abuser par le fait qu'il n'y a pas de barrières : si quelqu'un se promène dans les parages, le commandant en est immédiatement informé et il prend des dispositions en conséquence...

— Vraiment? dit Claude. Vous voulez dire que votre commandant a su que nous sommes allés nous baigner dans l'étang cet après-midi?

— Bien entendu, dit Roland en riant. Vous avez été observés un certain temps sans vous en douter. Quelqu'un a été chargé de découvrir qui vous étiez et pour quelle raison vous vous trouviez là. »

Les enfants se regardèrent, inquiets. Observés? Comment? Par qui? Le jeune aviateur refusa de donner des précisions.

« Je regrette, il m'est impossible de vous répondre, dit-il. Soyez sans crainte, tout va bien pour vous. Quelqu'un a parlé en votre faveur. »

En prononçant ces mots, il regarda sa tante, qui sourit d'un air mystérieux. Elle invita tout le monde à prendre place autour d'une table bien servie. Les garçons demandèrent à Roland des quantités d'explications sur les avions et le pilotage.

« Ne pourrais-tu pas nous faire monter en avion? demanda Philippe à brûle-pourpoint.

— Il serait très difficile d'obtenir une autorisation, répondit Roland. Je regrette de vous décevoir, mais je préfère ne pas la demander. Vous comprenez, il ne s'agit pas d'avions de tourisme, mais de prototypes destinés à tenter des expériences.

— Bien sûr, s'empressa de dire François, qui se rendait compte de l'embarras du jeune homme. Lors de votre prochain vol, croyez-vous que nous pourrons vous voir de la colline?

— Oui, avec des jumelles, répondit Roland. Mon avion porte le numéro 5790. Il est peint sous la carlingue. Ainsi, quand vous verrez un appareil survoler la colline, vous saurez s'il s'agit bien de moi. Mais ne vous attendez pas à me voir faire des loopings ou des tonneaux, pas plus que du rase-motte. Nous ne nous permettons pas ces fantaisies.

—. Nous vous guetterons, dit Mick, qui enviait à Philippe un si étonnant cousin. Vous ne nous verrez probablement pas, mais nous vous ferons signe quand même. »

Claude s'avisa soudain que Jeannot avait posé son porcelet dans le panier du chat.

« Le chat doit être furieux quand il voit cela, dit-elle.

— Pas du tout, assura Mme Thomas. Il en a l'habitude. L'année dernière il trouvait souvent les deux oisons de Jeannot dans son panier. L'année précédente, c'était un petit agneau. Bambi, le chat, ne paraissait pas s'en étonner. Un jour, je l'ai trouvé couché auprès des oisons et ronronnant très fort...

— C'est une brave bête, dit Philippe. Où est-il? Je voudrais bien voir sa réaction devant Dudule. Il ne pourrait pas partager son panier avec lui, en tout cas : ce petit cochon est trop gros. »

La conversation roula de nouveau sur les avions. De toute évidence, Roland aimait son métier par-dessus tout et en parlait si bien qu'en l'écoutant les trois garçons décidèrent que plus tard ils seraient aviateurs..,

Jeannot, pour sa part, s'intéressait bien plus aux animaux qu'aux avions. Il mangea tout en observant son porcelet de temps à autre et soudain dit à sa mère :

« Dudule vient de se sauver encore une fois. Il est parti du côté de la rivière.

— Je t'ai déjà défendu d'y aller, répliqua sévèrement sa mère. La dernière fois, tu es tombé à l'eau!

— Mais il faut que j'aille chercher Dudule. C'est mon petit cochon! dit Jeannot.

— Je te préviens que si Dudule te conduit dans des endroits défendus, c'est lui qui sera battu, répliqua sa mère. En grandissant, il doit apprendre à obéir. »

Cela méritait réflexion. Jeannot continua de manger son gâteau d'un air très absorbé. Annie, amusée, le regardait souvent et pensait qu'elle s'entendrait admirablement avec un petit frère comme lui.

« II faut que je parte, à présent, dit Roland, quand ïe gâteau fut terminé. Merci beaucoup, tante Lucie. J'ai de la chance d'être affecté à un camp si proche de votre ferme. Au revoir! A bientôt! »

Chacun voulut l'accompagner jusqu'à la porte, y compris Dagobert et Clairon. Le grand et vigoureux jeune homme s'éloigna d'un pas décidé.

« Comment le trouvez-vous? demanda Philippe.

— Il a l'air de quelqu'un de bien, dit Claude.

— Moi, je le trouve épatant! lança Mick avec fougue.

— Je suis très fier de lui, avoua Philippe, satisfait du jugement de ses amis. Il paraît qu'il est l'un des meilleurs pilotes de France.

— Vraiment? dit François. Pour ma part, je n'en suis pas tellement surpris. On voit que son métier le passionne.

— Philippe, peux-tu nous donner un peu de ravitaillement? demanda François.

— Bien entendu *»,* répondit Philippe. Il s'éloigna en sifflotant.

Jeannot fit sa réapparition. Son animal favori courait autour de lui.

« Alors, Dudule est déjà revenu de son escapade? » lui demanda Mick.

Jeannot le regarda de ses yeux rieurs. « Oui. Si un jour il se sauvait pour aller vous voir dans vos tentes, est-ce que vous seriez fâchés? »

Mick pensa aussitôt que Jeannot méditait de leur rendre visite avec son porcelet et ensuite d'accuser celui-ci de s'être sauvé.

« II ne doit pas faire cela, dit Mick fermement. Tu risques de te perdre en route» si tu vas si loin ! »

Jeannot, déçu, s'éloigna sans rien dire, suivi de son petit compagnon.

Philippe revint avec des provisions, François lui régla sa note, et, peu de temps après, le Club des Cinq retourna à son campement. Philippe resta à la ferme pour ramasser les œufs, les laver et les ranger par tailles, car ils devaient être vendus au marché de la ville voisine.

« Je viendrai vous voir demain, leur dit-il. Nous ferons quelque chose d'intéressant. Par exemple, nous irons ensemble visiter les grottes d'Enfer. »

Les quatre enfants gravirent tout en causant

le sentier abrupt qui conduisait en haut du Mont-Perdu, tandis que Dagobert allait et venait devant eux, en flairant chaque buisson, suivant son habitude. Soudain, un papillon aux larges ailes diaprées vint se poser sur une fleur, non loin de Claude.

« Regardez ce papillon, dit la fillette. Je n'en ai jamais vu de pareil. Qu'il est beau! »

Tous s'approchèrent.

« M. Grégoire nous a expliqué que l'on trouvait ici des espèces rares », dit François.

Ils admirèrent les magnifiques ailes qui s'ouvraient et se refermaient, tandis que le papillon butinait.

« Attrapons-le, proposa Mick. Peut-être intéressera-t-il M. Grégoire?

— J'ai là un mouchoir très fin, dit Annie. Je pense pouvoir le capturer sans abîmer ses ailes. Philippe nous a mis dans les provisions une boîte remplie de morceaux de sucre. Vide-la, Mick! »

Une minute plus tard, le papillon se trouvait dans la boîte. Annie l'avait attrapé fort adroitement.

« Il est merveilleux, dit Mick. Nous allons faire une bonne surprise à M. Grégoire.

— Pour ma part, je ne veux pas me retrouver en face de cette sorcière qu'il a chez lui, dit Annie.

— Bon. Je lui dirai d'enfourcher son balai et de disparaître dans les airs, comme les sorcières des contes d'autrefois, dit Mick. Allons, Annie, ne sois pas stupide, elle ne peut pas te faire de mal! »

Ils prirent ensemble le chemin de la ferme des Papillons.

Quand le groupe fut en vue des serres qui étincelaient au soleil, Dagobert s'arrêta, l'oreille basse, l'air inquiet.

« Mon chien a une drôle d'attitude, constata Claude. Je préfère vous attendre ici avec lui.

— Moi aussi », s'empressa d'ajouter Annie. Mick se mit à rire.

« François et moi, nous aurons vite fait la commission », dit-il.

Les deux garçons s'éloignèrent en direction de la ferme.

« J'espère qu'ils ne seront pas longtemps partis, murmura Annie. Je ne sais pas pourquoi, mais je nie sens inquiète...

— A mon avis, il y a quelque chose d'anormal dans cette maison, dit Claude. Et Dagobert le sent! »



# CHAPITRE X

## L'énigmatique M. Rousseau

MICK et François se dirigèrent vers les serres où Ton élevait les papillons et les chenilles. Ils regardèrent au travers des vitres, espérant voir M. Grégoire, mais il n'y avait personne. Alors ils s'approchèrent de la maison.

« Si nous l'appelions de l'extérieur? -proposa Mick. Il sortirait pour nous parler. Cela nous éviterait de rencontrer sa bonne, qui est si déplaisante. »

François approuva, et ils se mirent à crier : « Monsieur Grégoire! Monsieur Grégoire! »

Personne ne répondit, mais une main souleva le rideau d'une des fenêtres du premier étage; les deux garçons appelèrent de nouveau en faisant des signes vers la fenêtre :

« Monsieur Grégoire! Nous avons trouvé un superbe papillon que nous vous apportons! »

La fenêtre s'ouvrit et la vieille Jeanne se pencha au-dehors.

« M. Grégoire n'est pas là! leur dit-elle de sa voix cassée.

— Dommage ! Est-ce que son associé est absent aussi? » demanda Mick.

La vieille les regarda un moment sans parler, grommela quelque chose d'indistinct, puis disparut brusquement de la fenêtre.

Mick, étonné, s'adressa à François : c Comment se fait-il qu'elle soit partie si soudainement? On aurait dit que quelqu'un la tirait par-derrière!

— Tu penses que c'est peut-être son fils, celui dont elle se plaint? dit François, aussi intrigué que son frère.

— Je n'en sais rien, dit Mick. Faisons le tour de la maison. Il n'est pas tellement sûr que M. Grégoire soit absent. On ne peut pas se fier à ce que dit cette femme. »

Au moment où ils jetaient un coup d'œil dans un hangar, ils entendirent des pas précipités derrière eux.

Un homme s'avançait, petit et maigre, le visage étroit, avec un nez pincé chevauché de lunettes noires. Il portait un filet à papillons.

Après un salut plutôt sec, il dit :

« M. Grégoire n*est pas ici pour l'instant. Que désirez- vous?

— Etes-vous bien M. Rousseau, son associé? demanda Mick.

— Oui, répondit l'homme au nez pincé.

— Nous avons trouvé un papillon qui nous paraît si beau que nous vous l'avons apporté •», reprit Mick.

Il ouvrit la boîte où l'insecte reposait et suçait le sucre resté dans le fond, M. Rousseau l'examina à travers ses lunettes noires-

« En effet, il m'intéresse. Je vous Tacheté, dit-il

— Oh! Nous voulions vous l'offrir. Comment appelle-t-on cette sorte de papillon? demanda François.

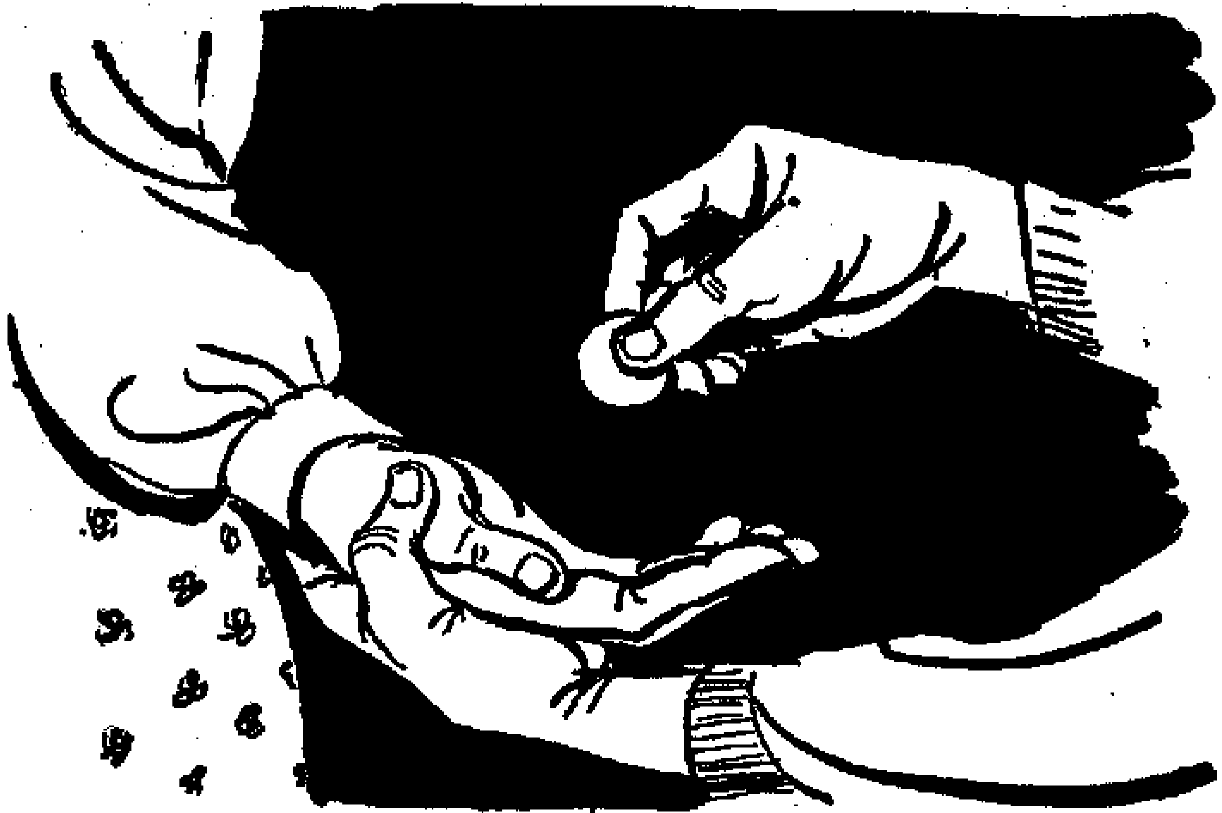
— Je ne peux pas vous le dire avec certitude sans un examen approfondi », articula sèchement M. Rousseau en refermant la boîte.

Il sortit de sa poche deux pièces qu'il tendit à François.

« Tenez, dit-il. Je vous remercie. J'informerai M. Grégoire de votre visite. »

II les planta là et s'éloigna à grands pas, son filet à papillons sur l'épaule.

François regarda avec des yeux ronds les deux pièces, puis la maigre silhouette qui disparaissait au coin de la maison.



« Quel drôle d'homme! dit-il. Qu'allons-nous faire de cet argent, Mick?

— Si nous le laissions à cette pauvre bonne? Elle a l'air de manquer de tout. Ses patrons ne doivent pas la payer bien cher!

— Bonne idée. Tiens, donne-le-lui toi-même », dit François.

Ils revinrent vers la façade de la maison. Ils espéraient voir la vieille femme, mais personne ne se montra. Après une courte hésitation, ils frappèrent à la porte. Jeanne ouvrit.

« Allez-vous-en! gémit-elle en levant les bras au ciel. Mon fils va revenir bientôt. Il ne veut pas voir d'étrangers ici. Partez vite!

— D'accord, dit Mick. Tenez, voici quelque chose pour vous. »

II lui mit les pièces dans la main. Elle les regarda comme si elle ne pouvait en croire ses yeux, puis, avec une surprenante rapidité, fit glisser les pièces de monnaie dans l'une de ses chaussures, qui étaient bien usées. Quand elle se releva, des larmes coulaient le long de ses joues.

« Vous êtes bons, murmura-t-elle. Oui, vous êtes bons! Partez vite et ne revenez plus ici. Mon fils est un méchant homme! »

Les garçons s'éloignèrent silencieusement, ne sachant que penser. Pourquoi Jeanne accusait-elle ainsi son fils? Pourtant, Philippe le connaissait et n'en disait pas de mal. Sans doute la pauvre femme avait-elle perdu la tête...

« Quelle drôle de maisonnée, remarqua Mick. Les deux éleveurs de papillons sont bizarres. Leur bonne l'est encore bien davantage, et son fils semble la terrifier. Décidément, il est préférable de ne pas revenir ici.

— Tu as raison », dit François. Ils arrivaient auprès des fillettes.

« Nous allions envoyer Dagobert pour voir ce que vous faisiez », dit Annie.

Les garçons leur racontèrent ce qui s'était passé et l'impression étrange qu'ils en gardaient.

« Même si nous trouvons maintenant des papillons encore plus extraordinaires, nous ne les porterons pas à ces gens-là, décida François. C'est curieux tout de même que ce M. Rousseau n'ait pas su nous dire de quelle espèce il s'agissait. Ne trouvais-tu pas, Mick?

— Oui. C'est probablement M. Grégoire qui est l'expert de l'association », opina Mick.

Quand ils furent revenus à l'endroit où ils campaient, Dagobert se précipita vers le garde-manger. Mais Annie secoua la tête.

« Non, Dagobert, ce n'est pas encore l'heure du dîner.

— Qu'allons-nous faire pour passer le temps? demanda Mick en se laissant tomber sur l'herbe. Voici encore une belle soirée.

— Oui, mais je n'aime pas beaucoup ces gros nuages qui montent lentement à l'ouest, dit François. Il pleuvra demain.

— Quel dommage, dit Claude. Le beau temps ne pouvait-il pas durer quelques jours de plus? Que ferons-nous s'il pleut? Nous ne pourrons que rester assis sous la tente, et nous aurons froid !

— Console-toi, nous en profiterons pour aller visiter les grottes, dit Mick. Pour le moment, écoutons la radio. Si nous avons la chance de capter de la bonne musique, elle résonnera merveilleusement ici.

— Alors, faites marcher le poste doucement, conseilla Annie. Je déteste les gens qui promènent

leur poste à transistors avec eux et en usent sans discrétion. J'ai envie de flanquer des coups de pied dans leur appareil, pour leur apprendre à respecter la paix des autres.

— Eh bien, Annie, je ne te savais pas si féroce! dit Claude, surprise.

— Tu ne connais pas comme nous notre petite sœur, dit François en souriant. Elle n'est pas toujours commode, surtout quand elle constate que quelqu'un se montre mal élevé et gêne son entourage.

— Ici, en tout cas, nous ne risquons guère d'importuner nos voisins », fit remarquer Mick.

Après quelques tâtonnements, les premières mesures de la *Symphonie inachevée* vinrent charmer leurs oreilles. Les quatre enfants s'étendirent dans l'herbe, appuyés sur un coude, de façon à pouvoir admirer le coucher du soleil, tout en écoutant la divine musique de Schubert. Malheureusement, la bande sombre que formaient les nuages continuait de monter à l'horizon, et le soleil allait bientôt disparaître derrière.

Tout à coup, le ronronnement d'un moteur d'avion couvrit les sons harmonieux de l'orchestre : « R-r-r-r-r-r-r ! »

Mick et François sautèrent sur leurs pieds, et Dagobert se mit à aboyer.

« Tiens, comme le bruit semble proche, dit Mick. C'est peut-être le cousin de Philippe. »

Un petit aéroplane contourna le faîte de la

colline et décrivit un grand cercle avant de descendre vers l'aérodrome. Les enfants eurent juste le temps d'apercevoir le numéro de l'appareil :

« Cinq... sept... s, commença François.

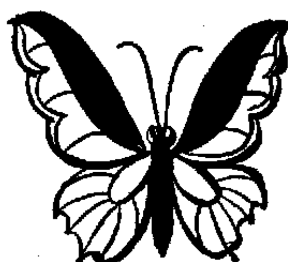
Mick l'interrompit.

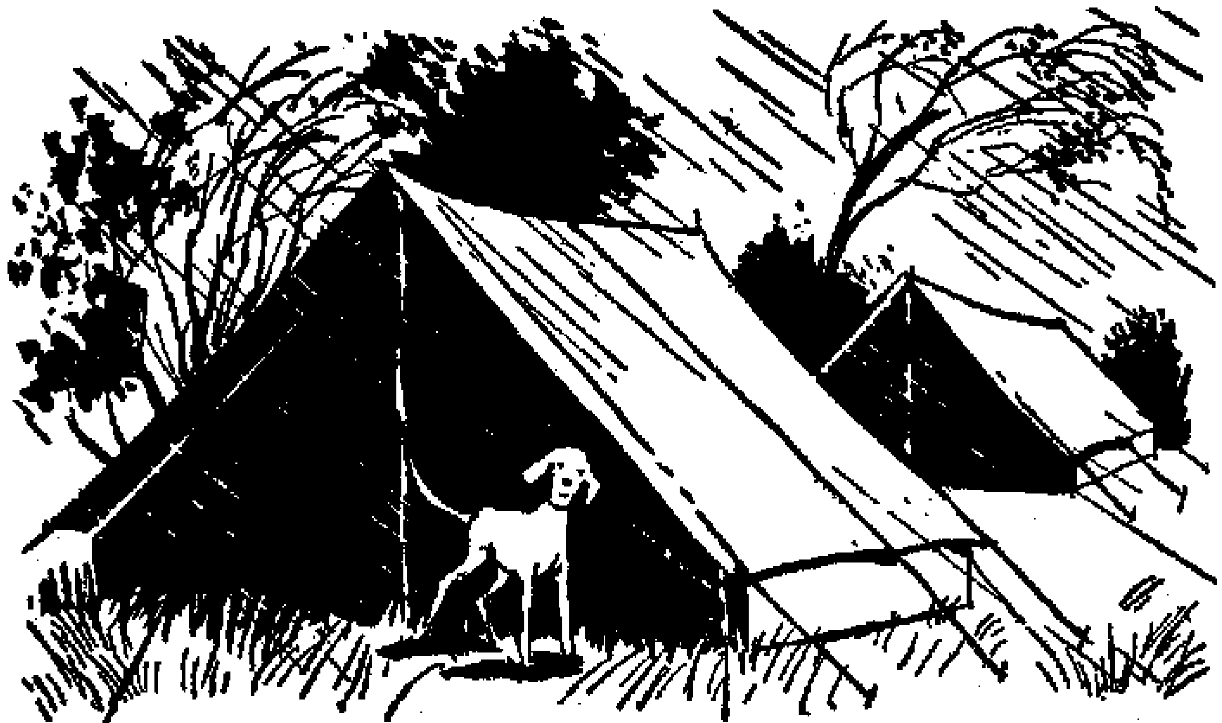
« C'est bien l'avion de Roland Thomas. J'ai reconnu son numéro. Faisons-lui signe! »

Ils agitèrent tous le bras avec frénésie, quoi qu'il fût improbable que le jeune homme pût les voir, dans l'ombre de la colline. Ils regardèrent l'appareil se poser doucement sur la piste.

François courut chercher les jumelles et vit une silhouette sauter de l'avion.

« C'est sûrement Roland Thomas, dit-il. Ah! Que je voudrais aussi monter dans le ciel, survoler des montagnes et aller loin, loin, loin, au-delà des mers... »





# CHAPITRE XI

## Une nuit de tempête

UN PEU PLUS TARD, les campeurs se mirent à préparer leur dîner. Dagobert aurait bien voulu aider à porter le pain ou le jambon et ne comprenait pas pourquoi les enfants ne l'y autorisaient pas.

Quand ils furent tous réunis autour de leur modeste repas, François inspecta de nouveau l'horizon d'un air soucieux.

« La pluie ne va pas tarder. Les nuages couvrent maintenant la moitié du ciel. Il vaudrait mieux dresser les tentes, dit-il.

— Et même, nous ferions bien de nous dépêcher, ajouta Claude. Sentez-vous ce vent froid qui se lève? Par chance, nous avons de quoi nous couvrir. »

Une heure plus tard, les deux tentes étaient dressées, bien abritées d'un côté par de grands buissons de genêts.

« Voilà du bon travail, constata Mick. Il faudrait un cyclone pour les arracher! &

Le ciel s'assombrissait de plus en plus. Les enfants décidèrent de passer la fin de la soirée dans l'une des tentes et d'y écouter la radio. A peine étaient-ils installés autour du poste que Dagobert, resté dehors, se mit à aboyer.

« Tiens, dit Claude, qui peut se promener par ici, alors que le vent se lève et que la tempête menace?

— C'est peut-être Philippe qui vient nous proposer de venir coucher à la ferme, dit Mick.

— Ou bien M. Grégoire qui chasse les papillons de nuit, ajouta Annie.

— Ou encore la vieille Jeanne qui cherche des herbes mystérieuses pour envoûter les gens », persifla Mick.

Chacun se mit à rire.

« Si j'étais superstitieux, continua Mick, je dirais que c'est une nuit idéale pour les sorcières! »

Dagobert aboyait toujours. François passa sa tête dans l'ouverture de la tente et constata que **le** chien semblait observer quelqu'un au loin,

dans le clair-obscur. « Je vais voir de quoi il s'agit, décida-t-il en se glissant au-dehors. Viens, Dagobert, montre-moi ce qui te tracasse! »

Le chien se mit à courir. François le suivit comme il put. A plusieurs reprises, il buta dans la bruyère; il regretta de n'avoir pas emporté sa lampe de poche. Dagobert lui fit ainsi descendre environ cent mètres, puis s'arrêta et se mit à aboyer de plus belle. Quelques bouleaux poussaient à cet endroit. François vit alors une silhouette passer entre les arbres.

« Qui est là? demanda-t-il.

— C'est moi, M, Rousseau, répondit une voix ennuyée. Faites donc taire votre chien! Il est mal dressé!»

Le jeune garçon aperçut alors un filet à papillons.

« Tais-toi, Dagobert, commanda-t-il. M. Grégoire est-il avec vous?

— Oui. Nous chassons quelquefois la nuit. Nous sommes venus voir aussi nos pièges à papillons avant qu'il ne pleuve. Au revoir, il faut que je me dépêche. Si votre chien recommence à aboyer, vous saurez qu'il ne s'agit que de nous! »

Dagobert se taisait maintenant, mais il gardait une attitude hostile et ne quittait pas des yeux l'homme au filet à papillons, qui s'éloigna, puis revint sur ses pas.

« Où campez-vous donc? demanda-t-il.

— En haut de la colline, à une centaine de mètres d'ici, répondit François.

— Allez vite vous mettre à l'abri. Il tombe déjà des gouttes », dit M. Rousseau.

Il partit en s'éclairant avec une lampe de poche.

François voulut regagner l'endroit où il campait avec Mick, Annie et Claude, mais, dans l'obscurité, et hors de tout sentier, c'était difficile. Il se trompa et s'engagea trop à droite. Au bout d'un moment, Dagobert, étonné, vint le tirer gentiment par la manche.

« Me suis-je égaré? Mick! Claude! appela François. Répondez-moi! Je ne sais plus où je suis. Hou-hou! »

Mais il était déjà loin du camp, et le vent portait sa vois en sens contraire. Personne ne répondit.

Dagobert guida alors François à travers la colline. Quand le jeune garçon vit briller des lumières, il se sentit rassuré. Déjà, Mick et les filles le cherchaient, armés de lampes de poche.

« Est-ce toi, François? cria Annie d'une voix anxieuse. Tu as été longtemps parti. Te serais-tu perdu?

— Presque! dit François. Heureusement que Dagobert a plus que moi le sens de l'orientation. H commence à pleuvoir sérieusement.

— Après qui Dagobert aboyait-il? Demanda

Claude tandis qu'ils se hâtaient vers les tentes.

— Après M. Rousseau, l'un des deux éleveurs de papillons, celui que Mick et moi nous avons vu cet! après-midi, répondit François. J'ai reconnu sa maigre silhouette, ses lunettes noires et son filet à papillons. Il paraît que M. Grégoire se trouvait aussi dans les parages.

— Par ce temps? Avec la tempête qui va éclater? s'étonna Annie. Les papillons se sont sûrement mis à l'abri.

— Ils sont venus examiner leurs pièges, expliqua François. Vous savons que lors de notre visite M. Grégoire nous en a parlé. Ils répandent du miel autour du tronc de certains arbres et les papillons s'y engluent. Ils ont sans doute voulu prendre leurs papillons avant que la pluie ne dilue le miel et ne libère les insectes. Mais ils arrivent un peu tard-En effet, une averse violente commençait de

frapper la tente où les enfants venaient de s'engouffrer. Dagobert voulut s'installer confortablement entre Annie et Claude.

« Ne te gêne pas, étale-toi, prends tes aises, et tant pis pour les autres! grogna Claude. Tu tiens vraiment trop de place dans cette petite tente, mon pauvre Dagobert! •»

Celui-ci ne se troubla pas pour autant et posa sa tête mouillée sur les genoux de Claude. Celle-ci n*eut pas le courage de le repousser. Le chien exhala un gros soupir.

« Pourquoi soupires-tu ainsi, Dago? lui demanda Annie. Parce que tu as fini ton os? Parce qu'à cause de la pluie tu ne peux plus t'asseoir dehors et aboyer à tout ce qui bouge sur le Mont* Perdu?

— Qu'allons-nous faire maintenant? Il n'y a plus aucune émission intéressante ce soir, dit Mick.

— J'ai un jeu de cartes dans la poche de mon imperméable », annonça Claude.

Cette nouvelle fut bien accueillie. Il se révéla difficile de jouer aux cartes dans un si petit espace, avec Dagobert qui éprouvait souvent le besoin de bouger. La pluie martelait la toile de plus en plus fort. Quand la partie fut bien engagée, Dagobert se remit à aboyer, et, soudain, sauta par-dessus les jambes des enfants pour aller mettre son nez dans l'ouverture de la tente, sans se soucier aucunement des cartes éparpillées sur son passage.

Mick le tira par 1g queue. « Reste ici, sale bête! Tu vas te faire mouiller et ensuite tu reviendras t'essuyer sur nous. Ce soir, tu es vraiment assommant! Laisse donc en paix ces chasseurs de papillons. Ils doivent s'amuser énormément! » Mais Dagobert, déchaîné, ne voulait rien entendre. Il aboyait éperdument et même se retourna pour grogner après Mick, qui voulait le forcer à rentrer sous la tente.

« Que se passe-t-il? dit le jeune garçon tout

surpris. Tais-toi, Dago! Tu vas nous rendre sourds !

- Il faut qu'il y ait quelque chose d'anormal pour qu'il se mette dans un état pareil, dit Claude. Ecoutez! N'avez-vous pas entendu un cri? »

Les autres tendirent l'oreille, mais ne perçurent que le bruit de la pluie et du vent.

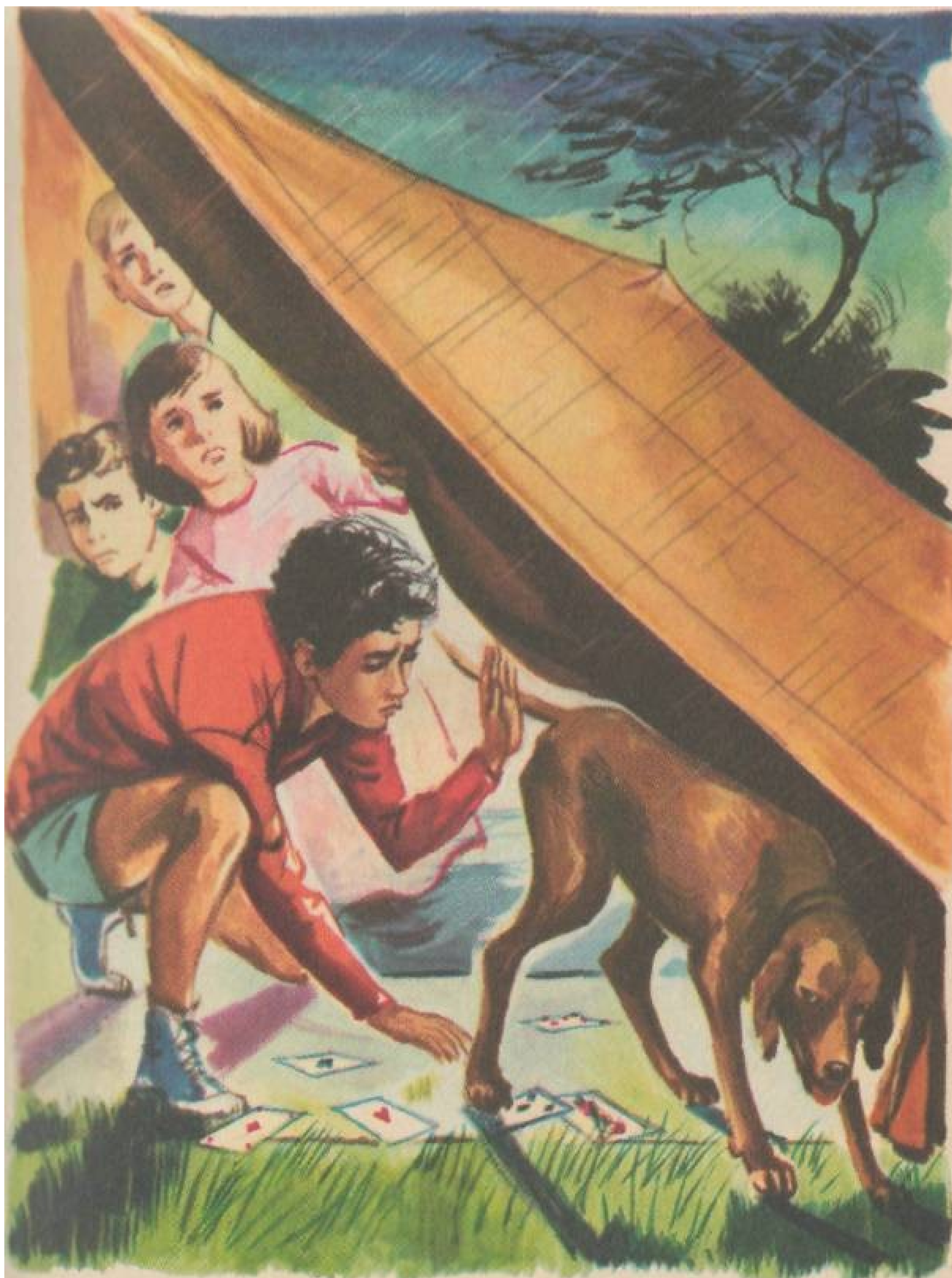
« Quelle que soit la cause de l'agitation de Dagobert, nous ne pouvons rien faire pour le moment, dit Mick. Il est impossible de nous aventurer dehors par cette pluie diluvienne. Nous serions trempés et peut-être risquerions-nous de nous perdre... »

Claude, impatientée par les aboiements de son chien, s'écria d'une voix forte : « Dagobert! Tais-toi! Tu m'entends? »

Claude se mettait rarement en colère contre la brave bête qui, du coup, s'arrêta. Sa maîtresse l'attrapa par le collier et le tira à elle. « Reste tranquille! ordonna-t-elle. Nous ne pouvons pas bouger d'ici! »

Alors, ils se regardèrent tous avec étonnement, car un bruit soudainement dominait les autres : « R-r-r-r-r-r-r ! »

« Des avions! s'exclama Mick. Des avions, par un temps pareil? Que se passe-t-il donc? »



**Dagobert! Tais-toi! Tu m'entends?**



# CHAPITRE XII

## Les grottes d'Enfer

Ils RESTÈRENT un instant silencieux.

« Pourquoi des avions militaires quitteraient-ils leur base au milieu de la nuit, dans la tempête?

— Pour faire des expériences par mauvais temps, peut-être? dit Mick. Non, après tout, je ne crois pas que ce soit bien utile,

— Nous ne sommes pas sûrs que ces avions partaient de l'aérodrome. N'étaient-ils pas plutôt en train d'y retourner?

— Il est possible aussi que des appareils en difficulté aient cherché à atterrir ici à cause de la tempête », dit Mick.

Mais François secoua négativement la tête. « Non, dit-il, Ce champ d'aviation est trop loin des lignes ordinaires. Et il est si petit! Un avion en difficulté essaierait de gagner un aérodrome mieux équipé.

— Je me demande si Roland était dans l'un de ces avions », dit Claude.

Annie se mit à bâiller. « Si nous nous couchions? propos a- t- elle. J'ai sommeil!

— Oui, il est tard, dit François en regardant sa montre. Mick et moi, nous prendrons l'autre tente. Nous vous laisserons celle-ci, cela vous évitera de vous faire mouiller en sortant. Appelez-nous si quelque chose ne va pas!

— Entendu. Bonne nuit! » dirent les filles. Les garçons sortirent sous la pluie battante. Annie s'installa confortablement dans son sac

de couchage.

« Bonne nuit, Claude, dit-elle. Garde ton chien avec toi, s'il te plaît. Je me demande comment tu fais pour le supporter sur tes jambes. Moi, je trouve cela intenable. Il est si lourd! »

Les membres du Club des Cinq s'endormirent profondément. Quand ils se réveillèrent, le lendemain matin, la pluie tombait toujours

Nous n'avons pas de chance, dit Mick en

contemplant le ciel uniformément gris. Quelle heure est-il, François?

— Huit heures dix, répondit son frère. Ma parole, nous dormons comme des loirs! Allons, il ne pleut pas trop fort, nous pouvons aller nous laver à la source.

— Il faut en avoir envie », grommela Mick en suivant François.

Le petit déjeuner ne fut pas aussi gai qu'à l'ordinaire. Les enfants se trouvaient trop serrés sous la tente et ils y voyaient à peine.

« J'espère que vous serez tous d'accord pour visiter ce matin les grottes d'Enfer, dit Mick quand ils eurent terminé leur petit déjeuner.

— Certainement, dit Claude. Pour ma part, je me refuse à jouer aux cartes toute la matinée.

— Personne n'en a envie, assura Annie. Nous mettrons nos imperméables, et en route pour les grottes!

— Nous ne savons pas exactement où elles se trouvent, dit François. Philippe nous en a indiqué vaguement la direction, dans le bas de la colline. Enfin, en cherchant un peu, nous trouverons bien un écriteau quelconque.

— Et si nous ne les découvrons pas, tant pis, ajouta Mick. Nous aurons fait une grande promenade, c'est l'essentiel. »

Ils partirent sous une pluie fine, à travers la bruyère humide. Dagobert courait devant eux.

« Est-ce que tout le monde a sa lampe de

poche? demanda Mick. J'ai la mienne, en tout cas. Nous en aurons besoin dans les grottes.

— Oui, nous avons tous pensé à prendre nos lampes », dit Claude.

Ils descendirent le Mont-Perdu et tournèrent en direction du nord, suivant les indications de Philippe. Ils arrivèrent bientôt à un sentier assez large et crayeux.

« Où ce chemin peut-il bien conduire? dit François, perplexe.

— Il mène peut-être à une vieille carrière de craie comme celle qu'il y a près de Kernach », dit Mick.

Ils s'y engagèrent à tout hasard. Après un tournant, ils virent un écriteau :

LES GROTTES D'ENFER
A 200 m.

« Bravo, nous y sommes! constata François avec plaisir. Vous souvenez-vous de ce que Philippe nous a dit au sujet de ces cavernes?

— Qu'elles ont des milliers d'années et qu'on y voit des stalagmites et des stalactites remarquables, dit Claude.

— Moi, je sais ce que c'est, dit Annie toute fière. On dirait des aiguilles de glace qui pendent d'une voûte, alors que d'autres aiguilles s'élèvent du sol à leur rencontre.

— Oui. Et sais-tu distinguer les stalactites des stalagmites? demanda François.

— Heu..., fit Annie.

— Celles qui descendent de la voûte sont les stalactites, et celles qui montent du sol sont les stalagmites, expliqua François.

— C'est difficile de s'en souvenir, dit Annie en soupirant.

— Je vais te donner un petit truc : quelles sont celles qui montent? Celles qui ont une M dans leur nom. Les stalagmites Montent ! conclut François, triomphant.

— C'est idiot, mais ça peut servir », dit Claude en riant.

Le chemin qu'ils suivaient perdit son aspect crayeux tandis qu'ils approchaient du but. Ils virent bientôt, s'ouvrant dans le flanc de la colline, une caverne dont l'entrée avait à peine plus de deux mètres de haut, et qui portait cette inscription :

GROTTES D'ENFER
AVIS

*Suivre les galeries pourvues d'une rampe de* |: *corde. Défense d'emprunter tes galeries sans corde, où il y a danger de s'égarer.*

« Dagobert, reste avec nous! » commanda Claude.

Ils entrèrent et durent aussitôt allumer leurs lampes de poche. Le chien fut très étonné de

voir autour de lui les murs briller, dans la lumière électrique. Il se mit à aboyer. L'écho répéta ses aboiements d'une façon impressionnante. Dagobert, apeuré, se serra contre Claude.

« Allons, viens, gros nigaud, lui dit-elle. As-tu perdu ta bravoure, Dagobert, pour craindre ta propre voix? Nous avons tous l'expérience des cavernes ! » Elle ajouta en frissonnant : « Comme il fait froid icil »

Ils traversèrent deux grottes qui ne présentaient rien de particulier; dans la troisième, quelques stalagmites et stalactites s'étaient soudées et formaient des colonnes qui semblaient supporter la voûte.



« Cela me fait penser à certaines cathédrales, dit François. Sans doute à cause de ces colonnes ciselées... Voyons la caverne suivante! »

Celle-ci était plus petite que la précédente, mais contenait de splendides stalactites et stalagmites colorées, qui étincelaient dans la lumière des lampes de poche.

« On dirait une grotte de conte de fées, murmura Annie. Il y a là toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. »

Ensuite ils virent une sorte de grande salle où tout était d'un blanc éclatant : les murs, la voûte, le sol et les colonnes, qui, à un endroit, s'étaient rejointes et soudées ensemble, si bien qu'elles formaient une sorte d'écran transparent à travers lequel les enfants purent apercevoir d'autres colonnes blanches...

En sortant de cette caverne, ils se trouvèrent à la croisée de trois chemins. La galerie centrale était pourvue d'une corde qui courait le long de la paroi, à portée de la main. Les deux autres n'en avaient pas. Les enfants jetèrent un coup d'œil curieux dans les galeries sans corde, qui s'enfonçaient dans les ténèbres, chargées de mystère. Ils en eurent froid dans le dos.

« Comme ce serait affreux de s'égarer dans ces souterrains ! dit Annie. Peut-être pourrait-on y mourir sans que personne devine où nous sommes? »

Les enfants s'engagèrent prudemment dans la

galerie centrale. Dagobert se mit à flairer longuement; au Heu de les suivre, il prit le chemin de gauche.

Claude s'en aperçut et l'appela : « Dagobert! Reviens, tu vas te perdre ! » Mais le chien poursuivait sa route en courant. « Que cherche-t-il donc? s'écria Mick, agacé. Dagobert! »

L'écho répéta : « Dagobert! Dagobert! travers le passage et les cavernes...

En réponse, le chien aboya. Aussitôt, des aboiements fantastiques retentirent de tous côtés... On eût dit une meute hurlante. Annie se boucha les oreilles. Dagobert reparut dans la lumière des lampes de poche. Il semblait tout bouleversé par le bruit énorme qu'il avait causé en aboyant...

« Si tu recommences, je t'attache, dit Claude, contrariée. Reste avec nous, maintenant. As-tu

compris? »

Dagobert se retourna encore une fois et les suivit, comme à regret. Ils visitèrent plusieurs grottes étonnantes, reliées les unes aux autres par d'étroits passages. Les enfants s'engageaient toujours dans les galeries munies d'une corde. Tous mouraient d'envie de voir où conduisaient les autres, mais ils eurent la sagesse de résister à cette dangereuse tentation.

Tandis qu'ils examinaient une sorte de lac cristallisé qui reflétait un plafond d'une blancheur neigeuse,

un bruit étrange leur parvint. Ils se redressèrent pour mieux écouter.

On eût dît un sifflement, qui s'amplifiait au point de devenir fort pénible pour leur tympan. Le son montait et s'évanouissait, puis il reprenait plus fort, si bien que les enfants furent obligés de se boucher les oreilles. Dagobert, affolé, *9e* mit à aboyer de toutes ses forces et à tourner **en** rond. Alors, dominant ce vacarme, un hurlement sinistre retentit à travers les cavernes» amplifié et répété par l'écho...

Muets de terreur, les quatre enfants, pris de panique, s'enfuirent à toutes jambes vers la sortie, conduits par Dagobert qui n'avait jamais eu si peur de sa vie...





# CHAPITRE XIII

## Une grosse émotion

LES CINQ, hors d'haleine, s'arrêtèrent devant l'entrée des grottes. Maintenant qu'ils étaient à l'air libre, à la lumière du jour, ils trouvaient stupide d'avoir fui à cause d'un bruit insolite. Ils se regardèrent, gênés.

« Ouf! dit François en s'épongeant le front. Quelle émotion nous avons eue! Ce sifflement... Je crois l'entendre encore. On aurait dit un sifflet de sergent de ville utilisé par un fou. Quant au hurlement...

— Horrible! gémit Annie. Quelque chose comme un rugissement de fauve... Jamais je ne remettrai les pieds dans ces cavernes. Eloignons-nous vite de cet endroit sinistre ! »

Ils marchèrent silencieusement *le* long du chemin. Le temps s'améliorait. La pluie venait de cesser, les nuages se dissipaient lentement

Quand ils furent revenus sous la tente — la bruyère était encore mouillée — ils reprirent la discussion.

« Nous demanderons à Philippe s'il a déjà entendu des cris pareils dans les grottes, dit Mick. J'ai l'impression que personne ne voudrait les visiter si cela arrivait souvent.

— Il faut avouer que nous avons manqué de courage », reconnut François, honteux de lui-même.

Claude le taquina :

« Si tu le regrettes, retourne là-bas et crie de toutes tes forces. Peut-être réussiras-tu à effrayer celui qui nous a donné une si belle frousse!

— Merci bien, dit François. Je n'ai aucune envie de participer à un concours de hurlements dans les grottes d'Enfer ! »

II alla, chercher ses jumelles et les braqua sur le champ d'aviation.

« Que fais-tu? lui demanda Mick.

— J'essaie d'apercevoir le cousin de Philippe», répondit François.

Après quelques instants, il s'écria, tout surpris :

« Quelle agitation ce matin' Je vois des gens qui vont, qui viennent... Certains d'entre eux courent... Il y a aussi beaucoup d'avions, qui ont dû arriver depuis peu. »

Chacun voulut voir si François disait vrai. Ils constatèrent, grâce aux jumelles, qu'il se passait sans aucun doute quelque chose d'insolite à l'aérodrome.

Un appareil vint se poser sur la piste.

« Encore un! constata Mick. D'où viennent les autres? Nous n'avons entendu aucun bruit de moteur.

— Ils sont peut-être arrivés pendant que nous visitions les grottes, dit Claude. Quel dommage que nous ne puissions pas voir Roland pour lui demander de quoi il retourne!

— Si nous allions à la ferme cet après-midi ? proposa Annie. Philippe aura peut-être des nouvelles intéressantes. »

Les autres approuvèrent. « Par chance, le soleil perce, remarqua Claude. La bruyère va vite sécher. Ecoutons la radio, c'est l'heure des prévisions météorologiques. Je n'ai guère envie de porter mon imperméable sur le bras en promenade si le beau temps doit durer. »

Malheureusement, ils constatèrent qu'ils venaient de manquer les prévisions météorologiques. Mick s'apprêtait à tourner le bouton

lorsque deux mots frappèrent son oreille : « Mont-Perdu... » II resta la main en l'air et écouta, surpris. La voix du speaker résonna clairement :

« Les avions volés à la base du Mont-Perdu sont deux prototypes de grande valeur. Il semblerait que deux de nos meilleurs pilotes se soient enfuis à bord de ces appareils : le lieutenant Roland Thomas et îe lieutenant Jean Dû-frêne. Les avions auraient quitté leur base au cours d'une tempête sur le Mont-Perdu, la nuit dernière. On pense que les pilotes sont des traîtres qui auraient agi pour le compte d'une puissance étrangère. »

Après une courte pause, le speaker passa à un autre sujet.

Mick éteignit la radio et tous se regardèrent, muets de surprise. « Le cousin de Philippe, faire une chose pareille? Ce sympathique jeune homme, un traître qui se sauve à bord d'un prototype? » pensait chacun.

« Ce n'est pas possible, murmura finalement Claude.

— Nous avons entendu les avions s'envoler, dit Mick. Ils étaient deux. Nous devrions nous rendre à la gendarmerie la plus proche pour dire ce que nous savons.

— Ce que nous savons est bien vague, fit remarquer François.

— Je ne peux pas croire que ce soit vrai,

reprit Mick d'une voix contenue, Roland... Il paraissait tellement bien, ce garçon-là. Nous l'admirions tant...

— Oh ! oui, dit Annie en détournant la tête.

— Dagobert aussi lui a témoigné de l'amitié. D'ordinaire, il ne se trompe pas sur les gens, ajouta Claude. Pauvre Philippe! Quel coup ce doit être pour lui! Il aime beaucoup son cousin. Et même il le considère presque comme un dieu ! »

Dagobert se leva soudain, contourna les buissons de genêts et se mit à aboyer. Claude discerna qu'il s'agissait d'un aboiement de bienvenue. Philippe fit son apparition, pâle et visiblement bouleversé.

Il vint s'asseoir près de ses amis.

« J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, dit-il d'une voix sans timbre.

— Nous sommes au courant, dit Mick, apitoyé. Nous venons d'écouter la radio. C'est incroyable! Ton cousin... »

Le visage de Philippe se contracta et des larmes se mirent à couler le long de ses joues. Les autres enfants, navrés, ne savaient que faire devant une si évidente douleur. Dagobert, compatissant et moins embarrassé, s'approcha de Philippe et, d'un grand coup de langue, essuya ses larmes. Le jeune garçon prit le chien par le cou et parla d'une voix entrecoupée :

« Ce n'est pas Roland! Je le sais! J'en suis

sûr! Il n'est pas capable d'une action aussi laide. Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas? »

En disant ces mots, Philippe regardait fixement ses amis. On sentait qu'il se révoltait à la seule idée que l'on pût soupçonner son cousin.

— Pour ma part, je me refuse à croire qu'il ait trahi son pays, dît François gravement. Nous ne l'avons vu qu'une fois, mais il nous a paru à tous loyal, digne de confiance... »

Philippe, satisfait du jugement de ses amis, sortit de sa poche un grand mouchoir à carreaux, s'essuya le visage et se moucha bruyamment.

« Pour moi, il est une sorte de héros, avoua-t-il. Quand les gendarmes sont venus à la ferme, pour interroger mes parents au sujet de mon cousin, je ne pouvais en croire mes oreilles.

— Ainsi, Roland et son compagnon ont vraiment disparu? Il ne manque aucun autre pilote?

— Non, répondit Philippe. Tout le monde a répondu « présent » à-l'appel, ce matin, excepté Roland Thomas et Jean Dufrêne.

— Cette affaire se présente mal, opina Mick après quelques instants de réflexion.

— Roland n'est pas un traître! s'écria Philippe, les yeux brillants de colère. Veux-tu dire que...

— Je ne veux rien dire du tout, protesta Mick. Ne sois pas stupide. ^

Dagobert disparut de nouveau derrière les

genêts en aboyant, cette fois, à plein gosier, François s'avança et vît deux gendarmes auxquels le chien montrait les crocs.

Le jeune garçon appela Dagobert.

« Nous avons appris que vous campiez depuis quelques jours sur le Mont-Perdu, et nous sommes venus vous poser quelques questions au sujet des événements de la nuit dernière, dit le premier gendarme. Vous étiez bien ici, n'est-ce pas?

— Oui, dit François. Nous allons vous dire tout ce que nous savons. Je ne crois pas, malheureusement, que cela vous avancera beaucoup. En tout cas, nous sommes persuadés que le lieutenant Thomas est victime d'une erreur...

— Peut-être, dit le gendarme. Asseyons-nous pour causer un peu. »

Ils s'assirent tous dans la bruyère. François fit le récit de ce qu'ils avaient remarqué et entendu.

Le second gendarme leva le nez du carnet sur lequel il inscrivait la déposition de François :

« N'avez-vous vu personne rôder dans les parages? » demanda-t-il.

François réfléchit quelques instants, et répondit :

« Nous n'avons aperçu que M. Rousseau, l'éleveur de papillons.

— Vous êtes sûrs qu'il s'agissait bien de M. Rousseau? questionna le gendarme.

— Il faisait sombre, mais je pense que c'était bien lui qui se promenait avec son filet à papillons sur l'épaule. Il m'a dit que M. Grégoire l'accompagnait. Cependant, je n'ai pas vu M, Grégoire. J'ai l'impression très nette que ces deux-là ne s'intéressent qu'aux papillons. »

Le second gendarme referma son carnet et se prépara à partir.

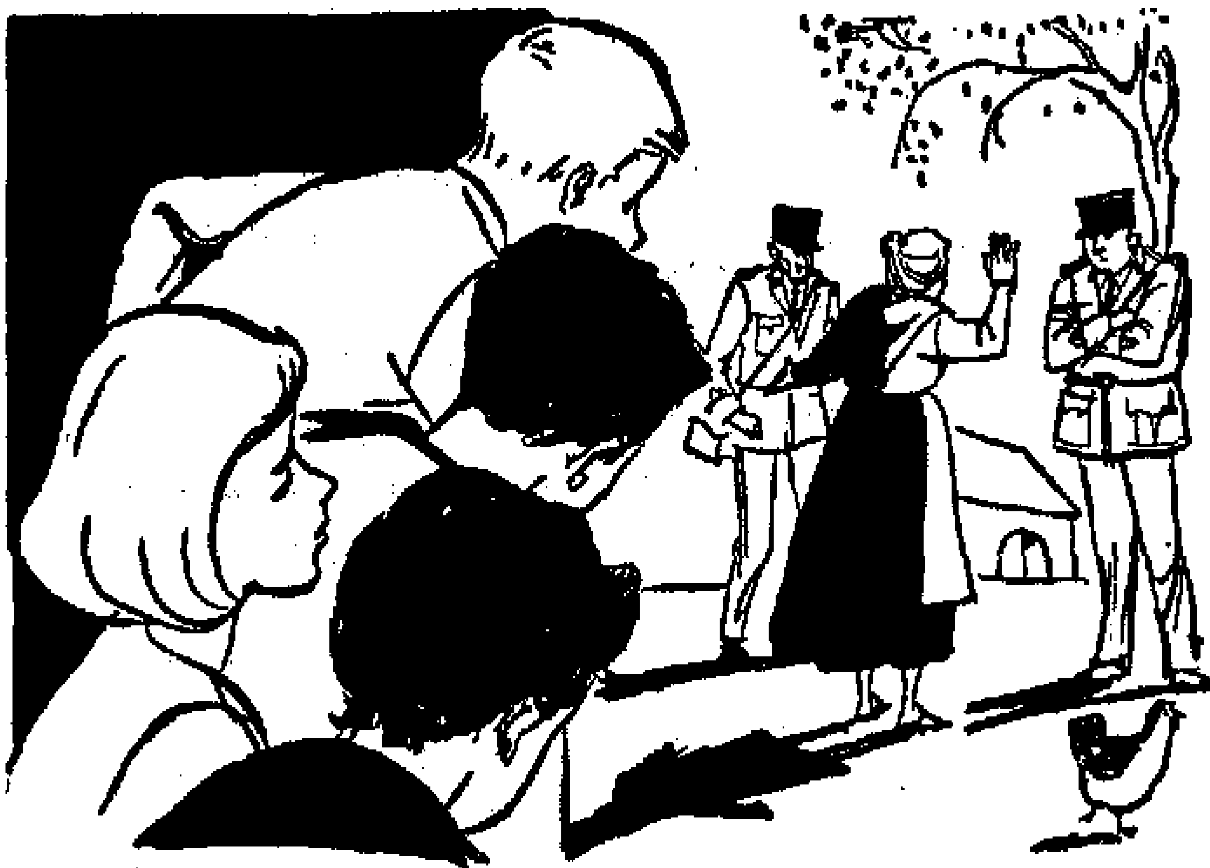
« Merci beaucoup, dit-il. Nous allons de ce pas jusqu'à la ferme des Papillons pour interroger les éleveurs.

— Permettez-nous de vous accompagner, demanda Mick, curieux comme toujours.

— Non, c'est impossible, répondit fermement le premier gendarme.

— Dès que vous saurez que mon cousin Roland est hors de cause, avertissez-nous, s'il vous plaît! implora Philippe.

— Je comprends que tu aies de la peine, mon garçon. C'est ton cousin. Pourtant, il faut t'y résigner : Roland Thomas est bel et bien parti l'autre soir dans l'un des deux avions volés. Aucun doute là-dessus !» dit le second gendarme.



# CHAPITRE XIV

## M. Grégoire est très ennuyé

LES GENDARMES descendirent la colline. Alors les cinq enfants, cédant à la curiosité, les suivirent à bonne distance, sans se faire remarquer. Dagobert sentait obscurément qu'il se passait des choses d'une extrême gravité,

« Je ne crois pas que les gendarmes puissent tirer des renseignements intéressants des éleveurs de papillons, dit François. Ils n'ont sûrement rien remarqué, en dehors de leurs précieux insectes! »

Lorsqu'ils arrivèrent en vue des serres, ils entendirent quelqu'un qui criait à tue-tête et ils s'arrêtèrent pour écouter.

« C'est la voix de la vieille Jeanne, dit Philippe. Que lui arrive-t-il?

— Allons voir », décida François.

Ils s'approchèrent tous sur la pointe des pieds, suivis de Dagobert[1]. L'un des gendarmes s'efforçait de calmer la bonne de M, Grégoire.

« Allons, madame, ne vous mettez pas en colère, lui disait-il. Nous sommes venus pour faire une enquête.

— Partez! hurlait l'intraitable Jeanne. Partez, je vous dis!

— Pourquoi vous fâchez-vous, grand-mère? reprenait patiemment le gendarme. Nous voulons voir vos patrons. Sont-ils ici?

— Qui? Eux? Non, ils sont partis à la chasse aux papillons comme d'habitude, répondit Jeanne. Je suis seule et je ne veux pas que des étrangers entrent ici. J'ai peur...

— Que craignez-vous donc? Allons, calmez-vous et essayez de nous répondre. Est-ce que M. Grégoire et M. Rousseau sont sortis la nuit dernière? demanda le même gendarme.

— Je n'en sais rien. La nuit, je dors ! Maintenant, partez et laissez-moi en paix! » éclata la vieille femme.

Les deux gendarmes se regardèrent en hochant la tète. De toute évidence, ils ne tireraient rien de cette entêtée.

« C'est bon, nous partons », dit l'un d'eux. Pris de pitié, il se retourna pour ajouter : « Rassurez-vous, nous ne voulons de mal à personne! »

Ils s'éloignèrent et virent les enfants qui les attendaient dans le chemin.

« Nous avons entendu des cris, alors nous nous sommes approchés, dit François avec un léger embarras.

— Tiens! Vous vous promeniez dans les parages, comme par hasard? dit l'un des gendarmes en souriant. Les éleveurs de papillons sont à la chasse pour l'instant. Quelle drôle de vie mènent ces gens-là! Je parie qu'ils ne savent rien des événements de la nuit dernière. D'ailleurs, il n'y a pas grand-chose à espérer d'une enquête : deux pilotes, qui ont été identifiés, se sont enfuis dans des avions militaires, voilà toute l'histoire !

— Mon cousin Robert n'a pas fait une chose pareille, j'en suis sûr! Vous vous trompez! » cria Philippe en serrant les poings.

Les gendarmes haussèrent les épaules d'un air navré et poursuivirent leur route.

En silence, les enfants grimpèrent la côte. Quand ils furent en vue des tentes, François dit :

« Mangeons quelque chose. L'heure de notre déjeuner est passée depuis longtemps.

— Pour ma part, je n'ai pas faim », dit Philippe tristement.

Tout le monde pensait de même, mais, comme

dit le proverbe, l'appétit vient en mangeant. Seul, le pauvre Philippe éprouva quelque difficulté à avaler un sandwich préparé par Annie à son intention.

Dagobert se mit à aboyer au milieu du repas. Chacun voulut voir qui arrivait. François, à l'aide de ses jumelles, repéra une silhouette, assez loin en dessous d'eux.

« II me semble que c'est M. Grégoire, dit-il. Je distingue son filet.

— Appelons-le, proposa Mick. Nous lui dirons que les gendarmes sont allés chez lui. Sa bonne aura peut-être oublié de lui en parler. »

François cria de toutes ses forces : « Monsieur Grégoire! Monsieur Grégoire! »

Le vent lui apporta une réponse indistincte.

« II vient vers nous, continue d'appeler pour le guider », dit Mick, qui regardait à son tour avec les jumelles.

Dagobert alla à la rencontre de l'éleveur qui arriva essoufflé auprès du petit groupe.

« Vous voulez me voir? dit-il. Auriez-vous trouvé quelque nouvelle Vanesse atalante, comme l'autre jour?

— Non, monsieur Grégoire. Nous vous avons appelé pour vous dire que deux gendarmes sont venus chez vous il y a une heure environ, afin de vous interroger au sujet des événements de la nuit dernière. Nous avons pensé que votre bonne ne vous en avertirait peut-être pas, et

qu'il valait mieux le faire nous-mêmes », expliqua François.

M. Grégoire eut l'air abasourdi par cette nouvelle :

« Les gendarmes chez moi! Mais pourquoi? s'exclama-t-il,

— Oh ! rien de grave, s'empressa de dire François. Ils voulaient seulement vous demander si vous n'aviez rien remarqué d'anormal hier soir, après le dîner, quand vous êtes allé voir vos pièges à papillons. Comme vous le savez sans doute, deux avions militaires ont été...

— Quoi? Mon garçon, je ne suis pas sorti, hier, après le dîner. J'ai passé la soirée à mettre à jour ma comptabilité, protesta M. Grégoire.

— Vraiment? s'étonna François. Pourtant, nous avons vu votre ami M. Rousseau et il nous a dit que vous étiez tous deux venus voir vos' pièges à papillons! »

M. Grégoire regarda le jeune garçon avec stupeur.

« M. Rousseau? Que me racontez-vous là? s'écria-t-il. Il était avec moi, nous faisions nos comptes ensemble. »

II y eut un silence. François se sentait désemparé. M. Grégoire disait-il la vérité? N'essayait-il pas de dissimuler le fait qu'il se trouvait dehors, la nuit précédente, avec son associé? Dans ce cas, aurait-il sa part de culpabilité dans l'affaire des avions?

« J'ai vu M. Rousseau, affirma François en regardant l'éleveur de papillons droit dans les yeux. Il faisait sombre, mais je l'ai pourtant reconnu, avec ses lunettes noires et son filet à papillons. Nous avions fait sa connaissance le jour même...

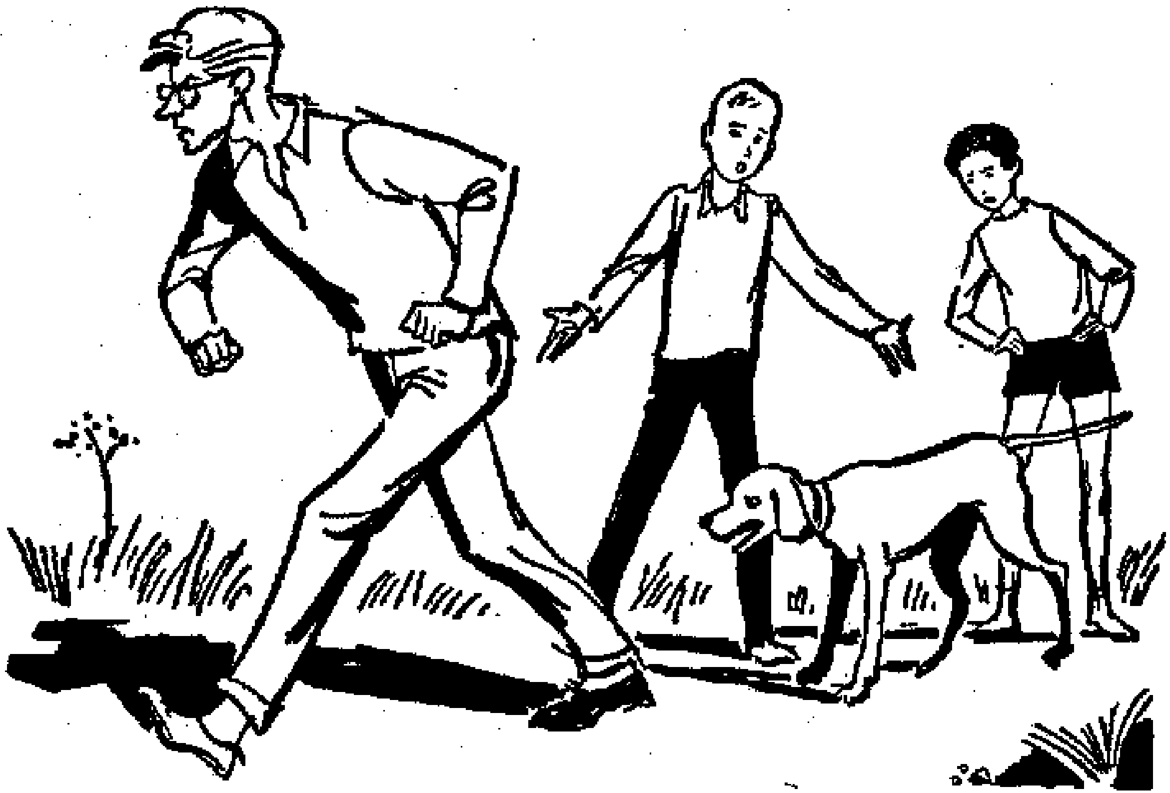
— Que me chantez-vous? Je n'ai jamais vu Rousseau avec des lunettes noires ! s'exclama M. Grégoire. Vous êtes en train de vous payer ma tête. Adieu, je m'en vais!

— Attendez un instant, je vous prie, dit Mick. Vous dites que M. Rousseau ne porte pas de lunettes noires? Alors, quel est donc l'homme auquel nous avons remis un papillon hier soir vers six heures, chez vous? Il s'est présenté à nous comme étant M. Rousseau, votre associé...

— A six heures du soir, nous étions tous deux à la ville, en train de faire quelques achats indispensables. Par conséquent, Rousseau ne pouvait être à la maison. Je perds mon temps avec vous. C'est une mauvaise plaisanterie : Rousseau avec des lunettes noires 1 Rousseau dehors la nuit dernière! Et cette histoire ridicule de papillon que vous auriez apporté, alors que nous étions en ville... »

II était maintenant debout, et ses yeux jetaient des éclairs de colère derrière ses verres épais.

« C'est tout de même surprenant, dit François, perplexe.



— Surprenant! Vous n'êtes que des enfants stupides et mal élevés ! » rugit M. Grégoire.

Dagobert grogna et lui montra ses crocs impressionnants pour le ramener à plus de modération. Il ne pouvait souffrir que quelqu'un prît une attitude menaçante envers ses amis.

M. Grégoire s'éloigna, furieux, en gesticulant et parlant tout seul.

Les enfants ne savaient que penser de cette affaire.

« Ai-je rêvé hier soir? murmura François. Non, pourtant. J'ai formellement reconnu cet homme. Il m'a bien dit qu'il était M. Rousseau, et que M. Grégoire se trouvait avec lui dans les parages. De deux choses l'une : ou bien M. Grégoire ment — et alors il a de sérieuses raisons

pour le faire — ou bien l'homme auquel nous avons remis le papillon et que j'ai ensuite rencontré dans la nuit n'est pas son associé.,. »

Ils restèrent tous pensifs. Après un moment de réflexion, Philippe parla le premier :

« Peut-être que l'homme en question a participé au coup de force de l'autre nuit. On ne peut pas savoir!

— Tu as de l'imagination, Philippe, dit François. Il y a un mystère là-dedans, mais, tout de même, l'homme aux lunettes noires ne paraissait pas de taille à voler un aéroplane.

— Quel est celui qui nous a donné de l'argent en échange du papillon? Voilà un point important à élucider! lança Mick.

— Le fils de la vieille Jeanne ne se serait-il pas fait passer pour M. Rousseau, histoire de rire? dit Claude.

— Lui, je le connais, dit aussitôt Philippe. Il est souvent venu à la ferme. Mon père en parlait justement hier soir :.il paraît qu'il s'est mis à boire et! qu'on ne peut plus compter sur lui. Mon père ne veut plus lui confier les petites réparations qu'il faisait d'habitude. Décrivez-moi donc un peu votre homme aux lunettes noires. Je saurai tout de suite si c'est le gros Marcel qui a prétendu être M. Rousseau.

— Le gros Marcel, dis-tu? s'écria François. L'homme que j'ai vu est petit et maigre!

— Alors, la cause est entendue. Ce n'est pas

Marcel, le fils de Jeanne. Il est grand et fort, avec un cou de taureau. »

Chacun retomba dans ses réflexions.

« Finissons notre déjeuner, proposa Annie. Nous avons été interrompus au milieu. Veux-tu un autre sandwich au jambon, François? »

Ils finirent leur repas silencieusement. Quand ils eurent terminé, Philippe dit :

« A mon avis, ce personnage mystérieux, qui se fait passer pour M. Rousseau et va jusqu'à se promener avec un filet à papillons pour mieux tromper les gens, est mêlé d'une façon ou d'une autre à l'affaire dans laquelle mon pauvre cousin est compromis.

— Cela se pourrait, dit Claude. D'ailleurs, pourquoi mettrait-il des lunettes noires la nuit, si ce n'est pour cacher son regard?

— Il y a des gens myopes qui préfèrent tout simplement les verres colorés aux verres blancs pour ne pas se fatiguer les yeux, fit observer François. Quel dommage que Philippe ne connaisse pas M. Rousseau! Peut-être était-ce bien lui!

— Si M. Grégoire a menti pour couvrir son associé, ils sont tous deux suspects, dit Claude. De toute façon, il faut en avoir le cœur net. Faisons notre petite enquête. Elucidons le mystère de la ferme des Papillons!»



## CHAPITRE XV

## Expédition nocturne

LES CINQ AMIS passèrent la plus grande partie de l'après-midi à discuter et à essayer de se souvenir des moindres détails qui eussent pu apporter un peu de lumière dans cette affaire.

Mick dit soudain :

« Rappelez-vous... l'homme aux lunettes noires n'a pas su nous dire le nom du papillon que nous lui avons apporté!

— Il a fait semblant d'avoir un scrupule de Spécialiste qui ne veut donner qu'un renseignement

très précis. Pourtant, dans ce cas, il aurait tout de même fourni quelques détails... Ces sortes de gens sont passionnés de leur métier, remarqua François.

— Ce n'était pas M. Rousseau, mais un imposteur! s'écria Philippe, triomphant.

— Pas si vite, dit calmement François.

— Ecoutez, dit Claude. Pourquoi ne nous glisserions-nous pas à la tombée de la nuit jusqu'à la ferme des Papillons, pour voir si le faux M. Rousseau s'y trouve, ainsi que le vrai, que nous ne connaissons pas encore?

— Oui, c'est une bonne idée, dit François. Mick et moi, nous irons là-bas. Nous serons assez de deux pour remplir cette mission.

— Je voudrais aller avec vous, implora Philippe. Il s'agit de mon cousin, n'est-ce pas...

— Bon, d'accord, dit François. Mais il faudra nous montrer prudents, car nous ignorons si ces éleveurs de papillons ne sont pas, en réalité, des gens dangereux. Mieux vaut ne pas nous faire pincer à les espionner. Nous pourrions passer un mauvais quart d'heure!

— Emmenez Dagobert avec vous, proposa Clause.

— Non, je crains qu'il n'aboie. Cela nous attirerait des ennuis. L'expérience nous a appris comment procéder dans ce genre d'affaires. J'ai hâte d'être à ce soir. »

Chacun se sentit plus gai d'avoir pris cette

détermination, même Philippe. Un léger sourire se dessina sur ses lèvres quand il se leva pour quitter ses amis.

« Maintenant, je dois aller travailler chez moi, dit-il. Je vous attendrai ce soir près du grand chêne qui se trouve derrière la ferme des Papillons. J'espère que vous l'avez remarqué?

— Oui, II est énorme. Nous y serons à dix heures... non, à onze heures, car il faut qu'il fasse nuit noire, décida François.

— Entendu », dit Philippe.

Il s'éloigna. Dagobert lui fit poliment un bout de conduite.

« A présent que nous avons établi un plan d'action, je me sens mieux, dit Mick. Savez-vous qu'il est déjà cinq heures et demie? Je pense que personne n'a envie de goûter. Nous avons déjeuné si tard!

— Mieux vaut nous passer de goûter et nous préparer un bon petit dîner, bien reconstituant. Annie et moi ferons de notre mieux, ce soir, promit Claude.

— Bravo! » dit Mick.

Vers six heures, ils écoutèrent les informations. Bientôt ils entendirent le communiqué suivant :

« Les deux avions disparus la nuit dernière du champ d'aviation du Mont-Perdu, et pilotés par le lieutenant Roland Thomas et le lieutenant Jean Dufrêne, ont été retrouvés. Ils sont tombés à la mer.

Les équipes de sauvetage ont en vain recherché les pilotes, qui se sont sans doute noyés. »

Les enfants n'écoutèrent pas les autres nouvelles.

« L'accident s'est produit à cause de la tempête, sans doute, dit Mick. Ainsi, personne ne pourra profiter des nouveaux perfectionnements apportés à ces appareils.

— Mais... cela signifie que le cousin de Philippe est mort, murmura Annie, toute pâle.

j— Oui. C'est un grand malheur. Pourtant, s'iî a voulu s'enfuir à l'étranger avec l'un des avions, il a trahi son pays, et les traîtres méritent la mort, dit François en baissant la tête, navré.

— Lui... un traître? Ce serait à douter de tout! Il avait l'air si... comment dire? Si français! L'image même de l'officier français de valeur! Si cette histoire est vraie, jamais plus je ne me fierai à mon jugement! s'écria Claude.

— Moi non plus, avoua Mick. Je plains le pauvre Philippe, qui aimait et admirait tant son cousin. C'est si décevant, si laid... Je suis sûr que Philippe doit être bouleversé. »

Ils se turent et songèrent longtemps à Roland Thomas, ce garçon si jeune et si vigoureux. Avait-il vraiment connu cette fin misérable? Ils revoyaient les yeux vifs et brillants du jeune officier, son sourire, et leur cœur se serrait.

« Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux retourner à Kernach? dit Annie. Nous allons gêner la famille Thomas, qui est maintenant dans la peine.

— Non. Nous n'avons pas besoin d'aller souvent à la ferme, répliqua François. Philippe est malheureux; la présence de quelques amis ne peut que lui faire du bien.

— Tu as raison, approuva Mick. C'est lorsqu’'on a du chagrin que les amis sont le plus utiles. Cette dernière nouvelle va être terrible pour lui.

— Je me demande s'il sera au rendez-vous ce soir, dit Claude.

— De toute façon, Mick et moi, nous pourrons suffire à la tâche. De plus, ce sera une distraction pour nous que de tenter de découvrir le mystère de la ferme des Papillons. »

Ils firent tous une petite promenade avant le dîner. Dagobert sautait joyeusement autour d'eux, comme d'habitude, et s'étonnait fort de la gravité de ses amis.

A huit heures, ils dînèrent et écoutèrent encore la radio, dans l'espoir d'en apprendre davantage au sujet de l'affaire Thomas-Dufrêne. Mais l'information fut répétée dans les mêmes termes que précédemment.

François regarda le champ d'aviation avec les jumelles.

« Le calme revient là-bas, constata-t-il. Je vois encore des allées et venues, mais moins que ce matin. Quelle surprise ont dû éprouver les soldats et les officiers du champ d'aviation, quand ils ont entendu les deux appareils décoller la nuit dernière!

— Peut-être, que la tempête a couvert le bruit de leur départ, dit Claude.

— Penses-tu! Nous avons très bien distingué le ronronnement des moteurs », fit remarquer

Mick.

Après un moment, Claude se tourna vers

François :

« Ecoute, tu ferais mieux d'emmener Dagobert, lui dit-elle. Je n'aime pas du tout cette ferme des Papillons, ni cette vieille bonne qui ressemble tant à une sorcière, ni son fils que nous ne connaissons pas mais qui a mauvaise réputation, ni l'homme aux lunettes noires...

— Ne t'inquiète pas, répondit François. Nous serons de retour vers minuit. s>

Les fillettes ne voulurent pas aller se coucher; tous quatre s'assirent dans l'herbe et observèrent le coucher de soleil. Le temps était redevenu parfaitement clair. Un peu plus tard, ils firent une partie de cartes pour passer le temps. Quand le moment fut venu, les garçons se levèrent.

« Nous allons vous accompagner jusqu'à mi-chemin, décida Annie. L'air est si doux ce soir! »

Les cinq partirent ensemble. Au moment de se séparer, Claude dit à ses cousins : « Soyez prudents! Jamais nous ne pourrons dormir, sachant que vous courez des risques. Au moins, ne vous attardez pas trop!»



Les deux garçons poursuivirent seuls le chemin qui les séparait de la ferme des Papillons. Les étoiles brillaient au ciel.

« II faudra prendre des précautions pour n'être pas vus, murmura François. La nuit est claire! »

Quand ils arrivèrent près du grand chêne, Philippe n'était pas au rendez-vous.

« II ne viendra pas, dit Mick.

— Attendons-le un petit moment, proposa François. Il n'est qu'onze heures cinq. »

Deux minutes plus tard, ils entendirent un

léger bruit au loin, puis ils distinguèrent la silhouette de Philippe qui arrivait en hâte.

« Je suis un peu en retard, dit-il. Avez-vous entendu les informations de six heures?

— Oui. Nous sommes désolés pour toi, Philippe, assura François.

— Eh bien, vous avez tort. Gomme je n'ai jamais cru que mon cousin avait enlevé un avion de sa base pour le livrer à un pays étranger, je suis persuadé que Roland est toujours en vie. Ceux qui sont morts noyés sont les véritables traîtres et n'ont rien à voir avec lui ! s'écria Philippe avec force

— Oui, tu as raison *»,* dit François, soulagé de constater que son camarade prenait les choses de cette façon. Pourtant, au fond de lui-même, il doutait que Philippe fût dans le vrai.

c Comment pensez-vous procéder? demanda Philippe. Il y a des lumières aux fenêtres de la maison d'habitation. Personne n'a songé à fermer les volets ni à tirer les rideaux. Ainsi, il nous sera facile de voir les gens qui se trouvent à l'intérieur.

— Allons-y, décida François. Surtout, ne faites aucun bruit. Mettons-nous en file indienne. Je prendrai la tête. »

Ils s'avancèrent silencieusement vers la vieille maison. Quelle surprise leur réservait-elle?



# CHAPITRE XVI

## Le Club des Cinq passe à l'action

ILS ARRIVÈRENT près de la maison, en marchant sur la pointe des pieds.

« Quand vous regarderez par les fenêtres, tenez-vous à bonne distance, de façon que vous puissiez voir sans être vus, dit François. J'espère que nous ne serons pas surpris!

— De ce côté, il n'y a qu'une fenêtre éclairée, et c'est au rez-de-chaussée », constata Mick.

Ils s'en approchèrent avec mille précautions et[1] aperçurent une cuisine d'une propreté douteuse,

baignée d'une faible lumière. La vieille Jeanne, vêtue d'une robe de chambre toute déteinte, était là, affalée dans un fauteuil. Quoique les garçons ne pussent voir son visage, ils devisèrent sa tristesse à la façon dont elle baissait la tête. Elle passa dans ses cheveux gris une main tremblante, puis reprit une attitude immobile.

« Non, ce n'est pas une sorcière, la pauvre femme!» murmura Mick, dont le cœur se serrait à la vue de cette malheureuse, perdue dans ses sombres pensées.

« Pourquoi n'est-elle pas couchée à cette heure? s'étonna François. Peut-être attend-elle quelqu'un?

— Cela se pourrait. Alors, méfions-nous, dit Philippe en se retournant comme s'il s'attendait à voir surgir une ombre derrière lui.

— Allons voir la façade », proposa Mick. Toujours sur la pointe des pieds, ils firent le

tour de la maison et virent une fenêtre éclairée beaucoup plus brillamment que celle de la cuisine. Ils n'osaient pas trop s'approcher, de crainte d'être vus. Enfin, ils réussirent à voir deux hommes assis devant une table et penchés sur des papiers, qui paraissaient très absorbés.

« M. Grégoire ! souffla François. C'est bien lui ! L'autre est sans doute son associé, M. Rousseau. Il ne ressemble en aucune façon à l'homme aux lunettes noires. »

Tous examinèrent l'associé. C'était un homme

d'une quarantaine d'années, d'aspect robuste, avec une petite moustache et des cheveux châtain clair. Rien qui rappelât l'être chétif qui prétendait s'appeler M. Rousseau...

« Nous sommes en plein mystère, murmura Philippe.

— Que font-ils? demanda Mick à voix basse.

— L'un écrit dans un livre, l'autre sur des feuillets. Ils font sans doute leur comptabilité. En tout cas, ils ont l'air paisible de gens qui se livrent à leurs occupations ordinaires. Maintenant, je suis persuadé que M. Grégoire a dit la vérité quand il nous a assuré que son associé n'était pas sorti le soir tragique. »

Ils s'écartèrent pour aller parler plus tranquillement dans un coin sombre.

« Qui est l'homme aux lunettes noires? Pourquoi portait-il un filet à papillons? Pourquoi nous a-t-il menti? Pourquoi rôdait-il sur le Mont-Perdu, ce soir-là? se demandaient les deux frères.

— Oui, qui était-ce? » reprit Philippe un peu trop haut. II reçut aussitôt deux coups de coude dans les côtes, qui le ramenèrent à plus de prudence. « II s'est passé la nuit dernière des choses que tout le monde ignore. Ah! je voudrais bien rencontrer l'homme qui s'est fait passer pour M. Rousseau!

— Nous en aurons peut-être l'occasion, murmura François. Y a-t-il d'autres fenêtres éclairées?... Oui.

Au premier étage. Quelqu'un se trouve là-haut!

— Peut-être le fils de la vieille Jeanne, dit Mick.

— Comment pourrions-nous jeter un coup d'œil là-dedans?... J'ai une idée! Grimpons à l'arbre qui est en face de cette fenêtre, suggéra Philippe.

— Il y a un moyen encore plus facile, dit François en actionnant sa lampe de poche de façon à éclairer fugitivement une échelle appuyée contre le mur de la remise.

— En effet, ce sera très commode, dit Mick. Mais il faudra opérer dans le plus grand silence, car celui qui se trouve là-haut viendra tout de suite à la fenêtre s'il entend le plus léger grattement ! »

François réfléchit un instant et prit une décision : « La fenêtre n'est pas haute, et cette échelle est légère. A deux, nous pourrons la placer contre le mur sans attirer l'attention de personne. Mick, aide-moi! Philippe, fais le guet! »

Les deux frères transportèrent précautionneusement l'échelle et l'appuyèrent contre la maison, sans bruit...

« A présent, tenez bien l'échelle, vous autres, dit François. Je vais monter. Regardez autour de vous. Je ne tiens pas à être pincé dans cette situation aussi ridicule que périlleuse! »

Mick et Philippe maintinrent fermement

l'échelle tandis que François en gravissait les barreaux. Il arriva près de la fenêtre éclairée et, très prudemment, en approcha son visage.

Il vit une petite chambre fort pauvre et mal tenue, avec un lit de fer au milieu. Un homme, assis sur le lit, paraissait plongé dans la lecture d'un journal.

« Comme il est gros! » pensa François. Il se rappela le portrait tracé par Philippe et n'eut plus aucun doute : cet homme au cou de taureau était bien « le gros Marcel », le fils de la vieille Jeanne.

Tandis que le jeune garçon l'examinait, l'homme consulta sa montre et grommela quelque chose d'indistinct. Il se leva brusquement. François descendit l'échelle en un clin d*œil et fit signe aux autres de se taire.

« Je pense qu'il y a là-haut celui que Philippe appelle « le gros Marcel ». J'ai cru qu'il allait s'approcher de la fenêtre. Attendons encore quelques instants. Si tout est calme, Philippe montera à l'échelle pour s'assurer que je ne me trompe pas, et qu'il s'agit bien là du fils de la bonne de M. Grégoire. »

Quand Philippe eut rempli sa mission, il déclara :

« Oui, c'est lui. Comme il a changé! Mes parents disent qu'il a de mauvaises fréquentations et qu'il boit. Vraiment, il a l'air d'une brute, à présent !

— il a regardé l'heure comme s'il attendait quelqu'un, dit François. Qui sait si l'homme qui se promenait avec un filet à papillons la nuit dernière ne va pas venir ici? J'aimerais pouvoir l'examiner mieux.

— Cachons-nous dans les dépendances et attendons un moment, voulez-vous? » proposa Philippe quand ils eurent rangé l'échelle.

Ils pénétrèrent sans bruit dans un bâtiment délabré qui servait encore de remise. Il y régnait une mauvaise odeur; les garçons ne savaient où s'asseoir.

Enfin, François trouva dans un coin une pile de sacs assez poussiéreux, qu'il disposa à terre.



Chacun s'y installa pour faire le guet, dans l'obscurité.

« Qu'est-ce qui peut sentir si mauvais? demanda Mick, incommodé. Des pommes de terre pourries? C'est intenable!

— Ne fais pas le délicat, ou alors va te coucher », grogna François.

Ils restèrent tapis dans la remise pendant un certain temps, Mick allait s'endormir quand son frère lui donna un brusque coup de coude. On entendait des pas approcher. Les garçons retinrent leur respiration. Les pas se firent légers en arrivant devant la remise et en approchant de la maison d'habitation. Là, ils s'arrêtèrent. Un sifflement à peine perceptible parvint aux oreilles du trio.

François se leva et regarda par la porte de la remise, restée entrouverte. Il dit :

« Je vois deux hommes sous la fenêtre de Marcel; celui-ci les attendait probablement. Il va descendre pour leur parler. Pourvu qu'il n*ait pas l'idée de venir discuter avec eux dans cette remise! »

Cette pensée donna froid dans le dos aux jeunes garçons, car ils n'avaient plus aucune possibilité de retraite. La porte d'entrée de la maison venait de s'ouvrir, livrant passage au fils de Jeanne.

François vit nettement sa massive silhouette se découper dans la lumière que répandait le

plafonnier des éleveurs de papillons, plongés dans leurs comptes. Marcel et les deux nouveaux venus s'éloignèrent ensemble, sans bruit, et tournèrent au coin de la maison.

« Suivons-les et essayons d'entendre ce qu'ils disent, proposa François. Peut-être apprendrons-nous quelque chose d'intéressant!

— Quelle heure est-il? demanda Mick. J'espère qu'Annie et Claude ne vont pas s'inquiéter à notre sujet

— Il est plus de minuit, en effet, dit François en regardant les aiguilles lumineuses de sa montre bracelet. Nous n'y pouvons rien. Elles devineront que nous sommes sur une piste. »

Ils suivirent de loin les trois hommes, en prenant mille précautions pour éviter le moindre craquement.

Marcel et les visiteurs contournèrent les serres, et s'arrêtèrent sous un gros arbre. Là, ils commencèrent à discuter à voix basse. Les garçons, désappointés, ne pouvaient entendre qu'un murmure de voix.

Enfin, Marcel (ce fut Philippe qui reconnut sa voix) haussa le ton. Quelques-unes de ses paroles parvinrent à nos amis. Il semblait fort en colère et accusait les autres de se moquer de lui. Les inconnus essayaient de le calmer, en vain.

« Je yeux mon argent! cria-t-il soudain. Je vous ai aidés, je vous ai cachés ici tout le temps

nécessaire. J’ai couru des risques. Donnez-moi ce que vous m'avez promis! »

La réponse des visiteurs ne le satisfit sapa doute pas, car les enfants entendirent alors 'le bruit d'un coup de poing et la chute d'un corps sur le sol, puis un autre coup suivi d'une seconde chute.

Marcel eut un rire sardonique. Une fenêtre s'ouvrit, et *te* voix anxieuse de M. Grégoire résonna :

« Qui est là? Que se passe-t-il? »

Un bruit de vitre brisée lui répondit. Marcel venait de ramasser une grosse pierre et de la lancer sur la plus proche verrière.

« Je vais voir si je peux trouver celui qui vient de faire cela, cria Marcel. Tout à l'heure, je suis sorti parce j'ai entendu quelqu'un rôder par ici. »

Hypocritement, il feignait de chercher le responsable; avec sa lampe de poche, il éclairait tout autour de lui. Soudain, les trois garçons, blottis les uns contre les autres, lui apparurent... il poussa une exclamation de surprise et exploita aussitôt l'avantage d'une telle rencontre :

« Les voilà, les coupables ! hurla-t-il triomphant. Monsieur, venez vite m'aider à attraper ces trois enfants qui se cachent là! J’en tiens deux ! Empoignez le troisième! »



# CHAPITRE XVII

## Les événements se précipitent

EN MOINS DE TEMPS qu'il n'en faut pour le dire, les trois garçons se trouvèrent saisis, solidement maintenus et mis dans l'impossibilité de s'échapper. Le gros Marcel tenait fermement Mick et Philippe, tandis que François, en tentant de prendre le large, était tombé tout droit dans les bras de M. Grégoire.

« Qu'est-ce que ça signifie? s'écria celui-ci, fort en colère. Pourquoi êtes-vous venus casser les vitres de ma serre? Tous mes papillons vont s'échapper par l'ouverture!

— Laissez-moi! Ce n'est pas nous qui avons jeté une pierre, protesta Philippe.

— C'est lui! Je l'ai vu! affirma le fils de Jeanne.

— Menteur! lança Philippe. Lâchez-moi, Marcel. Je suis Philippe Thomas, de la ferme du Mont-Perdu. Si vous ne me laissez pas partir, vous aurez affaire à mon père!

— Tiens, c'est toi, Philippe? dit Marcel en ricanant. Toi dont le père ne veut plus de moi? Tu vas rester ici jusqu'à demain matin. Alors, je préviendrai la gendarmerie : tu casses les vitres de M. Grégoire, tu voles ses poules...

— Quoi? hurla Philippe qui s'étranglait de rage. C'est toi le voleur! »

Marcel traîna les deux garçons en direction de la remise.

« Amenez le troisième, monsieur Grégoire, dit-il. Nous les enfermerons ici et nous les laisserons réfléchir jusqu'à demain matin, dans le noir. »

Le véritable M. Rousseau s'était joint à M. Grégoire pour maintenir François, qui se débattait comme un beau diable. Mais que pouvait-il faire contre deux hommes, à moins d'essayer de s'en débarrasser en les frappant à coups de pied? Il ne voulut pas recourir à ce procédé, de crainte de les blesser. Après tout, il y avait, entre lui et lés éleveurs de papillons, un regrettable malentendu...

A ce moment — ô joie! — un lointain aboiement apporta à François un immense espoir.

« Dagobert! C'est bien lui! cria François aux autres garçons. Appelez-le ! Il saura bien contraindre cette grande brute à vous lâcher! — Dagobert! » lança Mick d'une voix forte. Le chien accourut vers lui et se mit à grogner si férocement après Marcel que celui-ci cessa de traîner ses deux prisonniers.

« Laissez-nous, on il vous mordra! » dit Mick. Dagobert grogna plus fort, puis il serra dans sa gueule l'une des chevilles de Marcel, juste assez pour lui faire sentir ses redoutables crocs. Aussitôt, Marcel lâcha les deux garçons qui faillirent en perdre l'équilibre, mais se sauvèrent bien vite. Alors Dagobert courut à François. Déjà, M. Grégoire et M. Rousseau, qui ne brillaient pas par la bravoure, avaient décampé en entendant de tels grognements. « Les chasseurs de papillons ne sont pas des chasseurs de fauves », pensaient-ils en se réfugiant dans leur

maison.

Dagobert força Marcel à faire de même. Quand la porte se fut refermée sur les trois hommes, les jeunes garçons poussèrent ensemble un grand soupir de soulagement. Ils se sentaient un peu étourdis de cette bagarre, où ils avaient été tiraillés en tous sens.

« Avant de nous éloigner, tâchons de voir quels sont les gens que Marcel a mis knock-out,

dit François. Quelle nuit agitée! Bravo, Dagobert! Tu es arrivé juste à temps!

— Je pense que les filles nous l'ont envoyé parce que nous tardions trop à rentrer, dit Mick. Il a retrouvé facilement nos traces. Je crois que c'est ici que Marcel a fait mordre la poussière à ses visiteurs... »

Ils ne virent personne. Les deux individus avaient dû se relever et prendre la fuite.

« Nous n'avons plus qu'à retourner chez nous, maintenant, grogna Philippe. Notre expédition n'a pas servi à grand-chose!

— Non, convint François. Pourtant, nous avons la preuve que Marcel a été mêlé à une vilaine histoire, ainsi que les deux hommes qui sont venus lui parler.

— Il les a aidés d'une façon ou d'une autre, il les a cachés ici et il n'a pas été payé de ses services, acheva Mick. Mais comment les a-t-il aidés et pourquoi?

— Je n'en ai aucune idée, dit François. Allons nous coucher. Demain matin, nous en reparlerons à tête reposée. A bientôt, Philippe! »

Celui-ci retourna chez lui, songeur. Que dirait son cousin Roland, quand il lui raconterait son aventure... Mais pourrait-il jamais lui en parler? Les gens affirmaient que Roland avait déserté j, en avion et qu'il se trouvait maintenant au fond de la mer...

« Mais moi, je n'en crois pas un mot! » dit

tout haut le jeune garçon, comme pour se fortifier dans son opinion.

Les fillettes attendaient Mick et François avec impatience. Quand enfin elles les entendirent approcher avec Dagobert, elles se précipitèrent

à leur rencontre.

« Que vous est-il arrivé? demanda Claude. Pourquoi revenez-vous si tard? Nous étions terriblement inquiètes. Dagobert vous a bien trouvés, naturellement?

— On peut dire qu'il est tombé à pic! Nous avions vraiment besoin de lui, déclara François en souriant. Vous avez bien fait de nous l'envoyer.

— Il voulait vous rejoindre, de toute façon. Il s'agitait et poussait des gémissements comme s'il vous savait en danger. Alors, nous l'avons laissé partir.

— En effet, nous étions dans une situation difficile, avoua Mick en s'étendant sur son sac de couchage. Ecoutez notre histoire! »

Après avoir entendu le récit des garçons, Claude et Annie exprimèrent leur étonnement.

« Quelle étrange affaire, dirent-elles. Comment découvrir ce que le fils de la vieille Jeanne a manigancé avec ses complices?

— Personne ne le fera parler, dit François. Mais peut-être pourrions-nous tirer quelques renseignements de sa mère... Il faudrait aller à la ferme demain matin et profiter d'une absence de Marcel pour causer avec cette pauvre femme.

— Voilà une bonne idée! s'écria Claude. Elle doit savoir pas mal de choses puisque son fils a caché des étrangers dans la maison. Ces gens-là ne sont pas restés sans manger. Elle a dû leur faire la cuisine. Oui, si Jeanne consent à parler, elle pourra nous mettre sur la voie!

— Maintenant, mesdemoiselles, je voudrais bien dormir, dit François.

— C'est bon, dit Claude, nous partons. Viens, Annie, nous allons nous coucher. Nous avons sommeil aussi. Je me demande si Philippe est rentré chez lui sans encombre et s'il dort déjà' »

A ce moment-là, Philippe, dans son lit, ne pouvait fermer l'œil. Il pensait à son cousin Roland. Celui-ci disparu, lui seul, Philippe, se refusait farouchement à croire à sa trahison, à sa mort. Ah ! si seulement il pouvait faire quelque chose... le disculper.... Mais il ne pouvait rien...

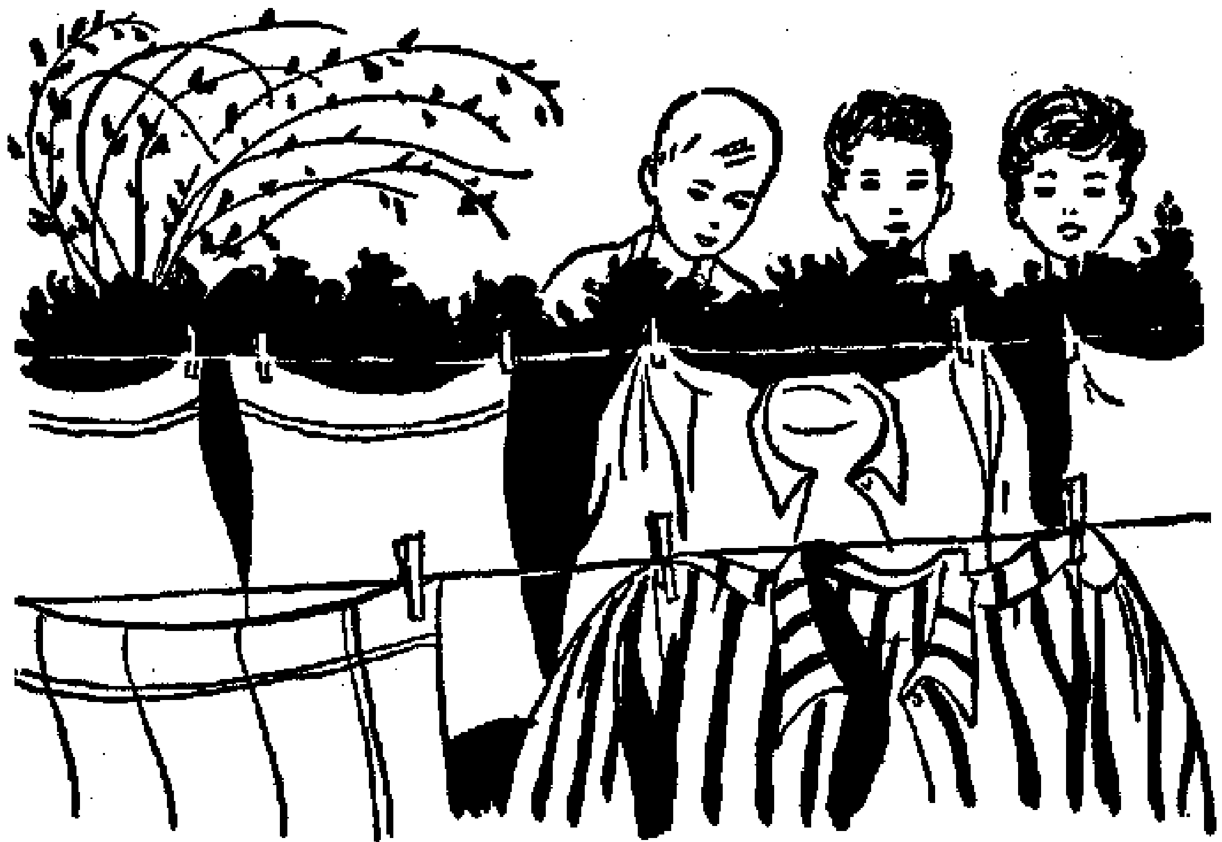
Le lendemain, les membres du Club des Cinq se réveillèrent fort tard, même Dagobert. Il ne restait plus grand-chose dans le garde-manger.

« N'oublions pas de descendre à la ferme pour nous ravitailler, si Philippe ne nous apporte pas ce qu'il nous faut ce matin », dit Annie.

Ils déjeunèrent de tartines de fromage et burent là-dessus de grands verres d'eau.

Quand ils eurent terminé, François annonça :

« Nous allons tout de suite nous rendre chez M. Grégoire. Toi, Mick, tu essaieras de faire parler Jeanne.



Elle s'est montrée si touchée lorsque tu lui as donné l'argent du papillon! Après cela, elle t'écoutera plus facilement que n'importe qui, — D'accord, répondit Mick. Etes-vous prêts? » Tout le monde se mit en route, Dagobert suivait sagement. Dès que la ferme des Papillons fut en vue, ils ralentirent le pas, peu soucieux de se jeter dans les bras du gros Marcel. Mais ils ne virent de loin que la pauvre femme, en train d'étendre sa lessive. Ses mains tremblaient si fort que, par deux fois, des chemises lui échappèrent des mains et tombèrent à terre.

« Tu devrais aller à son secours, Annie, dit François. Cela nous ferait une entrée en matière. »

Annie s'approcha de la petite vieille. « Permettez-moi de vous aider », lui dit-elle de sa voix la plus douce.

En même temps, elle remarqua que la pauvre femme avait un visage décomposé, plus égaré que jamais.

« Qu'avez-vous? demanda Annie. Etes-vous souffrante? »

Jeanne marmonna une réponse incompréhensible. Elle semblait fort étonnée de cette aide inattendue, mais ne protesta pas. Elle laissa Annie étendre adroitement le linge à sa place.

En terminant, Annie demanda ;



« Est-ce que M. Grégoire et M. Rousseau sont ici?

— ... chasse aux papillons... », murmura Jeanne.

Annie risqua encore : « Et votre fils? Est-il à la maison? »

A ces mots, Jeanne éclata en sanglots. Elle se couvrit le visage de son tablier et se dirigea d'un pas incertain vers sa cuisine.

Annie resta interdite. Mick se précipita et aida Jeanne à rentrer dans sa cuisine; il la fit asseoir dans son fauteuil. Elle laissa retomber son tablier et le regarda longuement.

« Ah ! soupir a-1-elle. Je vous reconnais. Vous êtes un gentil garçon. Vous m'avez donné quelque chose l'autre jour. Personne n'est plus gentil pour moi, maintenant... Mon fils est méchant..., si méchant,.. Il me prend tous mes sous... Et puis... il a... »

Elle n'acheva pas. Mick remarqua qu'elle tremblait de tous ses membres.

« Où est-il? » demanda très doucement le jeune garçon.

Elle se remit à pleurer.

« Les» gendarmes sont venus le chercher ce matin », bredouilla-t-elle entre deux sanglots.

Mick consulta du regard les autres, qui s'approchaient sans bruit. Avait-il bien entendu? François lui fit signe de continuer son petit interrogatoire.

« Vous dites que les gendarmes l'ont emmené? dit Mick. Et pourquoi?

— Il paraît qu'il a volé les canards du voisin. Ce sont ces méchants hommes qui ont changé mon fils... Avant, il n'était pas comme ça..., murmura Jeanne.

— Quels méchants hommes? demanda Mick en pressant doucement la vieille main ridée qui reposait sur le bras du fauteuil. Dites-nous ce que vous savez. Nous voulons vous aider.

— Vous voulez aider une pauvre vieille comme moi? Vous êtes un brave garçon. Ce sont ces hommes-là qui ont changé mon fils, je vous dis..., répéta-t-elle en hochant la tête.

— Où sont-ils maintenant? Votre fils les a cachés ici, n'est-ce pas?

— Oui. Ils étaient quatre et ils avaient promis de l'argent à mon fils pour qu'il les cache dans cette maison. Quand ils se réunissaient dans la chambre, là-haut, ils parlaient de leur secret. J'ai écouté et j'ai entendu...

— Quel est ce secret? » demanda Mick, dont le cœur battait plus vite. Peut-être allait-il tout apprendre...

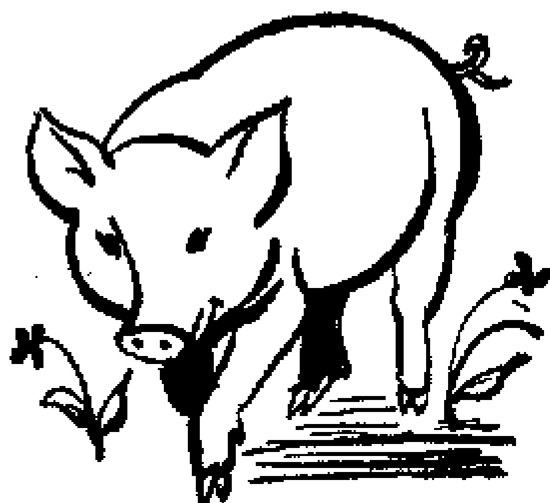
« Ils) observaient quelque chose, dit Jeanne dans un souffle. Quelque chose au pied du Mont-Perdu. Tantôt le jour, tantôt la nuit, ils regardaient toujours avec des jumelles.., Ils restaient tous dans la seule chambre disponible là-haut. Je leur portais à manger, parce que mon fils m'y obligeait, mais je n'aimais pas ces hommes-là. Ce sont de méchants hommes, qui ont changé mon fils... »

De nouveau, elle fondit en larmes. Les enfants se regardèrent, embarrassés.

« Ne la fatiguons pas davantage, vous voyez bien qu'elle est malade de chagrin », dit Annie.

Des pas résonnèrent dans le couloir, puis M. Grégoire pénétra dans la cuisine. Il fut très étonné d'y trouver tant de monde.

« Quoi? Vous êtes encore là? s'écria-t-il en voyant Mick et François. Prenez garde! J'ai déposé une plainte contre vous à la gendarmerie. Vous serez punis pour être venus casser mes vitres, la nuit. Comment osez-vous revenir ici, après ce que vous avez fait? »





## CHAPITRE XVIII

## Où chercher ?

« Nous partons , monsieur Grégoire, répondit *-* François froidement. Je vous assure que nous serons très heureux de voir les gendarmes, si vraiment ils nous cherchent. Nous avons à leur parler. Il s'est passé chez vous des choses fort surprenantes, que vous n'avez même pas remarquées, naturellement. Vous ne pensez qu'à vos papillons!

— Est-ce que cela te regarde? Petit prétentieux ! Impoli ! cria M. Grégoire.

— Il se pourrait que les gendarmes vous

posent des questions au sujet des quatre hommes qui se sont cachés chez vous ces temps derniers ! continua François, imperturbable.

— Que dis-tu? Des hommes? Chez moi? Qui donc? bredouilla M. Grégoire, stupéfait.

— C'est encore un mystère, répondit François. Mais nous le saurons, monsieur Grégoire, nous le saurons! »

Le Club des Cinq se retira dignement, laissant l'éleveur de papillons abasourdi et très inquiet.

« Cet homme n'est qu'un égoïste, il n'a pas de cœur, dit François, II fait travailler cette pauvre vieille et ne s'y intéresse aucunement, sinon il aurait remarqué à quel point elle est malheureuse!

— Qu'est-ce qu'elle a voulu dire? s'étonna Annie. Quatre hommes dans une chambre, en train de surveiller un point précis au pied du Mont-Perdu... Pourquoi?

— C'est sans doute l'un d'eux que tu as vu la fameuse nuit, François. H essayait de faire croire qu'il était M. Rousseau pour justifier sa présence, dit Claude.

— Oui, tu as raison. Bien sûr, ils pouvaient épier l'aérodrome... C'est bien cela! s'écria Mick. Ils l'observaient nuit et jour — deux le jour et deux la nuit, sans doute — et payaient Marcel pour les héberger dans cette ferme dont la situation favorisait leur plan. Ce sont eux sûrement qui,..

— Ne t'emballe pas, dit François. Je crois comme toi que ces quatre hommes sont mêlés à l'affaire des avions. Mais la disparition de Roland Thomas et de son ami reste mystérieuse. Etaient-ils tous complices? Enfin, nous sommes sur une piste. Allons voir Philippe et ses parents. Nous leur raconterons tout ce que nous savons. Peut-être verront-ils plus clair que nous-mêmes?

— C'est cela, allons-y tout de suite, dit Annie. Nous avons besoin d'aide, maintenant. »

Ils prirent le chemin de la ferme du Mont-Perdu. Quand ils furent arrivés dans la cour, ils appelèrent :

« Philippe! Où es-tu? Nous t'apportons des nouvelles! »

Le jeune Thomas apparut à la porte de la remise, pâle et défait, car il n'avait guère dormi.

« Bonjour! lança-t-il, heureux de voir ses amie. Quoi de neuf? J'espère qu'il s'agit de Roland. Je ne peux pas m'empêcher de penser constamment à lui!

— Où est ton père? 'demanda François. J'aimerais mieux qu'il entende ce que j'ai à te dire. Peut-être trouvera-t-il une solution. Pour notre part, nous sommes très embarrassés...

— Papa! Papa! » cria Philippe en mettant ses mains en porte-voix autour de sa bouche.

Le père arriva aussitôt du pré voisin, où paissaient des vaches noir et blanc.

« Que veux-tu, Philippe? demanda-t-il. J'espère

que tu ne me déranges pas pour rien. Je suis occupé!

— Papa, mes amis ont quelque chose d'important à te dire. Ce ne sera pas long, promit Philippe.

— Vraiment? Qu'y a-t-il, mes enfants? J'espère que vous n'avez pas d'ennuis sérieux, dit M. Thomas en souriant.

— Non, monsieur, dit François. Je serai aussi bref que possible- »

François raconta l'histoire de la ferme des Papillons, du prétendu M. Rousseau, de la vieille Jeanne et de son fils Marcel.



Le fermier hocha la tête. « Oui, dit-il, Marcel Caron a terriblement changé depuis un an. Il s'est mis à fréquenter je ne sais quelles canailles... J'estime comme vous que les individus louches qu'il a cachés dans la maison de Grégoire sont probablement mêlés à l'affaire de l'autre nuit. »

Philippe parut très heureux d'entendre son père parler de la sorte.

« Papa, s'écria-t-il, ce sont eux qui ont enlevé les avions! Ils étaient quatre; assez pour capturer Roland et son ami Jean, et les enfermer quelque part... Deux d'entre eux ont pu s'emparer des avions... »

Le père semblait perplexe. « Tu as peut-être raison, mon garçon, dit-il. Il faut mettre les gendarmes au courant sans tarder. Ils sauront bien faire parler Marcel. Si Roland et Jean Dufrêne sont prisonniers quelque part, il est urgent de les rechercher pour les libérer! »

Philippe dansait de joie autour de son père.

« Je n'ai jamais douté de mon cousin Roland! • s'exclama-t-il. Je savais qu'il ne pouvait pas être un traître! Papa, vite, avertissons la gendarmerie ! »

M. Thomas se hâta d'aller téléphoner. Le brigadier l'écouta, surpris, mais parfaitement conscient de l'importance de l'information.

« Je vais faire interroger immédiatement Marcel Caron; puisqu'il est en prison pour vol, nous

l'avons sous la main. Je vous rappellerai dans une demi-heure, monsieur Thomas. »

Le temps parut long aux enfants, impatients d'en apprendre davantage... Trois quarts d'heure s'écoulèrent avant que retentît la sonnerie du téléphone. Alors, tout le monde sursauta. M, Thomas s'empressa de décrocher l'appareil. Les enfants étudiaient sa physionomie, tandis qu'il écoutait les explications du brigadier. Ils virent les sourcils du fermier se froncer, et leur cœur s'arrêta de battre.

« C'est alarmant, en effet, disait M. Thomas. Merci. Au revoir, brigadier! »

II raccrocha le récepteur et se tourna vers les enfants.

« Papa! Est-ce que Roland se trouvait dans l'un des avions? demanda Philippe, angoissé.

— Non », répondit nettement le père. Philippe poussa un cri de triomphe et fit un

bond en l'air.

« C'est la seule chose qui compte! lança-t-il.

— Attends une minute avant de te réjouir, mon garçon, dit le père. Marcel Caron a avoué que les hommes qu'il a introduits et hébergés chez M. Grégoire avaient pour mission de s'emparer des avions dont il s'agit. Cette équipe se composait de deux pilotes étrangers et de deux spécialistes des coups de force, désignés pour s'emparer de Roland et de Jean Dufrêne» la nuit de la tempête. Ces brutes ont réussi à surprendre

les aviateurs et à les entraîner hors de l'aérodrome. Puis les deux pilotes étrangers sont montés dans les avions et ont décollé. Quand l'alarme a été donnée, il était trop tard...

— Donc, ce sont les pilotes étrangers qui ont été noyés lorsque les avions sont tombés dans la mer, n'est-ce pas? demanda Mick.

— Oui. Seulement, les bandits qui se sont emparés de Roland et de son ami n*ont pas dit à Marcel où ils avaient caché les aviateurs. Marcel n'a pu apprendre cet important secret; de plus, il n'a pas été payé de ses services, parce que le plan des espions a échoué et que les prototypes ont été détruits.

— Il y a gros à parier que les deux espions se sont enfuis maintenant, en abandonnant Roland et Jean Dufrêne dans un lieu où on ne les retrouvera jamais ! murmura Philippe, subitement abattu par cette triste perspective.

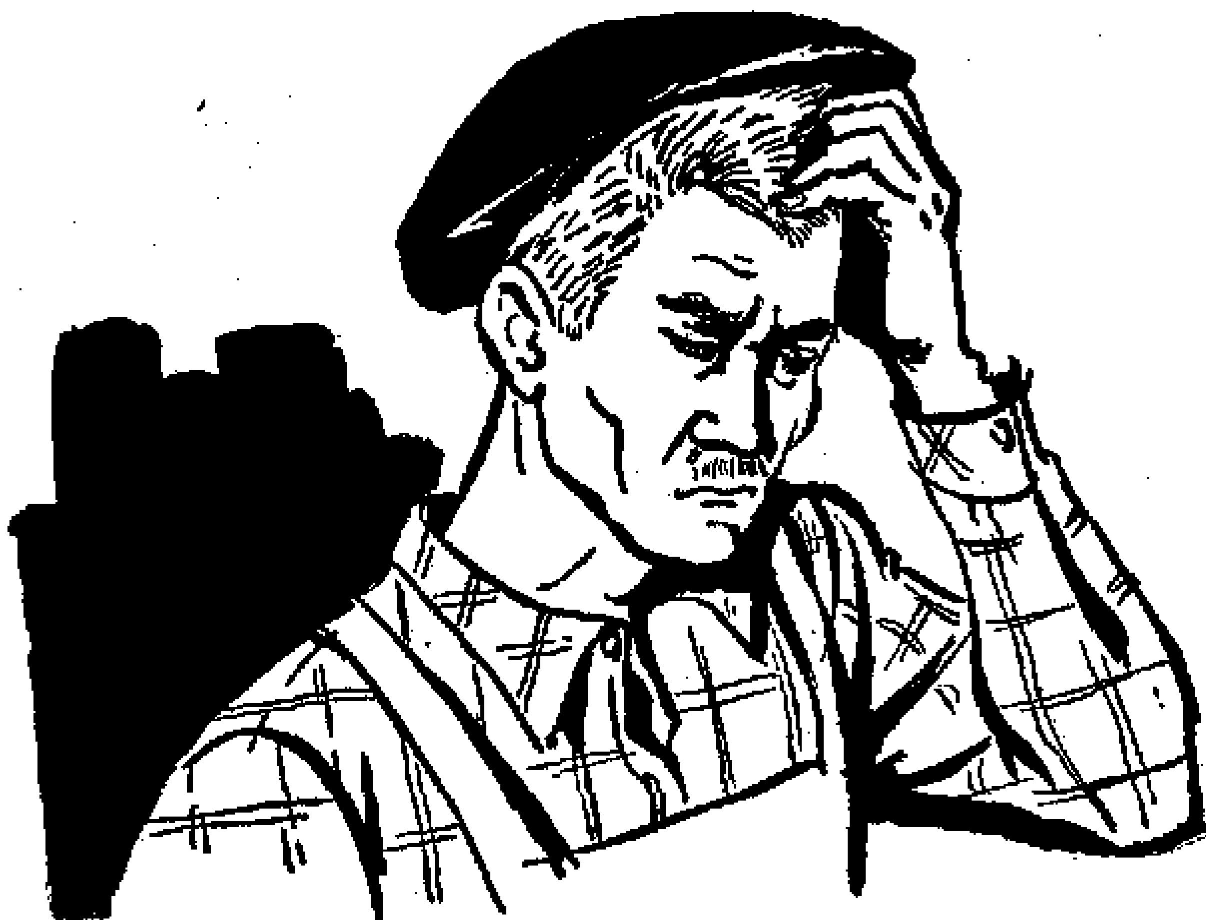
— Il faut essayer de les retrouver rapidement, car ils risquent de mourir de faim, surtout si les espions les ont abandonnés pieds et poings liés.

— C'est abominable ! s'écria Philippe. Oh! Papa! Cherchons-les sans attendre!

— Bien sûr. Je suis de ton avis, et les gendarmes pensent de même. Malheureusement, personne ne sait où chercher. »

Un lourd silence tomba.

« Où chercher? Où chercher? » se répétait désespérément chacun des enfants.



## CHAPITRE XIX

## Une matinée bien remplie

Où POUVAIENT se trouver Roland Thomas et Jean Dufrêne? Etaient-ils prisonniers? En proie aux tourments de la faim? Quel devait être, par surcroît, leur état d'esprit, à la pensée que les prototypes à eux confiés venaient de passer à l'étranger, afin d'y être démontés, étudiés et copiés?

« Ils sont sûrement furieux de leur aventure, dit Mick. Je pense que les espions avaient un complice dans l'aérodrome.

— C'est fort possible, dit M. Thomas. Un coup comme celui-là se prépare longtemps d'avance.

— Je n'arrive pas à comprendre comment M. Grégoire et M, Rousseau n'ont jamais rien soupçonné. Ils ont eu quatre étrangers sous leur toit, et ils n'ont rien remarqué ni entendu ! reprit Mick.

— Ils n'ont en tête que leurs précieux papillons. Ce sont des maniaques, dit Philippe. Mais leur indifférence au reste du monde peut leur coûter cher! »

François se tourna vers M- Thomas, plongé dans de profondes réflexions.

« Que pouvons-nous faire, monsieur? lui demanda-t-il. Voyez-vous un moyen de nous rendre utiles en cette circonstance?

— Non, pas pour le moment, dît M. Thomas. La gendarmerie a entrepris des recherches dans toute la région. Elle a des moyens que nous n'avons pas. Peut-être est-elle déjà sur la bonne piste : deux ou trois personnes se sont plaintes d'une grosse voiture — dont elles ont relevé le numéro — qui roulait à folle allure hier, de très bon matin. Le brigadier pense que cette automobile a pu être utilisée pour transporter Roland et son camarade dans un lieu éloigné et désert, une carrière abandonnée, par exemple... »

Un silence consterné suivit cette déclaration. Le Club des Cinq ne pouvait absolument rien

faire en l'occurrence. Il lui était impossible de fouiller tout le pays pour essayer de retrouver Roland et son ami. Seule, la gendarmerie avait quelques chances de réussir dans une pareille entreprise.

« Je vais travailler, dit M. Thomas. Où est ta mère, Philippe? Il faut la mettre au courant de tous ces événements.

- Elle est partie au marché de la ville, dit Philippe. Le car ne la ramènera que vers midi.

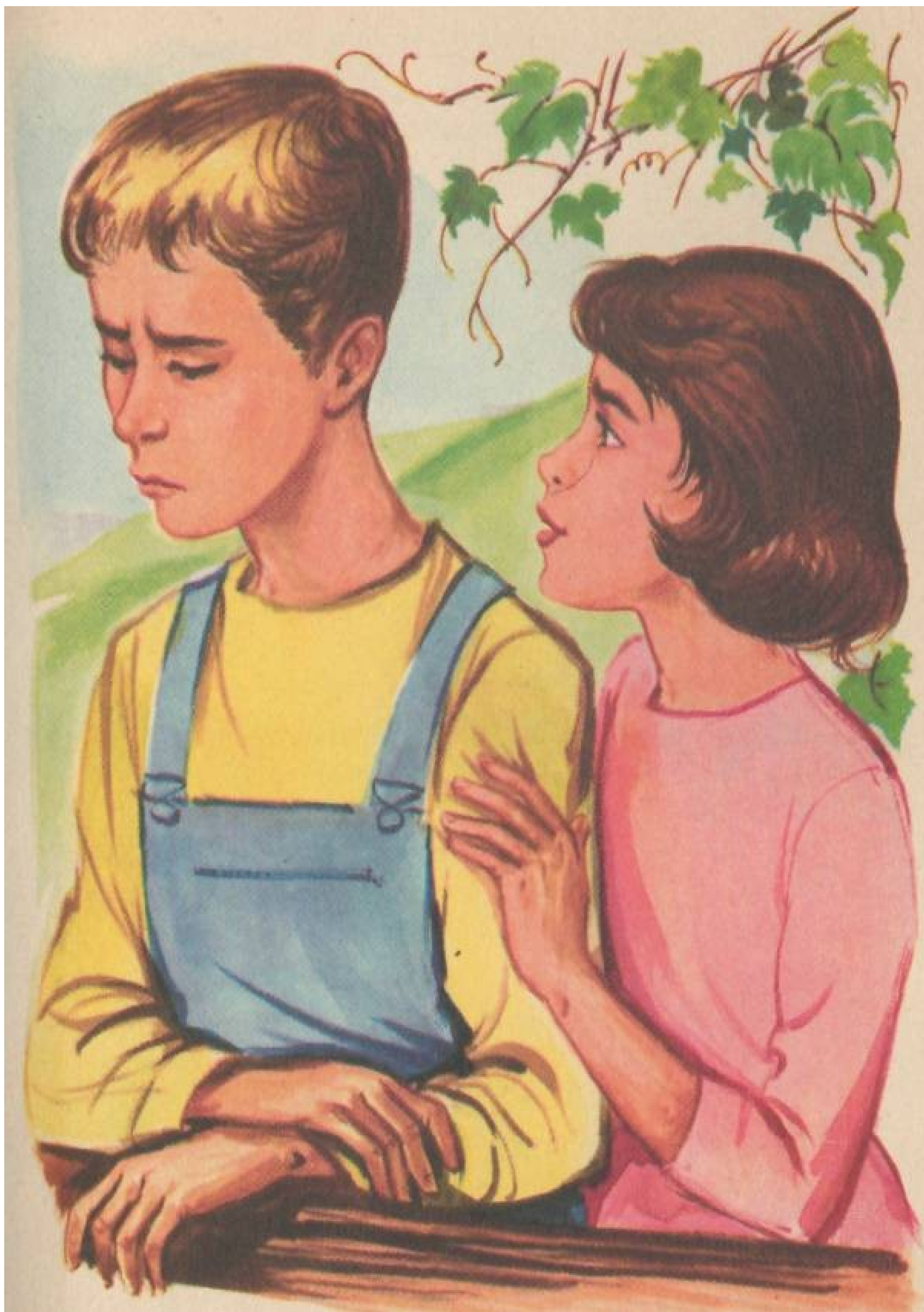
- Où est Jeannot? Parti avec sa mère, sans doute? dit M. Thomas en gagnant la porte. Où est Dudule? Le petit ne Fa tout de même pas emmené avec lui?

- Je crois bien que si, puisqu'on ne voit ni l'un ni l'autre », dit Philippe. Il regarda ses camarades et parut se souvenir tout à coup de quelque chose. « Dites-moi, ne seriez-vous pas à court de ravitaillement, par hasard? Voulez-vous que j'aille vous chercher ce qu'il vous faut?

- Oui, si cela ne te dérange pas trop », dit François, confus. Il pensait aux malheureux aviateurs, probablement privés de nourriture et d'eau...

« Annie, viens avec moi, tu me diras ce que tu veux emporter », proposa gentiment Philippe.

Annie profita de l'occasion pour essayer de réconforter le pauvre garçon. Elle lui rappela que la gendarmerie recherchait activement les deux jeunes gens.



**Annie profita de l'occasion pour essayer de réconforter le pauvre garçon.**

« Veux-tu que nous restions ici ce matin pour t'aider, Philippe ? » demanda François quand les deux enfants revinrent avec des provisions. « Nous savons que tu as beaucoup de travail. En nous y mettant tous ensemble, nous avancerons vite, et cela nous distraira de nos soucis.

- Avec plaisir, dit Philippe sans hésitation. Je dois nettoyer le poulailler. Si tu veux m'aider avec Mick, ce sera bientôt fait.

- D'accord. Nous travaillerons avec toi toute la matinée, puis nous irons déjeuner à notre camp, là-haut. Si tu es libre, tu monteras nous rejoindre cet après-midi.

- Je n'y manquerai pas, dit Philippe. Venez donc par ici. Je vais chercher les brosses et tout le matériel nécessaire.

- Attendez! Ne pouvons-nous pas vous aider aussi? demanda Claude. Je sais nettoyer un poulailler aussi bien que n'importe qui!

Oh! non, Claude., C'est un sale travail; un travail pour des garçons, pas pour des filles », dit Philippe.

Il s'éloigna avec François et Mick. Claude les regarda partir d'un air furibond.

« Ça y est, tu as encore vexé Claude », remarqua Mick en souriant.

Philippe ouvrit des yeux surpris. « Vraiment? dit-il. J'avais oublié qu'elle n'aime pas agir comme une fille. Attendez une seconde! »

II s'en retourna vers la maison en courant et appela par la fenêtre du salon :

« Hé! Claude! Ma mère n'a jamais le temps de soigner ses fleurs comme elle le voudrait. Si tu veux lui faire une bonne surprise, arrache donc les mauvaises herbes qui poussent au pied de ses rosiers, et ratisse avec Annie ! »

Cette besogne n'enchantait pas Claude.

« Mme Thomas est si gentille pour nous que je serai heureuse de lui rendre ce petit service, s'empressa de dire Annie.

- Moi aussi *»,* ajouta Claude, honteuse de son hésitation.

Tandis qu'elles travaillaient toutes deux avec ardeur, Annie dit en soupirant :

« Je regrette que Jeannot soit absent. Il est si mignon et si drôle.

— C'est vrai, dit Claude. Souvent, les petits m'ennuient, mais celui-là est très gentil. Il pose des questions inattendues et nous fait bien rire avec son fidèle petit cochon, qui se comporte presque comme un chien. »

Les cinq enfants ne ménagèrent pas leur peine. Vers onze heures et demie, le poulailler, assez vaste, était parfaitement nettoyé et séchait au soleil. De leur côté, les fillettes avaient presque terminé leur tâche. Les rosiers se trouvaient débarrassés de toutes les mauvaises herbes qui les entouraient. Chacun se sentait fier du labeur accompli.

Ils entendirent un car qui s'arrêtait, à quelque distance de la ferme.

« Mme Thomas va arriver, dit Claude. Dépêchons-nous de ramasser les herbes arrachées qui traînent encore par là. Nous n'avons plus que quelques minutes.

- Jeannot viendra voir ce que nous avons fait, dit Annie. Sais-tu que j'en suis à mon neuvième seau de mauvaises herbes?

- Tu as encore mieux travaillé que moi », reconnut Claude.

Les trois garçons passèrent auprès d'elles, portant leurs brosses et tout leur matériel. Dagobert les suivait, le pelage quelque peu sali.

« Coucou! dit Mick. Ma parole, vous vous êtes distinguées ! Les rosiers sont admirablement mis en valeur par ce nettoyage!

- Oui. Maintenant, nous allons partir, car il est l'heure de songer au déjeuner, et d'ici à ce que nous soyons arrivés en haut de la colline, nous serons tous affamés comme des loups, dit Annie.

- Prenez les devants, dit François. Mick et moi, nous aidons Philippe à ranger ses affaires et nous vous suivons avec les provisions.

— Bon. J'emporte la salade et les légumes pour nous avancer, dit Annie. **Dagobert,** viens avec nous! »

Avant de partir, les fillettes cherchèrent à voir

Mme Thomas, mais celle-ci avait disparu dans les profondeurs de la laiterie.

— Tant pis, elle doit être occupée, dit Claude. Partons, »

Elles quittèrent la ferme, suivies de Dagobert. La faim les tenaillait déjà, car le jardinage est un exercice fatigant. Bientôt, elles furent hors de vue.

Les garçons allèrent se laver les mains à la pompe. Philippe courut voir sa mère, qui venait de regagner la cuisine; il voulait la mettre au courant de ce qu'il savait au sujet de son cousin. Mais M. Thomas l'avait devancé.

« Pauvre Roland, disait-elle quand Philippe entra,.

— Tiens, Jeannot n'est pas là? demanda Philippe. Tu ne l'as pas oublié dans l'autocar, maman?

— Que dis-tu? s'écria Mme Thomas, surprise et tout de suite inquiète. N'est-il pas avec vous? Je l'ai laissé à la ferme ce matin, car j'avais trop de courses à faire. Il n'aurait pu me suivre.

— Mais..., nous ne l'avons pas vu de la matinée..,, bredouilla Philippe.

— Est-ce possible? Je pensais que tu veillerais sur lui, comme tu le fais d'habitude, dit la mère d'un ton de reproche,

— Tout le monde a cru que tu Pavais emmené avec toi, gémit Philippe. Où s'est-il encore sauvé? »

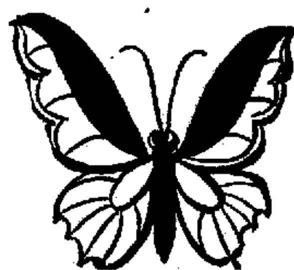
A ce moment-là, François et Mick entrèrent dans la cuisine et saluèrent Mme Thomas. On les mit au courant de la disparition de Jeannot.

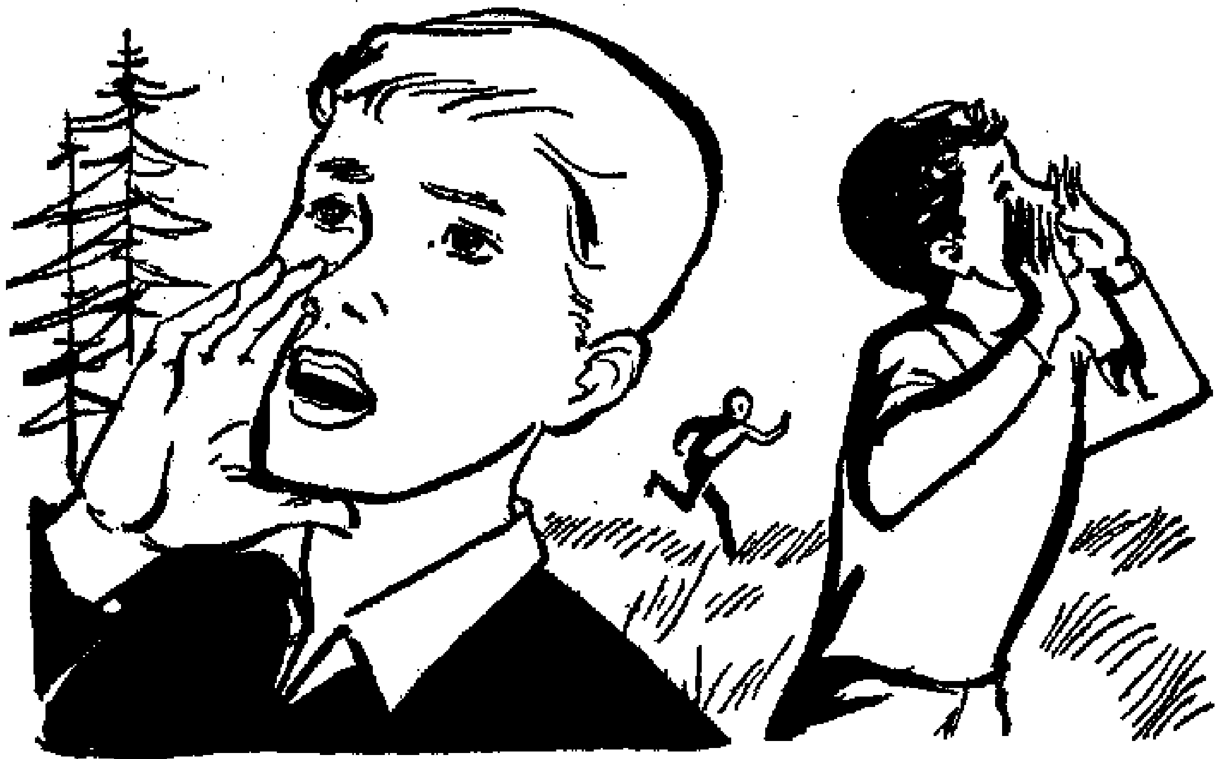
« Peut-être est-il parti en haut de la colline, pour voir comment nous nous sommes installés-pour camper. Il en avait tellement envie! hasarda Mick.

— Philippe, cours vite jusqu'à l'étang, dit Mme Thomas toute pâle. Regarde aussi dans la remise. Il aime s'amuser avec les machines agricoles, et c'est fort dangereux. Oh! Jeannot, mon petit Jeannot! Où es-tu? »

Elle se tourna vers François et Mick :

« En effet, il m'a dit qu'il voulait aller vous voir. Montez vite là-haut! Appelez-le tout le long du chemin. II a pu se perdre en route. C'est fort loin pour un petit bonhomme comme lui ! Après tout, peut-être que son cochon s'est sauvé, comme il le prétend si souvent, et qu'il l'a suivi. Pourvu qu'on le retrouve rapidement! »





## CHAPITRE XX

## Un curieux message

PHILIPPE courut jusqu'à l'étang, qui était assez profond en son milieu. Il pensait avec inquiétude que son petit frère ne savait pas nager. Mick et François prirent le chemin qui escaladait le Mont-Perdu, en criant à pleine voix :

« Jeannot! Jeannot! Où es-tu? »

L'écho répétait leur appel à travers la colline.

« Ce marmot a l'esprit par trop aventureux! Son cochon lui fournit de bons prétextes pour partir en exploration, dit Mick. J'espère que

nous le trouverons là-haut. Aura-t-il découvert l'endroit où nous campons? La route est longue et difficile pour ses petites jambes!

— Quelle journée! soupira François. Nul ne sait où sont Roland et son ami, et Jeannot disparaît par-dessus le marché ! Quelles drôles de vacances de la Pentecôte nous avons cette année! Pourquoi sommes-nous toujours mêlés à quelque étrange aventure? »

Mick regarda son frère d'un air moqueur.

« Allons, François, tu n'es pas sincère, lui dit-il. S'il ne nous arrivait plus rien, tu t'ennuierais. Viens donc! Appelons de nouveau ! »

Ils parvinrent à leur camp sans avoir/trouvé trace de Jeannot ou de son porcelet. Annie et Claude étaient seules, avec Dagobert. En apprenant la disparition du petit garçon, Annie pâlit.

« II faut le chercher partout! dit-elle.

— C'est bien mon avis, mais si nous faisions rapidement quelques sandwiches? proposa Mick qui mourait de faim. Nous les mangerions en continuant nos recherches. »

Tous furent d'accord sur ce point.

« Gomment comptes-tu procéder, François? demanda Claude en coupant de larges tranches de pain. Il me semble qu'il faut nous séparer pour fouiller toute la colline...

— Oui, dit François. Annie et toi, vous parcourrez le haut du Mont-Perdu, pendant que Mick et moi, nous descendrons dans des directions différentes.

L'un de nous ira jusqu'à la ferme des Papillons, pour le cas où Jeannot se serait aventuré jusque-là. *

Bientôt, la colline entière retentit d'appels répétés :

« Jeannot ! Jeannot! »

Dagobert savait qu'il fallait retrouver le petit garçon perdu et il cherchait sa trace, mais en vain.

François alla jusqu'à la ferme des Papillons et *n'y* vit personne, pas même la vieille Jeanne. Quant aux deux éleveurs, ce fut Annie qui les rencontra; ils étaient très occupés à chasser les papillons. Elle les appela et leur demanda :

« Avez-vous vu un petit garçon d'environ cinq ans et un petit cochon?

— Non, répondirent-ils. Nous n'avons vu ni enfant ni bête. »

Deux heures s'écoulèrent avant que Jeannot fût retrouvé. Le Club des Cinq venait de se regrouper,, désolé de son échec, quand soudain Dagobert s'arrêta net et se mit à aboyer, d'une voix qui disait clairement : « J'ai entendu quelque chose d'intéressant! »

« Va chercher, Dagobert, va chercher! » ordonna Claude aussitôt.

Dagobert s'élança; de temps en temps il ralentissait, semblant écouter attentivement le bruit qui le guidait. Les enfants, derrière lui, tendaient aussi l'oreille, mais nul son ne leur parvenait. Le chien prit résolument le chemin des grottes d'Enfer.

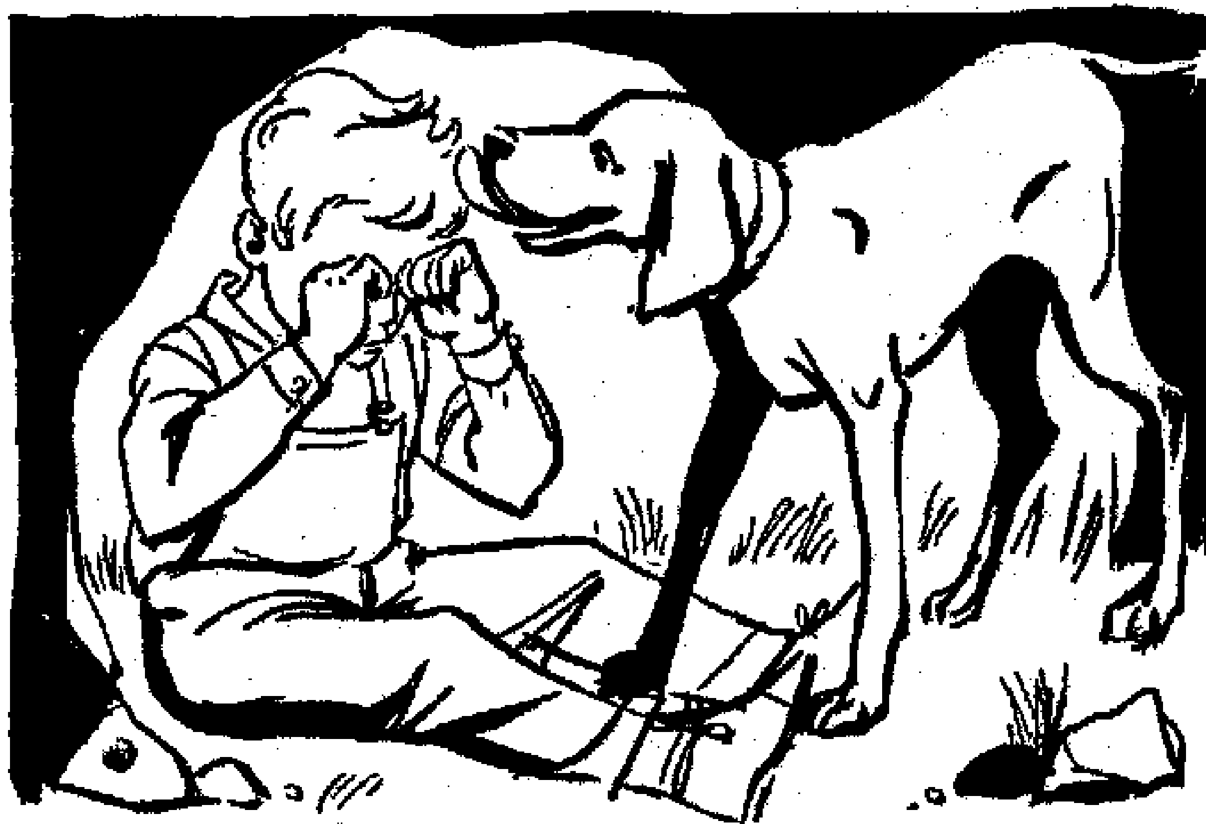
« Par exemple! s'écria François. Est-ce que Jeannot serait allé par là? C'est loin de la ferme de ses parents, et très dangereux pour lui! Hâtons-nous! »

Un peu plus tard, de faibles gémissements devinrent distincts, puis une petite voix qui appelait désespérément :

« Dudule! Où es-tu? »

Dagobert arriva le premier auprès du petit garçon. Quand le groupe les rejoignit, le chien léchait gentiment les cheveux blonds de Jeannot, assis juste devant l'entrée des grottes. (

« Enfin, te voilà! s'exclama Annie, en se penchant



sur le fugitif qui cessa aussitôt de pleurer,

— Dudule s'est sauvé par là, dit Jeannot en lui désignant l'entrée des cavernes.

— Heureusement que tu ne l'as pas suivi, pour une fois ! dit Claude. Peut-être ne t'aurions-nous jamais retrouvé. Viens, nous allons te ramener chez toi. »

Elle voulut le prendre dans ses bras, mais l'enfant se débattit de toutes ses forces.

« Non! Je ne veux pas partir sans Dudule! cria-t-il.

— Mon chéri, il reviendra tout seul à la ferme quand il en aura assez de se promener dans les grottes, dit Annie. Ta maman te réclame, elle est très inquiète. Je suis sûre que tu as très faim.

— Oh! oui », dit Jeannot.

Il se laissa convaincre et emmener.

Quand Mme Thomas vit arriver le Club des Cinq, avec son jeune fils, elle poussa de joyeuses exclamations. Chacun était si heureux d'avoir retrouvé Jeannot qu'il en oubliait pour un moment les deux aviateurs.

On mit le petit garçon à table, où il mangea de fort bon appétit. Quand il fut rassasié, il se leva et annonça gravement :

« Maintenant, je vais chercher Dudule.

— Ah! non, s'écria la mère. Tu vas rester ici et m'aider à préparer un beau gâteau. Dudule reviendra bientôt, car lui aussi doit avoir faim.

Un peu de patience. Si nous faisions une tarte aux fraises? »

La gourmandise l'emporta encore une fois. « Je veux bien », dit Jeannot,

Une heure plus tard, tandis que François, Mick, Annie et Claude aidaient leur ami Philippe à des travaux divers, le petit cochon fit dans la cour de la ferme une entrée qui ne passa pas inaperçue,

Dagobert se précipita le premier vers Dudule et lui lécha une oreille. Le porcelet grogna; il cherchait Jeannot. Quand il passa près de François, celui-ci se mit à rire :

« Tiens, dit-il, on dirait que quelqu'un a tracé sur son dos des lettres noires! »

II attrapa l'animal, qui protesta éloquemment. Mick s'approcha, intéressé.

« Je ne peux pas déchiffrer ces lettres, dit François. Quelle idée d'écrire sur le dos d'un petit cochon! C'est stupide! Heureusement que ce sera facile à effacer! » .

Il se baissait déjà pour essuyer les lettres avec l'un des chiffons qui se trouvaient à sa portée, quand Mick l'arrêta net.

« Attends un instant! Laisse-moi voir cela, dit-il. Regarde! Ne dirait-on pas un R et un T et, en dessous, J et D? »

Tous les enfants, vite rassemblés autour du porcelet vagabond, examinaient la curieuse inscription, fascinés.




« R. T.! s'écria Philippe avec force. Ce sont les initiales de mon cousin, Roland Thomas! Et J. D, celles de son ami, Jean Dufrêne. Qu'est-ce que cela signifie? Qui a tracé ces lettres?

— Il y en a d'autres, plus petites et presque effacées, dit François. Tiens bien le cochon, Mick. Ce qu'il est remuant! Il faut absolument déchiffrer ce message, car je suis persuadé qu'il provient des deux aviateurs. Ce brave Dudule, dans son voyage d'exploration, a dû découvrir l'endroit où ils sont prisonniers! »

Tous se penchèrent anxieusement sur les lettres mystérieuses, si brouillées qu'elles semblaient illisibles. Pourtant, Mick, qui avait l'esprit vif, parvint à les déchiffrer.

« Sept lettres... La première est un G, ou un G quelque peu effacé..., ici il y a deux T, ne croyez-vous pas? J'y suis! C'est « grottes » s'écria-t-il triomphalement. Regardez bien ! Il ne peut s'agir que de ce mot. D'ailleurs, le porcelet sort effectivement des grottes d'Enfer!

— Eh bien, c'est donc là que Roland et Jean ont été transportés et abandonnés! Tout à côté de nous, en somme. Et nous qui pensions qu'ils avaient été emmenés très loin d'ici! Où est ton père, Philippe?

— Je vais le chercher. »

Quand M. Thomas fut mis au courant de cette découverte et qu'il vit le dos du petit cochon, il resta un moment perplexe.

« Ainsi, dit-il enfin, Dudule est allé jusqu'aux grottes? C'est un phénomène !1 II faut qu'il fourre son nez partout. Je n'eu reviens pas qu'il ait réussi à rejoindre mon neveu et son ami! Tout de même, c'est bizarre que ceux-ci n'aient pas plutôt attaché un message à sa queue, ou autour de son cou. Ces lettres' sont difficiles à lire !

— J'ai été sur le point de les effacer, pensant que quelqu'un avait fait une farce à Dudule, dit François. Pour un peu, nous n'aurions jamais retrouvé la trace des aviateurs. Qu'allons-nous faire maintenant, monsieur Thomas? Nous rendre aux grottes, n'est-ce pas? C'est urgent!

— Il faut mettre les gendarmes au courant de cette découverte, car ils recherchent les aviateurs partout.

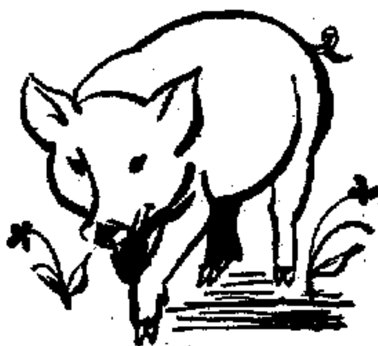
D'autre part, vous allez tout de suite aux grottes d'Enfer, décida M. Thomas. Prenez donc un peloton de ficelle avec vous. Roland et Jean n'ont certainement pas été abandonnés dans l'un des tunnels pourvus d'une corde, où des visiteurs se promènent quelquefois. Il convient donc de chercher dans les autres passages. Si vous dévidez le peloton de ficelle en avançant, vous pourrez facilement revenir sur vos pas. Et emmenez votre chien! Il vous sera utile.

— Sans aucun doute, dit François.

— Nous prendrons aussi avec nous le petit cochon, ajouta Claude. Dagobert le flairera et suivra les traces que Dudule aura laissées en se promenant dans les grottes. Cela nous épargnera de longues recherches. »

Le Club des Cinq se mit en route avec Philippe, plus impatient encore que ses amis.

« Roland, tiens bon! s'écria-t-il, comme si son cousin pouvait l'entendre. Nous arrivons! »





## CHAPITRE XXI

### Une fin mouvementée

LES cinq enfants se gâtèrent sur le chemin dés grottes d'Enfer. Philippe portait le petit cochon, qui, effrayé, tentait de se dégager et poussait des grognements incessants; personne n*y prêtait attention. Cet animal pouvait leur rendre un grand service. Dagobert suivait. Il sentait qu'il se passait quelque chose de très important et que peut-être on allait avoir besoin de lui.

Le groupe arriva enfin devant l'entrée des grottes.

« Dagobert! » appela Claude, tandis que Philippe déposait à terre et maintenait fermement le porcelet, qui continuait à protester. « Dagobert, viens ici! »

Le chien s'approcha docilement de sa maîtresse.

« Flaire! ordonna-t-elle eu lui montrant Dudule. Flaire encore! Très bien! Maintenant, suis ses traces. Allez, viens par ici, dans les cavernes. Suis ses traces, Dagobert! »

Le chien avait compris. Il savait très bien s'acquitter d'une telle mission. Il pointa son museau vers le sol et eut tôt fait d'y retrouver l'odeur du porcelet. Alors il s'engagea dans la première des grottes, puis se retourna vers Claude et la regarda d'un air interrogateur.

« Va, Dagobert, va! » lui dit Claude.

Le chien reprit, la piste et continua d'avancer,

« II est surpris qu'on l'envoie sur les traces d'un animal qui est auprès de nous, dit Claude à ses compagnons. J'ai craint un instant qu'il n'abandonne ce qui, dans son esprit, doit être un jeu parfaitement stupide. Mais non! C'est un brave chien, qui ne discute pas les ordres. Suivons-le! ?

Ils arrivèrent dans la merveilleuse grotte aux colonnes scintillantes, et ne purent s'empêcher de l'admirer encore au passage. Puis ils traversèrent celle où l'on pouvait voir toutes les couleurs

de l’arc-en-ciel. Ils se crurent un instant au pays des fées...

Bientôt ils furent à l'endroit d'où partaient trois étroits passages.

« Je parie que Dagobert ne s'engagera pas dans la galerie du milieu, celle que prennent les visiteurs », dit Claude.

Elle terminait à peine sa phrase que Dagobert tournait délibérément dans le tunnel de gauche. Il suivait sans se troubler les traces du petit cochon.

« J'en étais sûre! s'écria Claude, et l'écho répéta : « ... étais sûre, sûre, sûre... »

« Vous vous rappelez ces bruits étranges que nous avons entendus ici l'autre jour, ce sifflet assourdissant et ce cri terrible? dit Mick. Je crois que lorsque nous visitions les grottes, les espions devaient être en train d'amener Roland et son ami jusqu'à l'endroit fixé d'avancé, Xes aboiements de Dagobert les ont probablement inquiétés. Alors, ils ont cherché- à nous effrayer pour nous faire fuir, par le moyen que vous savez. L'écho, en amplifiant les bruits, les rendait insupportables .pour nos oreilles et pour nos nerfs...

— Oui, les bandits n'ont pas manqué leur effet, dit Annie. Brrr!... Quand donc finira cet interminable tunnel? Qu'il y fait froid! Regardez, voilà qu'il se divise en deux !

— Dagobert saura trouver la bonne voie »,

assura Claude, plus fière que jamais de son chien.

En effet, Dagobert. toujours flairant le sol, s'engagea sans hésiter à droite.

« Nous n'avions pas besoin d'emporter un peloton de ficelle, avec un chien pareil, fit remarquer Philippe, Dagobert nous ramènera sans difficulté vers la sortie.

— Bien sûr, dit François. Mais, sans lui, nous nous perdrions. Il y a tant de tunnels, et tant de cavernes ! Nous devons être maintenant au centre de la colline. C'est impressionnant! »

Soudain, Dagobert s'arrêta, le museau levé, les oreilles dressées. Entendait-il quelque chose que les enfants ne pouvaient percevoir? Il aboya. Aussitôt, une voix qui ne venait pas de très loin cria :

« Hé! Par ici! Par ici!

— C'est Roland! s'exclama Philippe qui se mit à sauter de joie dans le sombre tunnel. Roland, m'entends-tu? Roland] »

La réponse ne se fit pas attendre.

« Philippe! Par ici! »

Dagobert se précipita en avant, mais il n'alla pas loin. Tout d'abord, les enfants ne comprirent pas pourquoi. Puis ils constatèrent que le passage se terminait en cul-de-sac. Devant Dagobert se trouvait un mur! Pourtant, la voix de Roland Thomas leur parvînt clairement :

« M'entends-tu, Philippe?



— Voyez ! Il y a un trou dans le sol du tunnel, juste devant Dagobert! s'écria François. C'est là que sont les aviateurs. Est-ce possible? Dans ce trou!

— Roland, es-tu là? » demanda Philippe en accourant.

Avec leurs lampes de poche, les enfants virent un jeune homme étendu sur le sol d'une petite caverne, située juste en dessous du tunnel. A côté de son camarade, Roland Thomas se tenait debout, la tête tournée vers les arrivants, qui lui apportaient un immense espoir, après tant de souffrances. Ebloui par les lumières, il cligna les yeux.

« Dieu merci, vous nous avez découverts! s'écria-t-il.

— Roland, que je suis heureux de t'avoir retrouvé! dît Philippe tout bouleversé.

— Il était temps! Les hommes, en noua abandonnant ici, ont déclaré qu'ils ne reviendraient plus. Ils nous ont basculés dans ce trou sans nous prévenir. Jean s'est tordu une cheville en tombant, ïl ne peut se tenir debout. Mais avec votre aide nous allons pouvoir ïe remonter, assura Roland.

— Quelle est la meilleure manière de t'aider à sortir de là? demanda Philippe. Le trou n*est pas très profond...

— La première chose à faire serait de me tirer à vous, si possible, dit Roland. Ensuite, deux des garçons pourraient descendre ici pour aider Jean à se mettre debout; je pense que j'arriverai à ïe remonter. Dans quelle situation épouvantable nous étions! Pas moyen de sortir, excepté par ce trou placé trop haut pour que je puisse l'atteindre, et Jean, malheureusement blessé et mis dans l'impossibilité de m'aider! »

Roland, François et Mick se livrèrent alors à une véritable séance d'acrobatie. Les deux frères parvinrent à hisser Roland en se couchant à plat ventre dans le tunnel. Philippe et Claude les tenaient par les jambes pour les empêcher de tomber dans le trou. Quant à Annie, elle barrait la route au petit cochon, qui voulait absolument descendre rejoindre les aviateurs!

Quand Roland fut parvenu dans le tunnel,

François et Mick sautèrent auprès de Jean Dû-frêne. Celui-ci semblait tout étourdi. Roland disait qu'à son avis Jean avait dû se blesser non seulement à la cheville, mais aussi à la tête, lors de leur chute.

Dagobert trouvait tout cela bien extraordinaire et aboyait beaucoup, à la grande frayeur du porcelet.

« Ouf! fit Roland, lorsque son ami fut remonté près de lui. J'ai cru ne jamais sortir d'ici ! Sauvons-nous de ce lieu de cauchemar. Enfin, nous allons pouvoir respirer de l'air pur, boire et manger! Ah! boire surtout! La soif est le pire de tous les tourments. J'ai l'impression d'avoir été abandonné là depuis des semaines... »

Les enfants soutinrent Jean. Ils gagnèrent tous la sortie, à la suite de Dagobert qui connaissait le chemin et n'hésita pas une seule fois en route.

Quand ils furent enfin dehors, sous le brillant soleil de juin, les deux hommes, longtemps enfermés dans l'obscurité, durent abriter leurs yeux éblouis,

« Asseyez-vous un instant pour vous habituer à la lumière, dit François. Et dites-nous comment vous avez réussi à inscrire votre message sur le dos du porcelet. Il a fallu qu'il descende dans le trou! »

Roland sourit.

« Eh bien, dit-il, nous étions dans la situation où vous nous avez trouvés, Jean et moi, sans

montre pour nous donner une indication du temps, sans aucun moyen de savoir si c'était le jour ou la nuit, quand tout à coup nous avons entendu un bruit au-dessus de nos têtes... Puis, quelque chose nous est tombé dessus. Nous avons compris qu'il s'agissait d'un petit cochon, aux grognements qu'il a poussés. Inutile de vous dire à quel point nous étions surpris que cet animal soit arrivé jusqu'à nous...

— Alors, qu'avez-vous fait? demanda Mick, curieux.

— Nous n'avons pas eu tout de suite l'idée de l'utiliser comme messager. C'est Jean qui y a pensé le premier. Nous nous sommes dit que cet animal, libéré, retrouverait sa route, grâce à son



merveilleux instinct, et retournerait forcément à sa ferme. C'est ainsi que nous avons décidé d'envoyer un message au monde civilisé, par le moyen de ce visiteur inattendu...

— Ce message était difficile à déchiffrer, fit remarquer Mick.

— Cela ne m'étonne pas, dit Roland. Figurez-vous que les espions nous avaient tout enlevé : nos stylos, notre argent, nos montres et nos lampes. De plus, nous nous trouvions plongés dans l'obscurité. Vu les circonstances, vous reconnaîtrez que nous avons tout de même fait du faon travail !

— Comment vous y êtes-vous pris, alors que vous n'aviez rien pour écrire? demanda Claude, intriguée,

— Eh bien, Jean a retrouvé un crayon à mine grasse au fond de Tune de ses poches. (Nous l'utilisons pour marquer notre route aérienne sur de grandes cartes.) Il ne nous restait rien d'autre. Jean a maintenu solidement le petit cochon pendant que je traçais SUT son dos nos initiales, ainsi que le mot « grottes ». Je ne voyais pas ce que j'écrivais, mais je m'appliquais... Puis je me suis levé et, à grand-peine, j'ai réussi à renvoyer l'animal dans le tunnel. Il a poussé des cris éperdus, et s'est hâté de décamper de toute la vitesse de ses petites pattes. En l'entendant s'éloigner, nos cœurs ont battu d'un fol espoir...

— Quelle aventure! s'exclama François. Vous avez eu de la chance qu'il soit revenu tout droit à la ferme. C'est un animal qui aime à se promener partout. Et dire que j'ai été sur le point d'effacer les lettres de dessus son dos, pensant que c'était une farce!,..

— Vraiment? Nous l'avons échappé belle, déclara Roland. Maintenant, dites-moi ce qui s'est passé au champ d'aviation, quand tout le monde s'est rendu compte de notre disparition?

— Saviez-vous que des espions avaient volé vos appareils? demanda Mick.

— Je m'en suis douté. J'ai entendu deux avions quitter l'aérodrome tandis que, réduits à l'impuissance, nous étions traînés sur le chemin qui mène aux grottes, dit Roland. Un peu plus tard, j'ai entendu aboyer un chien, au loin. II m'a semblé reconnaître la voix de mon ami Dagobert. J'ai espéré un instant qu'il viendrait à notre secours...

— Ah! Je me souviens. Il a beaucoup aboyé, ce soir-là, lorsque nous étions tous réunis sous la tente, dit Claude. Nous n'avions pas compris !

— Les deux avions se sont abattus en mer, à cause du mauvais temps, dit Philippe. Les équipes de sauvetage n'ont pas pu retrouver les pilotes.

— Ils ont eu le sort qu'ils méritaient, dit Roland. Mais combien je regrette mon beau petit avion! Quelle perte! »

II resta songeur un bon moment. Jean Dufrêne semblait mieux, depuis qu'il se trouvait à Pair libre.

« J'espère que l'armée nous confiera d'autres prototypes, dit-il.

— Comment te sens-tu? Pouvons-nous continuer la route? lui demanda Roland.

— Oui, si les garçons veulent bien m'aider comme Us l'ont fait jusqu'à présent, répondit Jean, Essayons! >

Ils avancèrent très lentement. Par chance, ils rencontrèrent les gendarmes à mi-chemin. M. Thomas leur avait téléphoné, et aussitôt ils étaient venus. Ils soutinrent Jean Dufrêne; le petit groupe se remit en route plus gaillardement.

« Pose donc Dudule par terre, Annie, tu te fatigues inutilement, dit Mick. On dirait *Alice au pays des merveille!* Elle aussi portait un petit cochon! »

Annie se mit à rire.

« Je crois bien qu'il s'est endormi, tout comme le protégé d'Alice. Regarde comme il est mignon ! dit-elle.

— En effet, il dort tout confiant dans tes bras », constata Mick, amusé.

Enfin, tout le monde arriva à la ferme du Mont-Perdu. M. et Mme Thomas accueillirent les rescapés avec des cris de joie et les serrèrent longuement dans leurs bras. Pendant ce temps,



Jeannot, trop petit pour bien comprendre le grave danger auquel avaient échappé les jeunes gens, ne pensait qu'à reprendre à Annie son animal favori. Il lui parla longuement, le gronda de s'être encore sauvé, puis le posa à terre. Dudule se secoua. Il avait bien dormi, et déjà l'envie de se promener le reprenait... Il se mit à courir en direction de la grange. Jeannot le poursuivit. Annie alla les chercher et les ramena tous deux.

« Maintenant, nous allons goûter, dit Mme Thomas. J'ai tout préparé, dans l'espoir que nos aviateurs seraient bientôt de retour parmi nous. Ils doivent mourir de faim! Tu es vraiment pâle et amaigri, Roland! »

Ils s'assirent tous autour de la grande table. Philippe se plaça auprès de son cher cousin.

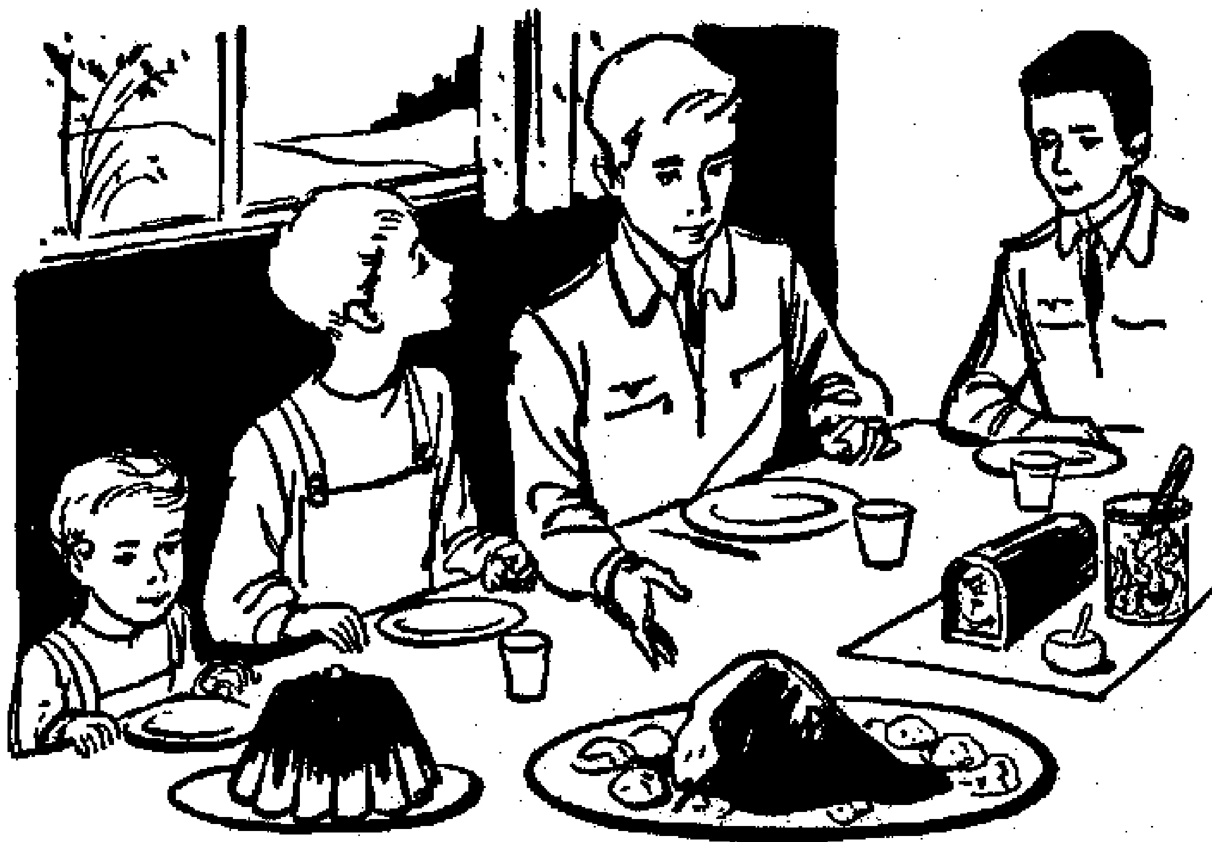
« Maman, s'écria-t-il les yeux brillants, ce n'est pas un goûter, mais un banquet! Roland, par quoi veux-tu commencer?

— Passe-moi ce beau jambon, demanda le jeune homme. Je crois que je vais y faire honneur. »

Les deux aviateurs, affamés, firent allègrement disparaître une énorme quantité de nourriture

« Ma parole, un tel repas nous dédommage de nos peines! » assura Jean en riant.

La réunion fut des plus gaies. Pour une fois,



Jeannot resta bien tranquille. II se demandait pourquoi on ne faisait pas semblable fête tous les jours. Son père même était présent, heureux et détendu. Quel dommage que les gendarmes n'aient pas pu s'arrêter pour profiter de ce goûter! Jeannot eût voulu leur poser une foule de questions...

Où se trouvait Dagobert, pendant ce temps? Couché aux pieds de Jeannot, en compagnie de Clairon. Sans attirer l'attention, l'enfant prit une part de tarte et la glissa sous la table. Aussitôt il sentit un museau frais sur sa main, et le morceau de gâteau lui fut doucement enlevé. Dagobert recevait sa récompense! Philippe, songeur, dit tout à coup : « Je ne peux pas m*empêcher de penser à la pauvre vieille Jeanne, qui pleure peut-être encore, toute seule:.. Personne ne se soucie d'elle...

— Pourquoi n'irais-tu pas la voir de temps à autre? suggéra Mme Thomas, compatissante. Si tu le veux, je te mets de côté pour elle cette grosse part de tarte aux fraises. Tu la lui porteras dans la soirée...

— Volontiers, maman, c'est une bonne idée! » dit Philippe, tout souriant.

Un peu plus tard, M. Thomas proposa aux jeunes aviateurs de les reconduire à l'aérodrome dans sa voiture. Ils devaient s'y rendre au plus tôt. Les enfants vinrent les regarder partir.

« Comme nous allons nous ennuyer en haut

du Mont-Perdu, à présent! dit Mick. L'aventure est terminée... Nous n'avons plus rien à attendre !

— Vous vous trompez, dit Roland. Je vous promets qu'il va vous arriver quelque chose de très intéressant!

— Quoi donc? demandèrent tous les enfants, d'une seule voix.

— Que diriez-vous d'un petit tour en avion? Un petit tour que je vous ferais faire moi-même?

— Hourra! lança le chœur des jeunes, si fort que Roland se boucha les oreilles.

— Moi aussi! Je viendrai avec vous! Dudule aussi! cria Jeannot.

— Où est Dudule? demanda Roland en se penchant par la portière. Je veux lui serrer la patte, car il s'est comporté à l'égard 'de Jean et de moi-même comme un merveilleux ami!

— Je ne sais pas où il est, dit Jeannot, désemparé. Il doit...

— ...s'être sauvé ! » complétèrent les enfants. Dagobert aboya pour participer au concert. Il

posa ses pattes sur la portière et lécha la main de Roland.

« Merci, mon vieux, dit l'aviateur. Nous n'aurions pas pu nous passer de toi non plus! Au revoir, vous tous! A demain! Nous irons ensemble nous promener au-delà des nuages! »